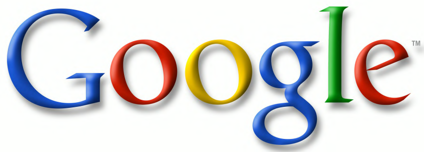


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

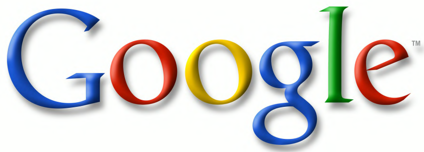
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

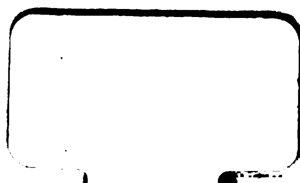
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD UNIVERSITY



LIBRARY OF THE
MINERALOGICAL
LABORATORY
UNIVERSITY MUSEUM

Transferred to
CABOT SCIENCE LIBRARY
June 2005



DC
611
A945
V4

Offert
par la Société des Amis de l'Université
de Clermont-Ferrand

à M.

LES VOYAGEURS

ET

LES NATURALISTES

DANS L'AUVERGNE ET DANS LE VELAY

PAR

ANTOINE VERNIÈRE

CLERMONT-FERRAND
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE G. MONT-LOUIS
Rue Barbançon, 1 et 2

1900

DC
611
A945
V4

DC
611
.A945
V4



LES VOYAGEURS

ET

LES NATURALISTES

DANS L'AUVERGNE ET DANS LE VELAY

Extrait de la REVUE D'AUVERGNE, 1899-1900.

LES VOYAGEURS

ET

LES NATURALISTES

DANS L'AUVERGNE ET DANS LE VELAY

PAR

ANTOINE VERNIÈRE



CLERMONT-FERRAND
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE G. MONT-LOUIS
Rue Barbançon, 1 et 2

1900

DC
611
.A945
.V4

LES VOYAGEURS ET LES NATURALISTES

DANS L'AUVERGNE ET DANS LE VELAY.

Le Massif Central de la France date des âges les plus anciens de la terre. On peut diviser ses accidents orographiques en quatre catégories : 1° Les reliefs formés par les couches cristallines qui lui servent de substratum, et les roches primaires ou autres dont les épanchements les traversent en tous sens ; 2° les grands plateaux calcaires, ou Causses, qui marquent dans le Sud l'emplacement d'un golfe jurassique ; 3° les grandes dépressions tertiaires comblées par les dépôts lacustres oligocènes qui forment aujourd'hui les vallées de la Loire, de l'Allier (le bassin du Puy, la Limagne, etc...) ; 4° les massifs volcaniques, parties surajoutées en dernier lieu.

La région volcanique du Massif Central est comprise, presque tout entière, dans le territoire des anciennes provinces de l'Auvergne et du Velay, devenu aujourd'hui les départements de la Haute-Loire, du Cantal et du Puy-de-Dôme. Elle y atteint les plus hautes altitudes auxquelles s'élève cet ensemble de montagnes : le Pic de Sancy (1,886^{m}), le Plomb du Cantal (1,858^{m}), le Mézenc 1,754^{m}). Ces reliefs volcaniques, a dit M. Boule (1), « les derniers formés, sont ceux qui donnent au centre de la France sa caractéristique la plus forte, si bien que, prenant la partie pour le tout, on les considère souvent comme formant à eux seuls le Massif Central. Ces masses ne sont pas dues à de grands mouvements du sol. Ce sont

(1) *Le Massif central de la France* (Extrait du Dictionnaire géographique de la France, publié par P. Joanne), p. 8.

simplement des produits de déjections qui se sont peu à peu accumulés, entassés autour des bouches de sortie et ont édifié des sortes de gâteaux (1) gigantesques de forme conique, dont les parties les plus élevées dépassaient autrefois de beaucoup les points culminants actuels ».

La dégradation de ces grandes masses de matières ignées et le creusement des vallées qui sillonnent aujourd'hui le Massif Central furent l'œuvre des temps pliocènes et quaternaires. « Comme les autres régions montagneuses de l'Europe, dit également M. Boule (2), le Massif Central eut ses grands glaciers qui charrièrent dans les parties basses les blocs détachés des sommets; il eut des cours d'eau alimentés par des précipitations atmosphériques intenses, et dont le travail érosif était d'autant plus considérable que la pente sur laquelle coulaient ces torrents était énorme; lorsque l'homme fit sa première apparition au centre de la Gaule, il trouva une topographie à peu près identique à la topographie actuelle. »

Si, par suite des mouvements orogéniques, de très fortes déclivités rendent difficile, du côté de l'Est et du Midi, l'accès de cette région, elle n'est pourtant pas inabordable, surtout au Nord-Ouest et au Nord, où le cours de la Loire et celui de l'Allier offrent des lignes naturelles de pénétration, et à l'Ouest, par où l'on peut y parvenir graduellement et sans trop de peine, à l'aide des plates-formes archéennes qui dominent le golfe de l'Aquitaine (3).

Malgré les obstacles que les accidents très accusés et très multipliés de ces terrains opposaient à l'établissement de voies de communication, les Romains n'hésitèrent pas à doter cette contrée d'artères qui, en assurant le passage de leurs cohortes et la vie économique des peuples soumis,

(1) Dans certaines parties du Velay, on a donné le nom de *tourtes* à quelques montagnes dont le sommet surbaissé figure assez bien ces gros pains bis ronds que les ménagères de la contrée pétrissent et font cuire elles-mêmes.

(2) M. Boule. *Op. cit.*, p. 5.

(3) Lapparent (A. de). *Leçons de géographie physique*, p. 379.

devaient faciliter leur œuvre de colonisation. Ces voies sont signalées dans les plus anciennes études sur les grands chemins de l'Empire romain. Les recherches de M. Tudot pour le département de l'Allier, de MM. Vachez et Vincent Durand pour le Lyonnais et le Forez, de M. Aymard pour la Haute-Loire, de MM. Mathieu, Gobin et Amé pour le département du Puy-de-Dôme, enfin celles de ce dernier pour le Cantal ont rétabli, à peu près, le tracé de ces routes dans l'Auvergne et le Velay.

Non seulement Augustonemetum (Clermont) était relié aux principales cités de la Gaule ; mais ces voies conduisaient aussi à nos stations thermales : Chaudesaigues, le Mont-Dore, Vichy, Néris, etc., déjà connues, à ces *sedes perfugii* (1), où les hommes de cette époque venaient, comme ceux de nos jours, se délasser de la lutte pour la vie et y guérir les maux qu'elle engendre.

Quand Sidoine Apollinaire envoie ses *Poèmes* (470) d'Avitacum à Narbonne, il les invite (2) à s'écarter des chemins jalonnés de bornes milliaires pour marquer un plus grand nombre d'étapes et saluer ses amis au passage. Une semblable licence poétique ne dut pas dicter l'itinéraire parcouru, un siècle plus tard, par la jeune Brunehaut, lorsqu'elle se rendit de Barcelone, où siégeait la cour du roi des Visigoths, son père, à celle de Sigisbert, roi d'Austrasie, dont elle allait devenir la femme. Elle suivit, en sens inverse du livre de Sidoine, les pierres indicatrices plantées sur la voie dont le trajet représente, à peu de chose près, celui de la route nationale n° 9, de Paris en Espagne. Cette princesse s'arrêta à Clermont. Grégoire de Tours la vit alors (565) et nous apprend que c'était « une personne élégante dans ses manières, d'un esprit plein de grâces, digne et honnête dans ses mœurs, de bon conseil et de conversation charmante (3) ». Rien, dans ce

(1) Sidoine Apollinaire. Lett., liv. V, 14.
(2) Sidoine Apollinaire. Poème xxiv.
(3) *Hist. des Francs.* Liv. IV, chap. 97.

portrait, ne fait présager les tragiques événements qui devaient dramatiser à un si haut degré l'existence de cette reine et constituer une des phases les plus sanglantes de la lutte, ancienne mais encore existante, entre l'élément latin et l'élément germanique.

Si nous avons évoqué cette gracieuse apparition, ce n'est pas que nous nous proposions d'entreprendre une seconde fois le travail que nous avons publié ailleurs (1) et de retracer à nouveau les itinéraires des rois de France dans l'Auvergne et le Velay. Presque jusqu'aux temps modernes les visites royales n'ont été que des expéditions guerrières. Et, lorsqu'il ne s'est plus agi de conquêtes ou de répressions, les promenades préparées et machinées des souverains n'ont pas été des voyages du genre de ceux que nous voulons étudier. Nous n'y trouverions pas la note que nous cherchons.

« Le moyen âge, a écrit l'abbé Cochet, a cheminé, pendant des siècles, sur les débris de la voirie romaine » (2). Cette phrase a été prise à la lettre par bien des gens, et nous avons souvent entendu affirmer que, durant cette période de l'histoire, on n'avait pas créé de routes. Il y a là, croyons-nous, une confusion, et nous ferons remarquer que l'érudit ecclésiastique normand n'a pas dit que le moyen âge s'était exlusivement servi des voies romaines. Certes le moyen âge a largement usé de ce legs du passé, mais il a créé lui-même des routes, un peu différentes dans leur construction, il est vrai, de celles établies au temps des empereurs. La nature variable des matériaux, dans chaque contrée, obligeait les Romains, même aux portes de Rome, à des changements dans la superstructure de leurs chemins qui étaient pavés tantôt en pierres d'appareil régulier ou dalles, tantôt en larges pierres de forme irrégulière et assemblées suivant la disposition des cassures, de manière

(1) Bulletin de la Société des Anciens Elèves du Pensionnat des Frères de Clermont-Ferrand, n° 37.

(2) Abbé Cochet. *Sépultures gauloises, romaines et franques.*

à ne laisser aucun intervalle entre tous les côtés; mais l'infrastructure était toujours la même et consistait en un ou plusieurs lits de cailloux sur lesquels reposait le pavage. Celui-ci, à l'époque médiévale, portait directement, ou sur la terre, ou sur une couche de sable, et les pierres de la surface étaient grossièrement équarries. En sorte qu'il n'y a pas lieu de considérer, au premier abord et sans examen, comme voie romaine tous les chemins pavés ou ferrés, suivant l'expression vulgaire, que l'on peut rencontrer.

C'est par une de ces routes du haut moyen âge, le long de laquelle plusieurs localités changèrent leur nom pour celui de Saint-Bonnet, que le corps du saint évêque fut transporté de Lyon à Clermont en 722 (1). On ne s'expliquerait guère, en effet, une voie établie par les Romains à travers une contrée relativement pauvre où l'on ne rencontrait aucune agglomération un peu importante de population, et placée entre la voie d'Agrippa (de Lyon à Bordeaux), qui passait par Augustonemetum, et la Bolène (de Lyon à Toulouse) qui longeait de l'Est à l'Ouest les frontières de l'Auvergne et du Velay.

En relevant l'assertion de l'abbé Cochet, dans ce qu'elle aurait de trop absolu, nous ne prétendons pas que le moyen âge ait créé un véritable réseau de communications, et nous constaterons même l'abandon dans lequel, surtout sur sa fin, il a laissé tomber la viabilité.

Toutefois, construites comme elles l'avaient été, les routes restèrent longtemps en assez bon état, au moins tant que les Gallo-Romains et leurs successeurs conservèrent l'habitude de voyager en chars; et, peut-être, cet usage fut-il délaissé pour celui du cheval seulement lorsque le sol trop raboteux et trop effondré des chemins ne permit plus à ces véhicules de circuler aisément? Les grandes artères offrirent sans doute une plus

(1) A. VACHEZ. *La voie d'Aquitaine et la légende de saint Bonnet*, p. 26.

longue résistance, puisque nous verrons des chariots les parcourir encore au début de l'ère moderne.

C'est avec un grand nombre de ces voitures, chargées de toutes sortes de provisions, que le roi Lothaire vint à Vieille-Brioude célébrer le mariage de son fils Louis V avec Adélaïde d'Angers, veuve d'Etienne de Gévaudan (1), en 982.

L'Auvergne avait eu cependant beaucoup à souffrir des guerres intestines que soutinrent entre eux les princes des dynasties mérovingiennes et carolingiennes, elle avait senti passer lourdement l'invasion des Visigoths à la fin du ve siècle, celle des Sarrasins au VIIIe, et elle venait de subir les courses des Normands. La terreur qu'inspiraient ces barbares fut une des causes de la négligence apportée à l'entretien des routes. Elle occasionna la migration en Auvergne des reliques des saints possédées par plusieurs abbayes des premières provinces envahies. Leurs moines vinrent chercher un refuge dans nos monastères, emportant avec eux leurs trésors religieux et matériels. Cet exode y amena les châsses de saint Chrodegand de Séez à Beaumont-lès-Randan, de saint Domnin à Manglieu, de saint Léger et de saint Guérin, son frère, aussi celle de saint Maixent, d'Autun et du Poitou à Ebreuil, de saint Philibert de Noirmoutier à Saint-Pourçain, de saint Laumer de Blois à Moissat, de saint Taurin d'Evreux à Lezoux, de saint Florent de Saumur à Tourniac (Cantal), et autres (2).

Entre les divers événements dont nous venons de parler il se produisait des accalmies et l'on pouvait vaquer en paix à ses affaires ou aller en pèlerinage. A cette époque, ces deux motifs seuls poussaient à voyager. Les pèlerinages remontent aux origines du christianisme; mais il

(1) F. Lot. *Les derniers Carolingiens*, pag. 126 et 127.

(2) Communication obligeante de M. l'abbé Mosnier, auteur d'un important ouvrage, *Les Saints d'Auvergne*, dont le tome premier vient de paraître (Paris, Lethielleux, édit.) et le tome second est sous presse.

n'y eut longtemps que deux pèlerinages en renom, Jérusalem et Rome. Or, il n'était pas donné à tout le monde de les entreprendre. Tout comme en France, les routes étaient rarement sûres à l'étranger et les transports y étaient aussi peu faciles. Qu'était-ce en plein moyen âge si, encore en 1587, notre compatriote Gabriel Giraudet, marchand du Puy, pouvait inscrire en tête des instructions qu'il adresse à ceux que tenteraient ces lointaines pérégrinations : « Premièrement faut avoir trois bourses, l'une pleine de fervente dévotion, la seconde de patience, et la tierce d'or et d'argent » (1). L'on était en des siècles d'une foi vive et qui aimait à se manifester, aussi se forma-t-il progressivement dans tous les royaumes, même dans toutes les provinces, des centres d'attraction pour la piété des fidèles.

Les pèlerinages, on ne peut pas le nier, ont créé un immense courant de voyageurs et, peut-être faut-il voir dans ce mouvement une des causes de la dispersion de l'architecture romane auvergnate ?

On allait surtout aux lieux où la Vierge Marie était plus particulièrement vénérée et aux tombeaux de quelques saints illustres. Celui de saint Julien de Brioude était très fréquenté déjà du temps de Grégoire de Tours et il l'a toujours été. C'est dans un voyage à celui de saint Géraud d'Aurillac que Borel, comte de Barcelone, connut en 967 Gerbert et l'emmena en Espagne où le futur pape fit une partie de ses études.

De tous nos sanctuaires locaux, Notre-Dame du Puy-en-Velay attirait le plus grand nombre de pèlerins. On y venait non seulement des points les plus reculés de la France, mais aussi de l'étranger. Il y avait à Toulouse un hôpital établi pour héberger à leur passage les gens d'au-delà des Pyrénées qui se rendaient à la cité d'Anis (2).

(1) *Discours du voyage d'outre-mer...*, p. 3, verso (A Tolose, à l'enseigne du Nom de Jésus, 1593. 8°).

(2) Ed. Peyron (l'abbé), *Mois de Marie historique de Notre-Dame du Puy*, p. 81.

Les Bourguignons et les Allemands qui allaient à Saint-Jacques-de-Compostelle considéraient cette église comme une station obligée (1).

La maison de Toulouse, destinée à recevoir des Espagnols, n'est pas un fait exceptionnel. Il existait partout en France, le long des anciens chemins, de petits hôpitaux affectés tout spécialement aux pèlerins et aux voyageurs malades ou attardés (2). Disparus aujourd'hui, on en retrouve la mention à peu près uniquement dans les anciens terriers et testaments.

Les routes d'Auvergne n'étaient pas inconnues aux géographes arabes du XII[e] siècle. Le plus remarquable d'entre eux, Edrici, donne sur la province de Clermont *(Iqlîm Iklarmount)* des renseignements maigres, à la vérité, clairs et précis toutefois. Nous les transcrivons :

« CLERMONT. — *Iklarmount.* Jolie ville, dont les alentours sont très fertiles. A 60 milles du Puy, à 80 milles de Nevers *(Nifars),* à 70 milles de Montluçon *(Mount-Louchon),* à 60 milles de Cahors *(Qaours).* Clermont donne son nom à la province, qui a pour limites le Caorsin, la Provence, le Berry. »

« LE PUY. — *Boui.* Ville importante de la province de Clermont, renfermant de nombreuses habitations et entourée de campagnes fertiles. A 230 milles de Toulouse *(Touloûcha* ou *Toulouza),* à 80 milles de Vienne *(Biâna),* à 70 milles de Lyon *(Lioûn),* et à 60 milles de Clermont (3). »

Revenons aux pèlerinages. La dévotion était certaine-

(1) F. FITA (le P.). *Le Codex de Saint-Jacques-de-Compostelle,* liv. IV, p. 28 (Paris, Maisonneuve, 1882).

(2) Le fait a été démontré dans une très curieuse étude de M. M.-C. Guigue sur *Les Voies antiques du Lyonnais déterminées par les hôpitaux du moyen âge* (Lyon, H. Georg, 1877). On arriverait probablement à faire la même preuve pour l'Auvergne.

(3) M. DEVIC. *Les villes de la France méridionale au moyen âge, d'après les géographes arabes.* (Bull. de la Société languedocienne de géographie, t. V, n° 1, mars 1882.

ment le premier et le principal mobile qui avait porté les populations vers des endroits privilégiés. Il est bon d'ajouter que cet acte religieux était fréquemment ordonné par l'Eglise pour la rédemption des péchés, et que les tribunaux civils et ecclésiastiques (le roi, le parlement, les officialités) l'avaient inscrit au nombre des pénalités édictées par leurs codes. Suivant l'importance de la faute, on était condamné à un grand ou à un petit pèlerinage. La collection Doat contient, à ce sujet, un curieux document tiré des archives de l'Inquisition de Carcassonne (1). C'est une liste des *peregrinationes majores* et *minores* de la chrétienté au XIIIe siècle.

Les pèlerinages majeurs étaient : 1° l'autel des saints apôtres Pierre et Paul (confession de Saint-Pierre), à Rome ; 2° Saint-Jacques de Compostelle, en Galice (Espagne) ; 3° la cathédrale de Cantorbéry, où avait été assassiné Thomas Becket et où se trouvait son tombeau (cet évêque, exilé d'Angleterre, était venu, en 1165, à Clermont rendre visite à un autre exilé, le pape Alexandre III) ; 4° la cathédrale de Cologne, placée sous l'invocation des Rois-Mages.

On comptait dix-sept pèlerinages mineurs, parmi lesquels figurait Notre-Dame du Puy.

L'installation du bailliage de Montferrand amena chez nous le cortège interminable des solliciteurs et des plaideurs. Ceux-ci ne séjournaient que quelques jours ou quelques mois ; mais on vit se fixer dans cette ville plusieurs avocats ou jurisconsultes étrangers, tels Sabanac de Catus (2), qui y mourut en 1284, et autres dont nous parlerons plus loin.

Nous touchons à l'époque de l'ouverture des grandes

(1) Bibliothèque Nationale, *Fonds Doat*, vol. 28, pp. 63 et 162.

(2) Il était originaire du Quercy et appartenait à une famille de jurisconsultes. Il fut inhumé dans le cloître des Cordeliers de Montferrand. Son épitaphe, gravée sur un marbre blanc et où figure une sentence en langue romane, est conservée au Musée de Clermont.

Universités. Le besoin de s'instruire ajouta une nouvelle cause de déplacement à celles déjà existantes. Nos étudiants et ceux des provinces voisines couvrirent bientôt les voies de l'Auvergne ou du Velay qui conduisaient à Montpellier, à Toulouse, à Cahors, à Valence, à Bourges et à Paris. Leur manière de voyager devait être à peu près la même que celle de leurs condisciples des autres pays et n'était guère enviable. Le plus grand nombre allait, isolés ou en bande, tendant la main et frappant aux portes, traités comme les mendiants s'ils n'avaient pas sur eux la lettre patente obligatoire. Et, s'ils étaient plus favorisés de la fortune, souvent leur sort n'était pas moins digne de pitié, à un autre point de vue; parce que, dans ce cas, on les séparait de la famille pour plusieurs années en les attachant à des Universités célèbres mais éloignées. Trop inexpérimenté encore pour l'envoyer sans guide, les parents confiaient leur fils à des amis ou à des compatriotes que leurs affaires appelaient de ce côté. Il partait monté sur un cheval ou une mule dont le prix de vente, arrivé à destination, devait constituer le plus clair de son pécule. Mais venait le moment où il fallait se séparer. Au détour d'une route ou au seuil de quelque auberge, les mentors poursuivaient leur voyage, laissant leur jeune compagnon achever isolément le sien. A cette heure d'abandon, il semblait à plus d'un pauvre escolier qu'il allait sombrer dans un inconnu plein de mystérieuses incertitudes; et, comme Félix Platter, le grand médecin badois, il versait d'abondantes larmes, puis allait jeter ses bras autour du cou de sa monture. Incarnant dans cet animal, l'unique objet tangible qui lui restât du passé, et la famille absente, et la patrie lointaine, et tout ce qu'avait chéri jusqu'à ce jour son cœur d'adolescent (1).

Parmi les voyageurs de distinction que Clermont hébergea au XIII[e] siècle, nous citerons: Raimond, comte de Tou-

(1) *Félix et Thomas Platter à Montpellier*. Notes de voyage de deux étudiants badois (Montpellier, 1892).

louse, qui allait rejoindre la cour à Montargis; Simon de Beaujeu, archevêque de Bourges, qui fit, en 1286, la visite du diocèse d'Auvergne (1), et André du Pui, damoiseau du pape, qui vint, en 1291, porter à Gilles Aicelin la nouvelle de sa nomination à l'archevêché de Narbonne (2).

De prieuré en prieuré, à pied ou à cheval, cheminaient alors les Visiteurs de l'ordre de Cluny qui étaient chargés de surveiller non seulement l'état spirituel, mais aussi l'état matériel de ces monastères et qui critiquaient, par exemple, le dépérissement dans lequel on laissait tomber les terres, les vignes et les bâtiments ruraux de celui de Laveine, près de Maringues (3). C'était, du reste, le temps des moines nomades. Les uns, munis de rouleaux des morts, émanés d'abbayes quelquefois fort éloignées les unes des autres, établissaient entre elles ces associations de prières qui furent un des liens les plus forts de la société du moyen âge. Les autres, dans le but d'élever de belles églises ou de soutenir des fondations périclitantes, allaient portant, de diocèse en diocèse, les reliques de leur protecteur, exposés aux plus diverses et fortuites aventures. Ce pieux usage qui, comme toutes choses en ce monde, avait dégénéré, a inspiré, sans doute, à l'auteur du Décaméron le si amusant mais si invraisemblable conte du frate Cipolla.

Nous ne dirons rien des jongleurs, des ménestrels, des guérisseurs ambulants, des faiseurs de tours. Ils n'avaient pas dû, assurément, laisser le Massif Central en dehors du théâtre de leurs exploits. Ces existences vagabondes peuvent paraître bizarres à notre époque; mais n'existe-t-il pas encore dans la société actuelle, qui se croit cependant

(1) Le diocèse de Saint-Flour n'avait pas été encore séparé de celui de Clermont.

(2) *Histoire littéraire de la France.* Gilles Aicelin, archevêque de Narbonne et de Rouen, par M Léopold Delisle, t. XXXII, p. 475.

(3) Bruel. *Visites des monastères de l'ordre de Cluny de la province d'Auvergne*, Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 1891, p. 105.

très épurée, un peuple de nomades, les *forains*, qui promène au grand soleil de la civilisation les industries les plus disparates et les plus singulières ? Ils font partie de la nation, et, dans une certaine mesure, ils jouent le même rôle qu'au moyen âge.

« Toutes ces vies, a écrit M. Jusserand (1), avaient ce » caractère commun que, dans les grands espaces de pays » où elles s'écoulaient, et où d'autres vies se consumaient » immobiles, tous les jours sous le même ciel et dans le » même labeur, elles servaient comme de lien entre ces » groupes éloignés que les lois et les mœurs rattachaient » au sol. Poursuivant leur œuvre singulière, ces errants, » qui avaient tant vu et connu tant d'aventures, servaient » à donner aux humbles qu'ils rencontraient sur leur pas- » sage quelque idée du vaste monde à eux inconnu. Avec » beaucoup de croyances fausses et de fables, ils faisaient » entrer dans le cerveau des immobiles certaines notions » d'étendue et de vie active qu'ils n'auraient guère eues » sans cela ; surtout ils fournissaient aux gens attachés au » sol des nouvelles de leurs frères de la province voisine, » de leur état de souffrance ou de bonheur, et on les en- » viait alors ou on les plaignait et on se répétait que » c'étaient bien là des frères, des amis à appeler au jour » de la révolte.

» Dans un temps où pour la foule des hommes les idées » se transmettaient oralement et voyageaient avec ces er- » rants par les chemins, les nomades servaient réellement » de trait d'union entre les masses humaines des régions » diverses... ».

Les gens de cette sorte seuls pouvaient aller et venir, sans trop de crainte, au milieu des bouleversements de tous genres dont la France fut agitée pendant la période appelée la Guerre de Cent Ans. Il fallait y être absolument

(1) *La Vie nomade et les routes d'Angleterre au XIVe siècle*, p. 5. (Paris, Hachette, 1884.)

obligé pour quitter les villes ; car les routes n'étaient pas beaucoup plus sûres pendant les trêves que durant les hostilités. Les marchands qui se hasardaient à sortir pour le besoin de leur négoce étaient en butte, de la part des soldats, à des exactions dont Froissart a laissé un saisissant tableau. Plus exposés que tous autres, par la nature de leur mission, aux péripéties les plus diverses, étaient les messagers que les princes, les grands seigneurs, les villes s'envoyaient réciproquement. Les rois Charles V et Charles VI en ont eu un à leur service qui a laissé quelque renom dans les Lettres : Eustache Deschamps, et qui serait venu en Auvergne, d'après ce que disait un homme profondément versé dans l'histoire de la province, M. Augustin Chassaing. Le très érudit magistrat est mort trop vite pour que nous ayons eu le temps de lui demander où il avait puisé cette intéressante information. Peut-être est-ce à nos montagnes que fait allusion ce poète, lorsqu'il parle (1) de la « haulte contrée » où il a « la boiste portée, lettres aussi et souffert maint dangier » ?

Au cours de cette longue suite de guerres, de divisions intestines et de désordres, on négligea d'entretenir les routes, de rétablir ou de restaurer les ponts rompus par les eaux ou par la main des hommes pour les nécessités de la défense du territoire national. Aux siècles précédents, ces travaux étaient regardés comme un acte de bienfaisance et l'on ne trouve guère de testament, un peu important, qui ne contienne une libéralité en faveur de ces constructions. Cet usage disparaît au XIVe siècle ; mais l'Eglise continue à voir dans l'entretien des ponts une œuvre pie, au même titre que la visite des malades et le soulagement des pauvres. Les voyageurs ne comptaient-ils pas parmi eux un grand nombre de malheureux ? Dès la première année de son pontificat (1342), Clément VI, qui

(1) *OEuvres complètes de Eustache Deschamps*, t. I, p. 196, Balade 90 ; (Paris, Didot, 1878.)

fut moine à la Chaise-Dieu, concède des indulgences pour la réédification du pont de Chanteuges (Haute-Loire); pour la construction de celui de Pont-du-Château (1345 et 1351) et de celui de Longue (1352), que faisait bâtir la reine Jeanne, épouse de Jean II, roi de France, et fille de Guillaume XIII, comte d'Auvergne (1). Grégoire XI, neveu de Clément VI et fils de ces Rogier-Beaufort qui tenaient chez nous une si grande place, accorde les mêmes faveurs pour le pont de Vichy (1372). De leur côté, les évêques continuèrent longtemps à stimuler la piété des fidèles. On quêtait encore pour l'entretien du pont des Chazes, au-dessus de Langeac, en 1460 (2), et les évêques auxiliaires du Puy, Jean et Etienne de Pressuris, octroyaient des indulgences en 1513 et 1524 pour un pont situé aux limites du Vivarais et du Velay (3).

Il est probable toutefois que, malgré tout, les routes ne devaient pas être complètement déferrées, ou qu'on y avait porté quelque remède, lorsque Jean, duc de Berry, envoya à Toulouse des chars et des chariots « si riches et si nobles que merveille serait à deviser », dit Froissart, pour ramener sa fiancée Jeanne, fille de Jean de Boulogne et d'Auvergne et d'Aliénor de Comminges, qui avait été élevée à la cour de Gaston de Foix. Après avoir rendu visite au pape Clément VII, son parent, à Avignon, « cette » dame, à petites journées et à grands frais, exploita tant » qu'elle vint en Auvergne et fut amenée à Riom, et » le jour de la Pentecôte (6 juin 1389), au matin, le duc » de Berri l'épousa en sa chapelle (4) ». Froissart a soin de nous avertir qu'il a fait partie de l'escorte de la jeune duchesse, depuis Orthez jusqu'à Riom, et qu'il a assisté aux fêtes brillantes de ces noces.

(1) Notes relevées aux archives du Vatican, communiquées par feu le chanoine Chabau, de Saint-Flour.

(2) Aug. Chassaing. *Spicilegium brivatense*, p. 529.

(3) A. Vernière. *Les Evêques auxiliaires en Auvergne et en Velay*, pp. 21 et 23.

(4) *Chroniques de Froissart*, édition Buchon, t. IX, p. 304.

Les Anglais menaçaient toujours l'Auvergne et y tentaient de fréquentes expéditions. Ils occupaient une grande partie du sol de la France qu'ils sillonnaient dans tous les sens, aussi n'est-il point étonnant que l'un d'eux ait rédigé une sorte de traité de conversation anglo-français dont la dédicace porte la date du 29 mai 1396. Il a pour titre : *La manière de langage qui enseigne à parler et à écrire le français,* « le doulz françois qu'est la plus bele » et la plus gracious langage e plus noble parler (après latin » d'escole) qui soit au monde, et de tous gens mieulx prisée » et amée que nul autre. Quar Dieux la fist si doulce et » amiable principalement à l'oneur et louenge de luy » mesmes. Et pour ce il peut bien comparer au parler » des angels du ciel, pour la grant doulceur e biaultée » d'icel (1) ».

En ces temps de misère profonde, aussi bien matérielle que morale, surgirent des prêcheurs ambulants, des religieux intimement mêlés à la vie du peuple qu'ils soutenaient par un appel continu à la foi, à la résignation et à la pénitence. Dans les derniers mois de 1416, les habitants de Saint-Flour, Le Puy, Clermont, Montferrand, Saint-Pourçain, entendirent les émouvantes prédications du plus célèbre d'entre eux, le dominicain Vincent Ferrier. Ce « saluberrime déclamateur de la foy catholique », ainsi que l'appelle Etienne Médicis, le chroniqueur ponot, était suivi de quatre-vingts à cent religieux. « Et faisoient » moult noble et dévote procession lesdits Frères. Et » chantoient dévotes antiennes et oraisons, et se battoient » et disciplinoient, en ce faisant, dont le sang en yssoit » habundamment, exhortant le peuple à prendre cette discipline pour le purgement de leurs péchés..... En ses » prédications, il reprenoit fort tous les estats du monde » pour les offenses qu'on faisoit contre Dieu. Et l'avoit

(1) Le texte de *La manière de langage* a été publié par M. Paul Meyer dans la *Revue critique,* T. X, p. 373 (1870, 2).

» chacun moult agréable (1)... » Le passage de saint Vincent Ferrier laissa une très favorable impression en Auvergne. Dix ans après on recevait avec joie à Saint-Flour un prédicateur qui se donnait comme son disciple; et l'on conserva, jusqu'au siècle dernier, dans une chapelle de la cathédrale de Clermont une partie des planches de l'estrade sur laquelle il avait célébré la messe et parlé au peuple (2).

La renommée du pèlerinage du Puy augmentait à chaque retour du Jubilé ou Grand-Pardon qui y a lieu lorsque le vendredi saint coïncide avec la fête de l'Annonciation (25 mars). Cette conjonction, assez rare puisqu'elle ne s'est rencontrée que vingt-cinq fois en huit cents ans, s'est présentée à quatre reprises pendant la première moitié du XVe siècle. En 1407, 1418, 1429 et 1440, le flot des pèlerins vint battre serré les flancs du mont Anis. Le jubilé de 1429 vit s'agenouiller aux pieds de la Vierge noire quelques-uns des chevaliers qui avaient servi d'escorte à Jeanne d'Arc, de Vaucouleurs à Chinon, et Isabelle Romée de Vouthon, sa mère. Ils s'y rencontrèrent avec le Frère Jean Pacquerel, des Ermites de Saint-Augustin. Ce religieux suivit à Chinon les compagnons de Jeanne, devint son confesseur et la quitta seulement à Compiègne, lorsqu'elle tomba aux mains des Anglais (3).

Des étrangers eux-mêmes venaient fréquemment au Puy, témoins ces pèlerins flamands (trois hommes et une femme) qui furent attaqués non loin de la Chaumette, entre Brioude et Paulhaguet (4).

Les routes permettaient encore, paraît-il, aux voitures

(1) *Chroniques d'Etienne Médicis, bourgeois du Puy,* tome I, p. 233.

(2) Antoine Thomas. *Saint Vincent Ferrier dans le midi de la France,* pages 4 et 16. (Extrait des *Annales du Midi,* tome IV.)

(3) Siméon Luce. *Jeanne d'Arc et les ordres mendiants.* (Revue des Deux-Mondes, 1er mai 1881.)

(4) *Tablettes du Velay,* tome I, p. 28.

de circuler, puisque, le 31 octobre 1470, Charlotte de Savoie, reine de France, et sa suite, arrivèrent au Puy, dans quatorze chariots. « Si fist ladite noble dame son roméage » en la saincte église dévotement, et briefvement s'en » retorna (1). »

En 1484, le 9 juin, Madame la Comtesse Dauphine, Claire de Gonzague, femme de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, dauphin d'Auvergne, passa à Clermont, allant « en roumenage (2) », à Notre-Dame du Puy (3).

Ce pèlerinage était alors dans tout l'éclat de sa popularité. Si la consécration de la popularité consiste, comme on le prétend, à passer dans le courant habituel des idées et du langage au point de servir d'exemple familier, nous en avons la preuve dans une sorte de satire, écrite à cette époque, et intitulée ironiquement : *Les Quinze joies de Mariage*. Après avoir exposé, sur le ton de la plus douce philosophie, les sept premières joies du mariage, l'auteur arrive à la huitième : « C'est celle que procure au bon- » homme la détermination prise par sa femme d'aller » en pèlerinage à Nostre-Dame du Puy en Auvergne ou » à Rochemadour près de Cahors.....

» La huitième joie, dit-il, est quand le bon homs ayant » voué sa femme en mal d'enfant aux saincts et aux sainctes » et aussi elle se voue à Nostre-Dame.

» Or s'approche Quasi-modo qu'il faut partir. Les voilà » en route et peine pour le bonhoms...........

» Or arrivent au Puy en Auvergne à quelque paine, et

(1) *Chroniques d'Etienne Médicis*, déjà citées, tome I, p. 258.

(2) Les mots *roméage, roumenage* sont synonymes de pèlerinage. Rome fut toujours le pèlerinage classique, aussi ceux qui l'avaient accompli en retenaient-ils le nom. *Romieu, Romeuf, Romme, Rome* ont été des qualificatifs avant d'être des noms propres. On en a étendu plus tard l'application aux pèlerins qui avaient fait quelque autre pèlerinage d'importance. Nous voyons le nom de *Romée* accolé au prénom d'Isabelle de Vouthon, mère de Jeanne d'Arc. — Dans diverses localités on appelle encore *romagne* ou *roumagne* la légère offrande faite par le pèlerin au jour de la fête d'un saint et le baisement des reliques qui l'accompagne.

(3) Registres des délibérations de la ville de Clermont.

» font leurs pèlerinages; et Dieu sait si le bonhoms est
» bien déboutté et foullé en la presse, pour faire passer
» sa femme; or lui baille sa femme, sa sainture et ses pa-
» tenostres, pour les toucher aux reliques et au sainct image
» de Nostre-Dame et Dieu sait s'il s'est bien empressé, et
» s'il a de bonnes coudées et de bons repoux.... Or il y a
» de riches dames, damoiselles, bourgeoises qui sont de
» leur compaignie, qui achaptent patenostres de coral,
» de jais ou d'ambre, aimeaulx ou autres joyaulx. Or
» il faut que sa femme en ait aussi bien comme les autres;
» et à l'aventure le bonhomme n'a pas trop de chevance,
» mais nyentmoins il faut qu'il en pourvoie. Pour le re-
» tour même peine pour le bonhomme. Et la dame qui
» est lassée ne fera rien de quinze jours, sinon parler o
» ses commères et cousines, et parler de montaignes
» qu'elle a veues, et des belles chouses, et de tout ce qui
» lui est advenu... (1) ».

Après un témoignage aussi concluant de la popularité de ce pèlerinage, nous serons dispensé d'en parler désormais; et, avec l'ère moderne, nous allons entrer plus profondément dans le vif de notre sujet.

A la fin du XVe siècle, la papauté et la monarchie espagnole atteignaient l'apogée de leur grandeur et de leur puissance. C'était déjà l'Espagne d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, bientôt ce devait être la Rome de Léon X. La vie politique, scientifique et artistique du monde civilisé affluait au midi de l'Europe qui semblait graviter autour de ces astres étincelants. Les chemins qui, du nord, menaient au delà des Pyrénées, traversaient en France les régions peu accidentées de l'ouest, et les routes qui conduisaient en Italie, après avoir remonté le bassin de la Seine et suivi celui de la Saône, bifurquaient l'une

(1) *Les Quinze joyes de mariage.* La huitième joye, p. 100. (Paris, P. Jannet, 1853.)

pour franchir les Alpes, l'autre pour gagner, par la vallée du Rhône, la rivière de Gênes ou la mer. Ces deux grands courants longeaient le Massif Central sans le pénétrer sur aucun point. Mais les communications entre les deux péninsules avaient lieu le plus ordinairement par le territoire français. La Méditerranée n'offrait qu'une sûreté relative à cause des corsaires barbaresques, les bateaux n'étaient aménagés avec aucun confortable ; et, malgré que nos aïeux eussent peu de goût pour les chemins durs, les pentes raides et les paysages de montagne, ils s'en effrayaient moins que de l'onde inconstante et perfide, et ils préféraient gravir les hauts sommets des Alpes. Quelques-uns même ne dédaignaient pas les monts d'Auvergne. L'invention, récente alors, et la diffusion de l'imprimerie nous permettront de retrouver ces voyageurs sans trop de peine. Tous les personnages, de très variable importance, que l'on va voir défiler n'ont cependant pas sacrifié à la douce manie qu'ont tant de gens de narrer leur odyssée ; fussent-ils simplement allés « aux rives prochaines », comme le pigeon du fabuliste.

Les planches du *De artificiali perspectiva* (1) de Viator *(Joannes Peregrinus*, Jean Pèlerin), nous ont conservé la preuve qu'il avait voyagé en Auvergne. L'une d'elles représente un pont d'une seule arche, très élevé et réunissant deux montagnes. Sa double pente, sur laquelle on ne voit que des cavaliers et des piétons, est très rapide. A travers l'ouverture de cette arche unique on aperçoit, en aval, les ruines d'un pont plus bas dont les trois arches centrales sont tombées. Par le plan, on voit qu'il en reste deux de chaque côté. Au-dessous du dessin on lit ces vers :

(1) MONTAIGLON (A. de) : *Notice historique et biographique sur Jean Pèlerin, chanoine de Toul, et sur son livre* De artificiali perspectiva. — *Joannes Peregrinus* était vendéen, du diocèse de Maillezais.

Nous ne donnerons ici quelques détails sur le *curriculum vitæ* des gens dont nous parlerons que si on ne les trouve pas dans les recueils biographiques.

Jadis parpassay en errant
Du Puy ce pont à Montferrant.

Comme il n'existait pas à cette époque, sur la route du Puy à Clermont, d'autre pont que celui de Vieille-Brioude, c'est bien du pont construit en 1454, par Jean Grenier, de Lugeac, et Pierre Astor, du lieu de Saint-Ilpize, des deniers d'Agnès de Bourgogne, comtesse de Dombes, épouse de Charles Ier, duc de Bourbon et d'Auvergne, qu'il s'agit. Les ruines sont celles de l'ancien pont romain sur lequel passait la voie romaine d'Augustonemetum à Ruessium.

Dans la seconde édition, parue en 1521, de ce Traité de perspective, Viator a modifié le premier des vers cités plus haut :

Trente ans a passay en errant
Du Puy ce pont à Montferrant.

C'est donc en 1491, à son retour de Dauphiné et de Provence où il était allé en pèlerinage à la Sainte-Baume, qu'il a fait cette route. Probablement dans la petite charrette, la *Carreta pelegrina*, qui figure dans une autre planche de son livre et avec laquelle il conseille de rouler sur les chemins unis et d'aller au pas dans les mauvais.

En plain chemin légièrement,
En rude allez tout bellement.

Au mois de juin 1494, les échevins de la ville de Clermont n'eurent garde de négliger de faire entendre à leurs concitoyens, lors de son passage, le cordelier Olivier Maillard qui était célèbre en ce temps-là, et qui l'est resté par la forme singulièrement hardie de ses sermons (1).

C'est une de ces charmantes publications « per nozze » (2), d'un usage si répandu en Italie et que l'on

(1) Cours (encore inédit) d'Histoire de Clermont-Ferrand, professé à l'Université de cette ville, par M. G. Rouchon, archiviste du département du Puy-de-Dôme.

(2) Guerrini (Olindo). — *Viaggio di Donato Rigelo, veronese, edito nella fausta occasione delle nozze del signor Ludovico Guerrini colla signorina*

a tenté, avec peu de succès, d'acclimater en France, qui nous a signalé la venue dans notre province, en 1521, du signor Donato Rigeto, de Vérone. Après avoir visité Grenoble et Lyon, il « chevauche toute l'Auvergne... pays de langue d'Oc... dont les habitants diffèrent des Italiens non moins par le costume que par la manière de vivre ». Il passe la Loire, les montagnes, et il arrive à Issoire sur l'Allier, « ville dans laquelle sont les plus belles femmes de toute la France » (1). Toujours à cheval, il gagne Saint-Flour, Chaudesaigues et Rodez.

A propos du voyage de Rigeto, nous constaterons combien alors étaient nombreux les rapports entre les Italiens et les Français. Nés de leur voisinage, d'une certaine affinité de race et de caractère, ils s'étaient développés grâce à l'immense mouvement intellectuel dont l'Italie a été au XIVe siècle le point de départ et d'expansion. La Renaissance avait trouvé au delà, comme en deçà des Alpes, les esprits préparés à l'orientation nouvelle des lettres, des sciences et des arts. Cette communauté de goûts et de sentiments avait créé entre les deux peuples des liens étroits de sympathie que resserraient de fréquentes unions entre les maisons souveraines qui les gouvernaient.

Laura de Filippi (Bologna, Nicolo Zanichelli, 1884, in-8°). — Le titre de départ porte : *Viaggio fatto per me Donà Rigeto, Anno mdxxj in Francia, Spagna, Ingelterra, con la discritione de tutte le citade et cose degne vedute.*

Le Magasin pittoresque (2e série, I, 243), cite plusieurs de ces publications et en explique l'origine : « Il existe aujourd'hui encore, dans certaines villes italiennes, une coutume touchante en ce qu'elle atteste le respect des aïeux, et pleine d'intérêt, car elle montre le goût traditionnel de l'Histoire nationale passant d'âge en âge et se mêlant aux pures joies de la famille. A l'approche d'un mariage, quelque érudit ami des fiancés s'enferme dans les archives publiques y choisit quelque vieux document, la lettre inédite d'un prince, le récit d'une fête ou d'une bataille, une chanson, une légende, un conte, l'imprime en y ajoutant des notes, des éclaircissements, et l'offre aux invités, comme en France on leur présente des bonbons ou un bouquet ».

Parmi les imprimés de ce genre parus en France, nous nous bornerons à citer la délicieuse plaquette envoyée par feu M. Ph. Tamizey de Larroque à Mlle Edith Rouchier-Alquié, à l'occasion de son mariage avec M. Léon-G. Pélissier, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

(1) « Nella quale sono le più belle donne de tutta la Francia ».

Le mariage de Gilbert de Bourbon et de Claire de Gonzague en est une preuve, aussi bien que celui de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, avec Madeleine de Latour-d'Auvergne. A la suite du comte de Montpensier arrivèrent de Mantoue des artistes, dont Benedetto Ghirlandajo (1); et la duchesse d'Urbin emmena une maison presque entièrement composée de Français où se trouvaient des fils de la noblesse d'Auvergne, entre autres un Villemontée et un La Guesle. Les jeunes époux, de qui devait naître Catherine de Médicis, vinrent, au cœur de l'été 1518, visiter leurs possessions de Limagne et saluer à Mirefleurs Anne de Latour, duchesse d'Albany, sœur de Madeleine (2). Ils se rendirent ensuite à Lyon, ville qui entretenait les relations commerciales les plus suivies avec Clermont, et qui était peuplée de marchands italiens habiles et fastueux.

Le morcellement des principautés subalpines et péninsulaires avait multiplié les ressorts de la politique, par suite le nombre des agents diplomatiques. Ceux-ci revenaient en France tous férus d'admiration pour les idées et les usages des petites cours auprès desquelles ils avaient été accrédités. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, obéissant à l'entraînement général, Guillaume du Prat, un des plus grands évêques qui aient présidé aux destinées de l'Eglise de Clermont, ait voulu, avant de prendre possession de son siège, aller compléter ses études en Italie. Nommé évêque en 1529, à peine âgé de 22 ans, il ne vint s'installer de fait dans son diocèse qu'en 1535. Il rapporta naturellement de Rome l'amour des sciences, des lettres et des arts. Pendant les années qu'il vécut à Beauregard avant d'être

(1) Le tableau de la *Nativité* de l'église d'Aigueperse porte sur un petit cartouche l'inscription suivante... *ie Benedict a Guirlandajo florentin ay fait de ma main ce tableau l'an Mil cccc.... a. b. n. la maison de Monseigneur le Conn. Monpensier, dauphin d'Auvergne. (L'art et l'archéologie en Province*, 9e vol., p. 197. Moulins, Desrosiers, 1848, in-4o. — *Revue d'Auvergne*, 1886, p. 481.)

(2) REUMONT (A. de) traduit par BASCHET (A.) — *La Jeunesse de Catherine de Médicis*, pp. 30 et 256. (Paris, Plon, 1866, in-8o.)

envoyé par le roi au concile de Trente, ce château fut le rendez-vous de lettrés et d'artistes parmi lesquels étaient : notre compatriote, le poète Gilbert Ducher, d'Aigueperse, l'helléniste Angelo Canini (1), le P. minime Simon Guichard, orientaliste, Pierre Belon, le naturaliste, un apothicaire manceau comme celui-ci, nommé René des Prez, le florentin Gabriel Syméoni, poète, ingénieur, numismate, archéologue. Non loin de Beauregard, au château de Joze, près de Maringues, vivait en qualité de précepteur du jeune vicomte de Turenne, Guillaume Rondelet. Et dans le voisinage, au château de Bulhon, faisait sa résidence Jean de la Forest, premier ambassadeur officiel de la France auprès de la Porte ottomane. Les instructions de ce diplomate avaient été rédigées par le père de l'évêque de Clermont, le chancelier du Prat, qui « eut l'honneur de tracer le programme de la politique suivie dès lors par la France en Orient » (2).

Guillaume Rondelet et Pierre Belon ont profité de leur séjour en Auvergne pour y faire des études d'histoire naturelle dont on retrouve traces dans leurs œuvres. S'il y revenait, le premier ne pêcherait plus dans l'Allier une telle quantité de saumons et d'aloses qu'il en vit prendre douze cents d'un seul coup de filet, ni, dans nos lacs, des brêmes longues de deux coudées et hautes de deux pieds (3). Belon n'y verrait assurément plus, pendant l'hiver, des tétras ou coqs de bruyère, que les indigènes appelaient coqs de bois, aux étalages des charcutiers

(1) Angelo Canini, était né à Anghiari, en Toscane, et professait à Paris lorsqu'il publia *Institutiones Linguæ-Syricæ, Assyriacæ atque Thalmudicæ, unà cum Æthiopicæ atque Arabicæ colatione* (Parisiis, ap. Carolum Stephanum, 1554). — La dédicace à Guillaume du Prat est datée du collège des Italiens (ou des Lombards) à Paris, l'an 1553, et signée *Angelus Caninius Anglarensis*. Canini mourut en Auvergne, en 1557.

(2) ZELLER (J.) — *La diplomatie française vers le milieu du XVIe siècle*, p. 11.

(3) RONDELET (G.). *Libri de piscibus marinis* (Lyon, Math. Bonhomme, 1554), p. 221. — *Universæ aquatilium historiæ, pars altera* (Lyon, Math. Bonhomme, 1555), p. 154.

et dans les auberges de villages; mais il pourrait encore suivre de l'œil, comme nous l'avons fait nous-même, le joli tichôdrome échelette « que ceux de Clairmont nomment *ternier* », chassant les mouches et autres insectes dans les joints des briques du portail, encore étoupé, de la cathédrale; c'est-à-dire à peu près sur l'emplacement de l'ancien palais épiscopal d'où, sans doute, il avait remarqué plus d'une fois ce petit oiseau aux ailes brillantes (1).

Des observations du même genre ont été faites aussi en Auvergne, vers le même temps, par un médecin, né aux environs de Lyon, Jean Bruyerin-Champier, neveu de Symphorien Champier, qui les a consignées dans un livre curieux intitulé : *De re cibaria* (2). Avec l'érudition un peu touffue des écrivains de cette époque, il traite des viandes, des boissons, des céréales, des fruits, des légumes et des poissons. Il parle, et des bœufs qu'on engraissait dans nos montagnes mieux que partout ailleurs, et des caves excellentes de la ville haute de Clermont, et des truites si abondantes dans les ruisseaux, qu'on les salait ou les séchait, et du pain de seigle dont l'usage donnait aux paysannes une si brillante carnation, et de la manière de fabriquer le fromage de Craponne en Velay ou celui du Cantal. Bruyerin-Champier était pourvu du prieuré d'Allanche, au pied du Cézallier. Cela ne veut pas dire qu'il ait séjourné beaucoup en Auvergne. Attaché à la personne du cardinal de Gramont, évêque de Tarbes, il l'accompagna dans ses ambassades, vécut familièrement avec Paul Jove, résida à la cour d'Alphonse d'Este. Il fut médecin du chancelier de l'Hospital, et il l'avait été aupa-

(1) BELON (P.) du Mans. — L'Histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits retirez du naturel : escrite en sept livres par... (Paris, Gilles Corrozet, 1555, in-f°), pp. 250 et 302. — Cf. TEILHARD (Emm.). *Notes sur les observations ornithologiques faites par P. Belon en Auvergne.* (Clermont-Ferrand, F. Thibaud, 1884, in-8°).

(2) *De re cibaria libri xxij omnium ciborum genera, omnium gentium moribus et usu probata complectentes*, Jo. Bruyerino Campegio. Lugdun. authore (Lugduni, ap. Sebast. Honoratum, 1560, in-8°).

ravant du roi François I[er], qu'il suivit à l'entrevue avec le pape, à Marseille, en 1533 et à Nice, lors des négociations du traité de 1538. En plusieurs passages de son livre, il déclare qu'il est particulièrement lié avec Rondelet.

Presque toutes les missions diplomatiques étaient alors confiées à des évêques. Nous venons de parler du cardinal de Gramont; le cardinal d'Armagnac, lorsqu'il occupait le siège de Rodez, était allé aussi pour le roi en Italie, où il avait emmené un chanoine de sa cathédrale, le bourguignon Guillaume Philander ou Philandrier, qui a rédigé, en 1541, des notes savantes sur Vitruve (1). Dans l'une d'elles on trouve une description de la station balnéaire de Chaudesaigues, que les Ruthénois ont toujours eue en faveur.

Vers la même époque vivait à Montferrand et y commentait notre Coutume un jurisconsulte distingué, Publius Aymon, d'origine piémontaise. Partisan de la politique de la France, il avait dû quitter Turin et avait été nommé lieutenant général au grand bailliage de Montferrand. Là, il avait subi la fascination que la Limagne exerce sur beaucoup d'étrangers, au dire de Sidoine Apollinaire (2), et il avait oublié sa patrie.

Guillaume du Prat était revenu du Concile de Trente en 1547. Il avait connu en Italie quelques-uns des premiers jésuites, hommes de foi ardente, de savoir et de sens administratif profond, et il avait résolu de leur confier la direction du collège de Billom, ou du moins le soin de le façonner aux allures nouvelles que l'humanisme avait imprimées aux études. Il s'en ouvrit, par lettres, en 1553, au fondateur de la Compagnie de Jésus qui mit à son service, d'abord pour la prédication, les PP. Robert Claysson

(1) *Gulielmi Philandri Castilionii Galli civis Ro. imprimum lib. M. Vitruvii Pollionis de architectura annotationes*. On lit à la fin du livre : *Hæc Philander commentabatur Romæ III, calend. augusti M.D. XLI suadente impellenteque et adjuvante Mæcenate suo Georgio Armeniaco Ruthenorum episcopo, tum regio ad Paulum III, Pont. Max. legato.*

(2) *OEuvres de Sidoine Apollinaire*; éd. J. Savaron, 1609, in-4°, p. 291.

et Jérôme Le Bas. Lors d'un voyage en Auvergne, le P. Paschase Broet, assistant de France, leur adjoignit le P. Pierre Canal. Les classes furent ouvertes à Billom, en 1555, par les deux premiers religieux que nous venons de nommer; et le P. J.-B. Viola fut envoyé, en 1556, en qualité de recteur (1). Deux ans plus tard, les délégués des jésuites espagnols et portugais, qui se rendaient à Rome pour l'élection du successeur de saint Ignace de Loyola, s'arrêtèrent à Billom, étudièrent le fonctionnement de la première maison d'éducation que leur ordre ait possédée en France et ils en constatèrent la rapide prospérité.

Durant les dernières années de son existence, l'évêque de Clermont vit revenir dans sa riante demeure Pierre Belon et Gabriel Syméoni. Belon avait reçu, en 1557, du connétable de Montmorency et du cardinal de Lorraine « commission et deniers pour visiter expressément les summités des monts d'Auvergne, Savoie et Dauphiné, à la recherche des plantes utiles » (2).

Syméoni fréquentait aussi chez les seigneurs de Turenne, à Joze (3). En 1559, cet Italien avait parcouru l'Auvergne et le Velay, et il venait de canaliser les eaux de la grotte de Royat. Il raconte qu'il recevait à Beauregard un accueil distingué toutes les fois que son attrait l'y conduisait. Guillaume du Prat se plaisait à l'honorer de ses entretiens, de ses encouragements et de ses bienfaits.

Malgré qu'il y ait dans sa nature fantasque autant

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire du Père Broet et des origines de la Compagnie de Jésus en France*, 1500-1564. (Le Puy, Freydier, 1885, in-8°); passim.

(2) *Petri Bellonii Cenomani medici de neglecta plantarum cultura atque earum cognitione libellus : edocens qua ratione silvestres arbores cicurari et mitescere queant,* tel est l'intitulé de la traduction que Ch. de l'Ecluse a faite du livre de Belon, dont le titre primitif est : *Les Remontrances sur le défaut du labour et culture des plantes et de la connoissance d'icelles, contenant la manière d'affranchir et apprivoiser les arbres sauvages.* (Paris, Cavellat, 1558, in-8°)... « Parum fuit prœcedente anno montium Arverniæ, Sabaudiæ et Delphinatus summa juga denuo dedita opera conscendere ad observandas arbores.. (Problema IX).

Cf. Mosnier. (H.) *Les Bains du Mont-Dore en* 1786. (Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont, t. XXIX, p. 124.)

(3) Baluze. *Hist. généalogique de la maison d'Auvergne*, t. I, p. 418.

de défauts que de brillantes qualités, nous aurions mauvaise grâce à lui être par trop sévère. Il fut un chantre enthousiaste de la Limagne, et nous lui devons, il faut le reconnaître, la première étude critique sur le siège de Gergovia, cité qu'il n'hésite pas à retrouver où tout le monde s'accorde à la placer aujourd'hui, c'est-à-dire sur le grand plateau qui s'élève à quelques kilomètres au sud de Clermont (1).

Rondelet, duquel il a déjà été question, avait par la puissance communicative de sa parole, poussé ses contemporains dans la voie des recherches et des investigations scientifiques. L'Auvergne et le Velay n'échappèrent point au mouvement de l'École de Montpellier. Ces contrées en étaient trop rapprochées, et leurs territoires étaient trop riches en simples qui faisaient le fonds principal de la thérapeutique de cette époque, pour n'y point participer. Il ne nous a pas été possible de réunir les noms de tous ceux qui, sous l'inspiration de l'illustre professeur, vinrent herboriser dans nos montagnes ou dans nos vallées. Nous pouvons toutefois citer Etienne Barral, son ami, surnommé le Dioscoride montpelliérain (2), et parmi ses disciples : Hugues de Solier, Mathias de Lobel, Pena (3), puis le médecin lyonnais, Jacques Dalechamp, qui parcourut les bruyères de Saint-Anthême, dans la chaîne du Forez, et qui parle de la *Pendicularis major (Filipendula alpina)*, « laquelle croist à la cime du mont Doré qui est auprès de Gergoye en Auvergne » (4). Rien n'est intéressant à lire comme

(1) *Description de la Limagne d'Auvergne en forme de dialogue,...* Tradui *du livre italien de Gabriel Syméon en langue Françoyse, par Antoine Chappuis du Dauphiné.* (A Lyon, par Guillaume Roville, 1561). L'édition en italien est de 1560.

(2) Pierre Pena et Mathias de Lobel. *Stirpium adversaria nova* (Londres, 1571), p. 464.

(3) Cf. les deux remarquables études de M. Ludovic Legré sur *La Botanique en Provence au XVIe siècle, Hugues de Solier* (Marseille, Barlatier, 1899, gr. in-8°), et *Pierre Pena et Mathias de Lobel.* (Marseille, Barlatier, 1899, in-8°).

(4) Dalechamp (J.). *Histoire générale des plantes.....* (Lyon, 1653, in-f°), t. I, p. 156; t. II, p. 39.

les ouvrages de ces vieux botanistes, quoique d'interminables citations d'auteurs anciens y tiennent trop souvent la place d'une étude scientifique des plantes.

Arrêtons-nous un instant pour envoyer un souvenir à un autre disciple de cette École de Montpellier, à Antoine Chaumette, de Verghat-en-Velay, qui exerça la médecine au Puy et y a daté, le 1er janvier 1560, la préface d'un manuel de chirurgie (1), dans laquelle il rend hommage à ses maîtres, Guillaume Rondelet, Antoine Saportà, Guillaume Lautier et Jacques Dubois (Sylvius). Ce livre, rare à trouver aujourd'hui, a été usuel pendant plus d'un siècle, et il a eu de nombreuses éditions tant en France qu'à l'étranger.

La minéralogie ou, pour mieux dire, la métallurgie faisait de pénibles efforts pour s'affranchir des liens de la routine, et, vers 1554, on reprit une exploitation plus régulière des mines de Pontgibaud (2). Les idées économiques ne semblent cependant pas avoir encore acquis chez nous beaucoup de développement. La preuve en est dans le fait suivant. Le 3 avril 1565, les échevins de la ville de Clermont virent arriver Adam de Crapponne (3), dont le nom est resté attaché à la création du canal de la Durance et aux premières tentatives de jonction de la Loire à la Seine. La reine Catherine de Médicis leur envoyait cet ingénieur, avec deux lettres, « pour assembler et ramasser les eaux et rivières des villes du pays, les réduire à deux canaulx pour la commodité desdites villes ». Ce n'est pas seulement en ce siècle que nos gouvernants ont formé le dessein, qui n'a jamais eu de suite malheureusement, de doter Clermont d'une voie

(1) *Enchiridion chirurgicum externorum morborum remedia, tum universalia, tum particularia brevissime complectens. Quibus morbi venerei curandi methodus probatissima accedit. Auctore Antonio Chalmeteo, Vergesaco, apud Anicienses chirurgo diligentissimo.* (Paris, 1560, in-12).

(2) *Annales des mines*, t. VII, p. 165.

(3) MARTIN (Félix). — *Adam de Crapponne et son œuvre.* (Paris, Dunod, 1874, in-8°). Au XVIe siècle on écrivait indifféremment *Crapponne* et *Carpponne*, p. 9.

navigable, un des plus précieux éléments de la prospérité commerciale d'un pays.

L'affaire fut portée à l'assemblée du Tiers État du bas Auvergne, et voici ce que relate le procès-verbal du 22 mai : « MM. Carponne, Amy (de Riom) et Ribet (de Clermont), ont fait leur visite où passent les rivières et où l'on pourrait faire des canaux ; M. Carponne présent dit avoir fait cette visite par ordre de la reine et présente en même temps une figure, avertissant les comparants « que par le » moyen de son dict rapport et vision de la dicte figure » et pourtraict du dict païs chacun connoistroit tout ce » qu'il avoit faict ; » et le tout vu, il est décidé qu'il sera écrit à la reine pour la remercier du souvenir qu'elle a du païs et lui dire que les canaux y porteraient beaucoup d'incommodités, toutefois on est prest à obéir; M. Carponne recevra 100 écus et sera défrayé de tout le temps qu'il a demeuré au païs. Pour « perpétuelle mémoire » les échevins recouvreront le plan et rapport du dict Carponne et les mettront aux archives du païs ; MM. Amy et Ribet rendront compte devant les auditeurs qui leur feront une taxe raisonnable..... M. de Turenne a présenté requête pour représenter au païs le grand dommage que feroient à ses terres les canaux projetés ; la délibération sur lesdits canaux y a suffisamment répondu. — 8 juillet. Le procès-verbal et la figure de Carponne seront envoyés à la reine-mère (1).

L'année suivante, à la fin de mars, cette princesse conduisit son fils, Charles IX, en Auvergne, pour lui montrer les domaines qu'elle y possédait du chef de sa mère, Madeleine de Latour-d'Auvergne. C'est dans cette circonstance que nous voyons, pour la première fois, l'ascension du Puy de Dôme figurer au programme officiel d'une fête clermontoise (2). Le projet ne fut pas mis à

(1 et 2) Obligeantes communications de MM. Emm. Teilhard et G. Rouchon, qui les ont tirées, l'un des registres des assemblées du Tiers Etat, l'autre de ceux des délibérations de la ville de Clermont.

exécution, non plus que celui d'un pèlerinage à Notre-Dame du Puy, parce que le roi fut rappelé par des bruits de guerre et de rébellion (1). Le chroniqueur du voyage, Abel Jouan, qui parle de cette montagne, ne dit pas que l'on y soit monté; mais, en sa qualité d'officier de bouche de la maison royale, il ne manque pas de mentionner, dans le lac de Sarliève, une « grande abondance de beaux et grands poissons et principalement des plus belles et meilleures bresmes qu'on puisse veoir » (2).

En 1575, parut, dans la *Cosmographie universelle* de Belleforest, la première description générale de l'Auvergne par un écrivain qui n'y était point venu. Ce ne sera pas le seul; mais, au moins, celui-ci indique-t-il ses références et donne-t-il le nom des gens auxquels il doit les renseignements qu'il publie.

La culture de l'antiquité classique avait remis à la mode tout ce qui venait des Grecs ou des Romains. Les eaux minérales, fort en honneur chez eux et assez négligées pendant le Moyen âge, étaient entrées de nouveau dans les procédés de médicamentation. Michel de Montaigne, qui tenait de « la libéralité des ans », peut-être aussi du sang de ses aïeux, la maladie de la pierre, eut un goût prononcé pour les cures thermales. Après avoir essayé d'un certain nombre de sources françaises, il fut pris du désir d'expérimenter celles de la Lorraine, de la Suisse et de la Toscane (3). Il usa des bains et des douches de Plombières, de Bade, de Lucques, et il se trouvait à Rome lorsqu'il reçut avis que les jurats de Bordeaux l'avaient élu maire de cette ville. Sur les pressantes instances qui lui étaient adressées, Montaigne partit aussitôt et fit hâte par le Piémont et le mont Cenis. Il s'arrêta à Lyon à peine

(1) *Livre de raison de François Dupré.* Bibl. nat., Mss. Lat., n° 18351.

(2) *Le recueil et discours du voyage du roy Charles IX*, par Abel Jouan, édité en 1566, a été réimprimé par Menard et D'Aubais, dans les *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, t. I, première partie, pièce IIIe.

(3) *Essais*, l. 2, ch. 37.

le temps nécessaire pour y acheter des chevaux; car on voyageait le plus ordinairement à cheval dans ce temps-là; et c'était chez lui un goût particulier (1), n'étant jamais mieux, a-t-il dit, que « le cul sur la selle ».

Il quitta Lyon le 15 novembre 1581, arriva à Thiers le 18, s'arrêta la journée du dimanche, 19, à Clermont. Le lendemain il monta au sommet du Puy de Dôme d'où il descendit à Pontgibaud, y fit une courte visite à Madame de Lafayette et alla coucher à Pontaumur (2).

(1) « Je me tiens à cheval sans démonter, tout choliqueux que je suis et sans m'y ennuyer, huict à dix heures, *vires ultrà sortemque senectæ.* » *Essais*, l. 3, ch. 9.

(2) Nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de reproduire le texte des quelques lignes que Montaigne a consacrées à l'Auvergne :

..... L'Hospital [L'Hôpital-sous-Rochefort], huit lieues, petit bourg clos. De là, vandredi matin, suivismes un chemin montueux, en tamps aspre de nèges, et d'un vant cruel, contre lequel nous venions, et nous randismes à

Tiers [Thiers], six lieues, petite ville sur la rivière d'Allier, fort marchande, bien bâtie et peuplée. Ils font principalement trafiq. de papier et sont renomés d'ouvrages de couteaux et cartes à jouer. Elle est également distante de Lyon, de Saint-Flour, de Moulins et du Puy. Plus je m'aprochois de chés moi plus la longur du chemin me sambloit ennuïeuse; et de vrai, au conte des journées, je n'avois été à mi chemin de Rome à ma maison qu'a Chamberi pour le plus. Cette vile [Thiers] est des terres de la maison de ..... apartenant à M. de Montpansier. J'y fus voir faire les cartes chés *Palmier*. Il y a autant d'ouvriers et de façon à cela qu'à une autre bone besouigne. Les cartes ne se vandent qu'un sol les comunes, et les fines deux carolus [dix deniers]. Samedi nous suivismes la plaine de la Limaigne grasse, et, après avoir passé à bateau la Doare et puis l'Allier, vinmes coucher au

Pont-du-Chateau, quatre lieues. La peste a fort persécuté ce lieu-là et en ouis plusieurs histoires notables. La maison du seigneur, qui est le manoir paternel du vicomte de Canillac, fut brûlée ainsi qu'on la vouloit purifier à tout du feu. Ledict sieur envoïa vers moi un de ses jans, avec plusieurs offres verbales, et me fit prier d'escrire à M. de Foix pour la recommandation de son fils qu'il venoit d'envoïer à Rome. Le Dimanche 19 de Novembre, je vins disner à

Clermont, deus lieus, et y arrêtai en faveur de mes jeunes chevaux. Lundi 20, je partis au matin, et sur le haut du Pui de Doume, randis une pierre assés grande, de forme large et plate, qui étoit au passage despuis le matin, et l'avois santie le jour auparavant, seulement au bout de la verge; et comme elle vousit choir en la vessie, la santis aussi un peu aus reins. Elle n'étoit ni molle ni dure. Je passai à Pontgibaut, où j'alai saluer en passant Madame de Lafayette, et fus une demie-heure en sa salle. Cette maison n'a pas tant de beauté que de nom; l'assiete en est leide plustost qu'autremant; le jardin petit, quarré, où les allées sont relevées de bien 4 ou 5 pieds : les carreaus sont en foses [c'est-à-dire plus bas que les allées] où il y a force fruitiers

L'année suivante fut tenue à Clermont une de ces assises extraordinaires pour lesquelles les rois de France envoyaient dans les provinces des commissaires pris au sein des parlements, et qui sont connues sous l'appellation de *Grands Jours*. Ceux-ci s'ouvrirent au mois de septembre 1582 et furent présidés par Achille de Harlay. Edouard Molé était au nombre des juges et Papire Masson (1) y figurait comme substitut du procureur général. Nous savons par une lettre d'Etienne Pasquier à Basmaison (2) que son fils Nicolas Pasquier y était aussi, mais nous ne pouvons dire à quel titre. Jacques-Auguste de Thou vint à ce moment voir son beau-frère Harlay. Il avait lui-même été de la chambre mi-partie à Bordeaux; il avait ensuite parcouru le Languedoc, la Provence et il s'était dirigé sur Clermont par le Vivarais. De Montélimar, il était allé à Aubenas; et voici en quels termes il raconte son passage en Velay et en Auvergne, dans son autobiographie : « De là, pendant trois jours, il (3) passa par des chemins affreux, au bout desquels il aperçut la ville d'Anicium, vulgairement le Puy en Velay, au sein d'une plaine où la Loire, qui est encore près de sa source, déborde parfois hors des rives fleuries entre lesquelles elle coule. De l'autre côté de la ville s'élève au milieu d'une prairie un rocher escarpé en forme de cône, où l'on monte par

et peu d'herbes, les côtés desdicts carreaux einsin [ainsi] enfoncés, revêtus de pierre de taille. Il faisoit tant de nège, et le temps si aspre de vant froit qu'on ne voioit rien du païs. Je vins coucher à

PONT-A-MUR [Pontaumur], sept lieues, petit village. Monsieur et Madame du Lude étoient à deus lieues de là. Je vins le landemain coucher à

PONT-SARRANT [Pontcharaut]..... *Journal du voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne,* en 1580 et 1581. Paris, Le Jay, 1774; in-12, t. III, p. 454 et suiv.

(1) *Les Origines de la ville de Clairmont,* par feu M. le Président Savaron. Edition Durand. Paris, Muguet, 1662, p. 290.

(2) « Au demeurant, je suis très aise de la bonne part qu'avez en nos grands jours de Clairmont et n'en ay esté de rien trompé; vous remerciant aussi des deniers qu'avez prestés à mon fils que j'ay remplacés, suivant vostre mandement, pour le vostre. » *Lettres d'Estienne Pasquier.* Paris, Jean Petit-Pas, 1619, t. I, p. 423.

(3) De Thou parle presque toujours d'une manière impersonnelle.

un escalier taillé dans le roc. Au sommet se trouve une chapelle dédiée à saint Michel, archange, construite, à mon avis, sur le modèle de celle de Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer [le Mont-Saint-Michel], qui est à trois lieues d'Avranches.

« La ville est bâtie sur une pente douce et elle est assez peuplée relativement à son étendue. On monte à la cathédrale par des marches qui s'élèvent jusqu'au pied du maître-autel. Celle-ci est séparée du palais épiscopal par un mur à l'antique. On y lit, dans leur intégrité, les deux lettres grecques, monogramme du Christ, que nous avons déjà remarquées à Saint-Orent-d'Auch. L'évêque Nectaire de Saint-Nectaire reçut très aimablement de Thou et lui montra même sa bibliothèque remplie de bons et anciens manuscrits.

» Du Puy, il arriva à travers les montagnes en Auvergne, à Langeac, où commence la plaine de la Limagne. Il gagna ensuite Clermont, capitale de la province, qui s'appelait autrefois la cité des Arvernes. De Thou s'empressa de se rendre auprès d'Achille de Harlay, son beau-frère, qui le reçut avec beaucoup d'amitié, ainsi que ses collègues. Il assista aussi à une des audiences publiques. Il employa deux jours à visiter les curiosités de la ville et les vestiges de l'ancienne Gergovia situés sur une montagne voisine. Il ne négligea pas non plus d'aller voir les fontaines qui avoisinent la ville. L'une de ces fontaines, à peine sortie de sa source, se pétrifie et, si l'on n'avait pas soin de creuser, de temps en temps, le canal par où ses eaux s'échappent, cette fontaine serait bientôt obstruée.

« Trois jours après son arrivée, il se sépara de Harlay et de Brûlart. Il passa par Montferrand et Thiers, ville remarquable par la beauté de son site et les moulins qui font mouvoir les machines à fabriquer le papier, pour arriver à Saint-Bonnet et de là à Lyon (1) ».

(1) *Viri illustris Jacobi Augusti Thuani regii in sanctiore consistorio consiliarii, et in supremo regni senatu præsidis amplissimi commentariorum de*

De Thou, on peut s'en convaincre en lisant sa vie, ne craignait pas les longs voyages; mais il semble s'être peu préoccupé de la description des monuments. Magistrat lettré, il rendait volontiers visite aux boutiques des imprimeurs et des libraires. A Lyon, il alla chez de Tournes et Roville, qu'il connaissait depuis son premier voyage. Il vit aussi Dalechamp, occupé à corriger la *Botanique,* que Roville imprimait. « Il est de l'intérêt des gens de lettres, nous apprend-il, de savoir ce que Dalechamp dit à ce sujet à de Thou : qu'il y avait près de trente ans qu'on travaillait à cet ouvrage et qu'on l'avait retouché plusieurs fois, et que la plus grande partie en était imprimée quand il y mit la dernière main. Ce qui était cause qu'ayant été imprimé, revu et corrigé tant de fois, il s'en trouvait des exemplaires fautifs, d'autres plus corrects, mais que les dernières éditions étaient toujours les meilleures. »

Le premier président, père d'Auguste de Thou, mourut le 1er novembre, pendant un des trois jours que celui-ci passa à Lyon; si l'on tient compte du temps qu'il mit pour s'y rendre de Clermont, on peut calculer que le célèbre historien traversa le Velay et l'Auvergne, du 20 au 25 octobre 1582.

Vers le même temps, Bauhin travaillait à l'*Historia plantarum universalis,* destinée à ne paraître que beaucoup plus tard et dans laquelle il est si peu parlé de l'Auvergne.

Les dissensions intestines qui agitèrent la France à la suite de la mort tragique d'Henri III, ne furent guère propices aux voyages; mais lorsque le nouveau roi eût repris possession de sa capitale, on entra dans une ère de tranquillité, et des commissaires chargés de renouer les rapports avec l'autorité royale, surtout de remettre de l'ordre dans les finances, furent envoyés dans les pro-

vita sua, libri sex, p. 34 (sans nom de lieu, ni d'imprimeur, 1621, f° — Cf. *Jac. Augusti Thuani historiarum sui temporis tomus quintus,* ad calcem). — LASCOMBE (Ad.), *M. de Thou dans le Velay.* Le Puy, Pharisier, 1872; in-8°.

vinces. Robert Miron, alors conseiller au parlement de Paris, fut délégué en Auvergne. Tandis qu'au mois d'août 1597, avec le président Jean Savaron, ils chevauchaient dans les montagnes du Cantal, accompagnés du conseiller au présidial d'Aurillac, Sarrauste, et de l'avocat Caldaguet, ils abrégeaient les longueurs de la route en devisant des faits anciens de l'histoire locale (1).

Il y avait alors près de neuf ans que la reine Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV, subissait au château d'Usson une sorte de captivité ou, pour mieux dire, un internement qui dura encore neuf autres années. Elle ne pouvait pas s'en éloigner, mais elle recevait dans sa luxueuse et pittoresque demeure la noblesse et la haute bourgeoisie de la région, quelquefois même des visiteurs venus de plus loin, au nombre desquels nous citerons le polyglotte Joseph Scaliger, Honoré d'Urfé, auteur de l'*Astrée*, Brantôme et un magistrat érudit, Jean Darnalt, conseiller au présidial d'Agen (2). Cette dernière visite laissa dans l'esprit de son auteur une impression ineffaçable qui se manifeste, en termes dithyrambiques, dans son discours sur les « Antiquités d'Agen (3) ».

(1) *Caii Sollii Apollinaris Sidonii opera*. Ed. Savaron, 1609, *Carmina*, p. 96. — *Procès-verbaux des chevauchées de Jean La Carrière*, 1597.

(2) De Saint-Poncy (c^te Léo). — *Histoire de Marguerite de Valois, reine de France et de Navarre*, T. II, pp. 440 et suiv.

(3) Tel est le titre sous lequel ce livre rarissime est généralement connu. On trouvera ci-dessous celui qu'il porte en réalité et qui a été transcrit à notre intention par M. le comte Edouard de Dienne, un très aimable Auvergnat, aujourd'hui fixé dans l'Agenois. Nous lui devons aussi la copie des pages curieuses et bizarres de Darnalt sur Usson. Leur longueur ne nous permet pas de les réimprimer ici. Ceux qui désireraient les lire, et qui ne pourraient pas se procurer le texte primitif, les trouveront presque entières dans le *Dictionnaire de Bayle* (Edition d'Amsterdam, 1734, f°, T. V., p. 521), article *Usson*.

« *Remonstrance ou Harangue solennelle faicte en la cour de la Séneschaussée » et siège présidial d'Agenois et de Gascogne à Agen aux ouvertures des plai- » doyers après la Saint-Luc*, par Maistre Jehan Darnalt, *conseiller du Roi et pro- » cureur de S. M. en ladite Séneschaussée et siège présidial. Où se voit la » conférence et comparaison de la mer avec la profession et exercice de la » justice : ensemble les Antiquités de la ville d'Agen et du pays d'Agenois, » année par année, depuis dix-sept cens ans en çà jusques à l'estat présent de*

Semblable fidélité survivant à une disgrâce déjà longue n'est-elle pas aussi honorable pour ceux qui la gardèrent que pour celle qui en fut l'objet? Que croire, du reste, de tout le bien et de tout le mal qui a été dit de cette femme extraordinaire? « C'est la condition de tous ceux qui ont soulevé de grandes passions et remué de grands intérêts dans le monde, d'être loués ou calomniés sans mesure (1). »

Marguerite de Valois conserva en Auvergne l'attitude prise par sa mère, Catherine de Médicis. Comme celle-ci, elle aida Clermont à assurer sa suprématie sur les autres villes de la province. Comment se fait-il que rien, à peu près, n'y rappelle les bienfaits de ces deux princesses? Le nom de la rue Halle-de-Boulogne, ouverte sur les dépendances du château qu'elles abandonnèrent aux Clermontois pour y installer leur maison commune, remémore aux érudits seulement, qu'elles étaient les petites-filles de Jean III de la Tour, comte d'Auvergne et de Boulogne. Il y a à Paris, qui leur doit relativement moins que Clermont, une rue Médicis; pourquoi, le jour où se présentera l'occasion, ne pas réparer cet oubli?

Avec la paix renaissait le désir du bien-être. Les eaux thermales, qui déjà commençaient à être fréquentées avant les troubles de la Ligue, ne tardèrent pas à reprendre faveur. Il ne s'y trouvait pas, comme maintenant, des Esculapes attachés à la station; mais les grands seigneurs s'y faisaient accompagner par des médecins qui paraissent avoir eu cette spécialité. Nous le voyons par les ouvrages qu'ils nous ont laissés, et sans lesquels assurément, jamais leurs noms n'eussent passé à la postérité (2).

» *ladite ville et pays. Avec le panégyrique de la Reyne Marguerite, duchesse* » *de Valoys, comtesse de l'Agenois, Condomois*, etc. Dédié à la Reyne Marguerite. » — *A Paris, par F*ois *Huby, rue Saint-Jacques, au Soufflet verd, devant le* » *collège de Marmoustier, et en sa boutique du Palais devant la porte de la* » *Sainte-Chapelle*, 1606. — In-12 de 4 ff. limin. n. chiff. et 134 ff.

C'est du folio 124 au folio 128 que Darnalt parle d'Usson.

(1) CHATEAUBRIAND. — *Analyse raisonnée de l'Histoire de France.*

(2) BANC (Jean). *La mémoire renouvellée des merveilles des eaux naturelles,*

Jean Banc et Gaspard Bachot appartenaient, l'un et l'autre, à ce groupe de médecins originaires du Bourbonnais, écrivains à leurs heures, dont les de Lorme ont été les types les plus marquants. Jean Banc exerçait son art à Moulins, où il était né, depuis treize ou quatorze ans, lorsqu'en 1590 il fit un premier voyage aux eaux de Sainte-Marguerite, près de Vic-le-Comte. En 1592, il fut sur le point d'être fait prisonnier sur le pont de Vichy par un parti de gens de guerre ; et, en 1598, il donna ses soins à l'évêque de Clermont, François de Larochefoucauld, à Saint-Myon. En 1600, il vint à Pontgibaud, avec son confrère de Lorme, appelé par la comtesse du Lude et la conduisit ensuite à Pougues. Il suivit Charles de Valois, comte d'Auvergne, aux eaux de Vic-le-Comte, en 1601 et, en 1604, il y accompagna la comtesse, femme de ce prince. L'année suivante, il y mena le maréchal de Brissac. Il mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante en causant avec son ami Bachot (1), et cela entre 1611 et 1614; car Jean Landrey, Parisien, médecin du Roy, dans son livre de l'*Hydrologie*, imprimé en 1614 (2), parlant de Banc, ajoute « que Dieu absolve ». Ce Landrey, un autre spécialiste sans doute, se transportait au besoin de Saint-Myon à Vic-le-Comte, de Vichy à Clermont.

La comtesse d'Auvergne, Charlotte de Montmorency, était une habituée de nos stations balnéaires. Elle se trouvait, en juillet 1595 (3), aux bains du Mont-Dore, où

en faveur de nos nymphes françoises et des malades qui ont recours à leurs emplois salutaires (Paris, Pierre Sevestre, 1605, 8°). — Bachot (Gaspard). *Erreurs populaires touchant la médecine et régime de santé* (Lyon, Barth. Vincent, 1626, 8°).

(1) « Je ne fus que trop fidelle tesmoing lors que le Ciel par une forte apoplexie vous ravy à coup, parlant à moy et sortant d'un mesme lit, du ressentiment que j'euz de ceste perte. » *Erreurs populaires touchant la médecine*, p. 463.

(2) Landrey (J.). *Hydrologie ou discours de l'eaue, auquel est amplement déclarée la vertu et puissance des eaues médicinales, principalement celles de Villeconte, près Billom, et de Saint-Meaulp, près Riom, en Auvergne* (Orléans) 1614, 8°).

(3) Communiqué par M. Paul Le Blanc.

sa belle-sœur utérine, Henriette de Balzac d'Entraigues, duchesse de Verneuil, fit une cure quelques années plus tard (1). Le 30 septembre 1605, la duchesse d'Etampes s'arrêta à Clermont, venant d'Ardes, avec sa fille la duchesse de Mercœur, alors fiancée à César de Vendôme.

Gaspard Bachot étudia à Paris. Reçu docteur en 1592, il vint en 1594 exercer à Thiers, aux gages de la ville, et y demeura dix-neuf ans. Il mit alors en vogue les eaux de Médagues qui sont dans le voisignage. Pendant ses loisirs, il herborisait sur la chaîne du Forez, tantôt avec Banc, tantôt en compagnie de M. Gabriel Pignat, « fameux apotiquaire de Thiers », et de M. Bérenger « vieil chirurgien d'Olliergues ». Après la mort de Banc, il retourna en Bourbonnais, à Montmarault, où il était né. Il s'occupa de son livre auquel il travaillait depuis longtemps, puisqu'il en avait obtenu le privilège en 1600, mais il ne le livra pas aux presses avant 1626.

Le calme dont jouissait alors la France y attirait les étrangers. Ils y venaient non seulement pour leurs affaires ou pour leurs études, mais aussi tentés par ses curiosités. Gaspard Chabron, juge de la vicomté de Polignac et auteur de l'Histoire inédite de cette Maison, au chapitre du masque d'Apollon que l'on voit encore au milieu des ruines importantes de cette forteresse, a écrit : « Il me souvient du passage et arrivée dans le château de Polignac de deux gentilshommes allemands fort curieux de la recherche des antiques et aussi studieux à remarquer l'extraction et généalogie des plus grandes maisons de l'Europe, partie de laquelle ils avaient déjà suivie et désiraient de la continuer à l'intention de les produire au jour, leur nom mérite d'avoir place en ce discours ; celui qui plus paroissoit et précédoit se nommoit Servatius Reichell, Silésien, et l'autre Crispinus Gericius, Borussien (2) ;

(1) Papiers de MM. Bellaigue de Bughas, descendants du frère de Savaron.

(2) Servatius Reichel, né à Breslau le 5 janvier 1575 et mort dans la même ville le 24 juillet 1624 en qualité de « Judicii provincialis Præses ». Après avoir terminé ses

ceux-ci firent bien tant d'état et d'estime de ce qui reste encore de cette idole d'Apollon qu'ils en eussent volontiers donné une grande somme de deniers portée en leurs païs, ainsi qu'ils me firent voir avoir déjà employé plus de deux mille pistoles à l'achat de plusieurs antiques, médailles et médaillons d'or, d'argent et de cuivre du tout rares et belles au possible.

» L'entretien que je fis à ces gentilhommes dans ce château de Polignac, durant cinq ou six jours de leur séjour, ne se passa pas sans nous condouloir et faire nos plaintes contre l'audacieuse et par trop effrénée licence du soldat, le trop de facilité et peu de soin de ceux qui commandoient dans ce château pendant les troubles derniers des ligues et factions auxquels l'on se seroit servi ordinairement pour bute et de blanc en tirant à l'arquebus de cette teste et idole d'Apollon, et auroit-on enlevé et arraché, pris et emporté ce qui étoit plus antique et remarquable dans ce château et temple d'Apollon et en tout le reste de ce château de Polignac (1). »

Au surplus la passion et l'habitude des voyages ne sont pas propres à notre temps, comme bien des gens le croient volontiers. Néanmoins ce goût n'a pris un certain développement qu'à partir de la fin du XVIe siècle. La preuve en est dans le nombre des écrits géographiques qui virent alors le jour. Les uns, ceux de Mérula, de Blaeu et de

études de droit, il entreprit des voyages en Belgique, en France et en Angleterre, de 1600 à 1604. Il était ardent généalogiste et a laissé des notes généalogiques parmi lesquelles il y en a qui se rapportent à des familles françaises, entre autres à celle des Polignac. On ne sait rien de ses collections archéologiques.

Reichel ne figurant pas dans les recueils biographiques allemands, nous devons ces renseignements aux recherches particulières du docteur Schwenke, directeur de la Bibliothèque royale de Berlin.

Quant à Crispinus Géricius (Gœritz ?) son fidèle Achate, c'est un inconnu, et ses compatriotes apprendront, peut-être, son existence par le souvenir qu'en a conservé le texte de l'historien Chabron.

(1) Chabron (Gaspard), docteur et avocat en la sénéchaussée et siège présidial d'Auvergne à Riom et juge de la vicomté de Polignac. — *Histoire manuscrite de la Maison de Polignac*, 1re partie, ch. 5.

Mérian, par exemple, sont de simples cosmographies. Les autres sont de véritables récits de voyages comme l'*Itinerarium Germaniæ, Galliæ, Angliæ, Italiæ* de Paul Hentzner (1598), l'*Itinerarium Galliæ Narbonensis* de Jean-Isaac Pontanus (1606), l'*Itinerarium Galliæ et finitimarum regionum* de Just Zinzerling (1612) (1) et la *Topographia Galliæ* de Martin Zeiller (1620). Nous avons rien à y glaner pour cette étude limitée à l'Auvergne et au Velay; leurs auteurs n'ont pas parcouru le Massif Central.

Si le nombre des voyageurs s'était accru, la facilité des voyages ne s'était pas développée dans les mêmes proportions. La sécurité des routes n'était pas absolument assurée à cette époque; elles étaient, comme par le passé, assez mal entretenues; les ponts n'existaient pas ou ils étaient rompus et l'on aurait pu répéter, avec raison, la phrase de saint Paul : « Dans les voyages j'ai été souvent exposé aux dangers des rivières, aux périls des voleurs, etc. (2). » Pour se décider à quitter le foyer domestique, il fallait le puissant appât du lucre, un immense besoin de s'instruire ou une ardente dévotion. On ne connaissait pas encore le voyage de plaisir.

L'établissement de la poste, en France, datait de la fin du XVe siècle, mais cette institution n'était pas encore entrée dans les usages, elle était, du reste, réservée à peu près exclusivement au service du roi et des personnages officiels. En 1608, il y avait à Clermont un fermier général des chevaux de louage, il s'appelait Jean Pasquier. Son monopole s'appliquait aux seuls étrangers et les habitants de la ville restaient libres de se prêter mutuellement des

(1) Just Zinzerling *(Jodocus Sincerus)* fit un assez long séjour à Moulins, mais il ne poussa pas jusqu'en Auvergne. Il n'en parle que par ouï dire, en quelques mots seulement, et en termes vagues. Il n'est pas allé non plus dans le Velay. Il se contente de qualifier les Arverni et les Velauni de *celebratissimi populi*. On sait ce que valent les superlatifs dont certains auteurs abusent en toute occasion.

(2) Ep. aux Corinthiens, II, ch. XI, 26.

montures, même moyennant salaire (1). C'était déjà quelque chose de savoir où se procurer le moyen de locomotion nécessaire ; mais, comme on avait aussi cherché à parer aux inconvénients ou aux dangers du voyage, on avait compris l'utilité de l'association sous la conduite de gens habitués aux déplacements. Dans ce but, les messagers avaient joint au transport des dépêches et des paquets le rôle de conducteurs de caravanes. Ils reliaient ainsi Paris aux principales villes du royaume et ces cités entre elles. Le voyageur appelé au loin, après avoir fait ses préparatifs, se mettait en la compagnie du messager. « Cette voye, a écrit Bouchard, estant bien la plus seure pour l'adresse des chemins, pour les volleurs, et même pour l'épargne, n'estant point sujet aux rençonnements et aux contestations des hostes... Mais il y a encore une incommodité plus grande que cela, c'est la compagnie de gens inconnus et ramassez, dans laquelle on s'embarque, qui sont d'ordinaire ou plaideurs, ou marchands, ou nobles erants (2). » Quand il n'existait pas de messager sur le parcours qu'on avait à suivre, on tâchait de se grouper, ainsi que le faisaient nos compatriotes pour aller aux foires de Troyes, de Poitiers, de Bordeaux (3), etc.

Le président Jean Savaron reçut, en 1612, la visite du célèbre érudit Scévole de Sainte-Marthe, venu en Auvergne pour y rechercher les titres nécessaires à l'*Histoire de la maison royale* (4). Il paraît probable que, entre cette date et 1620, il eut aussi le plaisir de donner l'hospitalité à un autre érudit de grande marque, l'illustre Peiresc. On connait un « Mémoire des médailles et pièces rares trouvées dans le cabinet de M. le président Savaron » (5) écrit

(1) Inventaire des archives de la ville de Clermont, copié par Savaron, f° 15 verso.

(2) *Les confessions de Jean-Jacques Bouchard, Parisien, suivies de son voyage de Paris à Rome, en* 1630. Paris, Liseux, 1881.

(3) Archives historiques du Poitou, IX ; *Lettres de Jean Besly*, p. 24.

(4) Bibliothèque de Clermont, Ms. n° 718.

(5) La Haye, Musée Meermann-Westreen. *Ms. autographe de Peiresc*, n° 80, p. 503 et 504.

de la main de ce savant qu'un double attrait, sans doute, avait attiré à Clermont: celui de connaître un magistrat aussi renommé que l'était le lieutenant-général au présidial de cette ville, et celui d'y voir le médecin Marcellin Bompard, son parent, s'il faut en croire Pierre Durand. L'éditeur de la seconde édition des *Origines de Clairmont* prétend que Catherine Bompard, mère de Peiresc, était la tante de ce Marcellin (1).

Le 7 août 1625, Madame de Rohan et ses filles prenaient les eaux à Saint-Myon (2). Deux ans plus tard, vint en Auvergne un voyageur allemand qui a laissé sur ses pérégrinations des notes variées et réellement intéressantes (3). Abraham Goelnitz, né à Dantzig, employa plus de deux ans (1er mai 1627-20 juin 1629) à parcourir la France, de Dunkerque à Marseille, de Marseille à Bordeaux et de Bordeaux en Piémont. Il a pris soin d'indiquer dans quelles conditions matérielles il voyageait, ce devait être celles qui étaient alors le plus communément adoptées. « A Lyon, dit-il, nous traitâmes avec Abraham Pening, honnête homme et citoyen de Lyon, ainsi qu'avec Claude Bernard. Nous convînmes qu'ils nous procureraient des chevaux de louage que nous paierions à raison de seize sous par jour; prenant en plus à notre charge, ce qui, pendant le voyage, serait nécessaire aux montures et à leur conducteur. Claude ouvrant la marche avec un domestique suisse, et montant tour à tour à cheval, nous quittâmes Lyon au mois d'avril. Un grand nombre de nobles, de patriciens, de citoyens marquants, nos amis, nous accompagnèrent et rentrèrent tous ensuite dans la ville, à l'exception de deux, nés de parents allemands, Barthélemy Erward et Frédéric Endortfer (4). » Ces derniers se dirigèrent sur Paris au sortir

(1) Bibliothèque nationale, Ms. Franç. 32,812, p. 226, 746 et 824.

(2) Inventaire des archives de Montferrand, par M. E. Teillard de Chardin, BB 39.

(3) *Abraham Goelnitzii Dantisci Ulysses Belgico-Gallicus fidus tibi dux et Achates per Belgium Hispanorum, Regnum Galliæ, Ducatum Sabaudiæ Turinu usque Pedemontii Metropolin.* Lugd. Batavorum, ex officina Elzeviriana, 1631.

(4) *Op. cit.* p. 442.

de La Rochelle, tandis que Goelnitz, Claude Bernard et leur serviteur revenaient à Lyon par le Limousin et l'Auvergne en suivant, à l'inverse, la route faite jadis par Montaigne. Ils séjournèrent à Pontaumur et à Pontgibaud, parvinrent à Clermont le 28 mai 1629 et repartirent dans la direction de Thiers (1).

Le passage de Goelnitz dans la province resta inaperçu, comme bien l'on pense, mais il n'en fut pas de même de l'arrivée, quelques semaines après, du cardinal de Richelieu. Le puissant ministre venait de soumettre la ville de Montauban qu'il avait quittée le 22 août, et il allait rejoindre la Cour à Fontainebleau (2). Précédé de quelques jours par le maréchal d'Effiat, chargé d'assurer les logements, il prit par l'Albigeois et le Rouergue, s'arrêta à Saint-Flour et il se trouvait le 1er septembre à Brioude, quand il expédia un courrier à Issoire pour annoncer qu'il arriverait le lendemain. Il fit à Clermont une entrée presque royale dont le chanoine Vidilhe, un chroniqueur contemporain, a laissé un court récit. « Ce jourd'huy lundi 3e jour de septembre 1629, Mr le cardinal de Richelieu a fait son entrée en cette ville et cité de Clermont, capitale du bas pays d'Auvergne, lequel estoit accompagné de Mrs les Evesques de Saint-Flour et de Clermont qui le furent prendre à Issoire avec les députtés du Clergé ; estoit aussi accompagné de Mrs de Bassompierre et de Marillac, mareschaux de France ; de M. de Noailles, gouverneur du haut pays d'Auvergne et de plusieurs grands seigneurs, du marquis d'Effiat, intendant des Finances de France, et autres seigneurs. M. de Bosredon, colonel de huit enseignes chacune de cent hommes, le fut trouver à l'Oradoux, chez M. le conseiller Champflour, où il alla faire collation, et fust conduit iusqu'à la porte du Champet par laquelle il entrat après avoir été salué par cinq grands canons, dix

(1) A. Vernière. *Un voyageur en Auvergne au* XVIIe *siècle* (Extrait de la *Revue d'Auvergne*, septembre-octobre 1884).

(2) *Hist. générale de Languedoc* (Edition Privat). T. XII, p. 1048.

pétards et cinq couleuvrines qui estoint au rempart de la ditte porte. La grande rue du Port estoit toute tapissée de tapisserie iusqu'à la grande Eglise. M[rs] les Eschevins luy firent leur harangue à la ditte porte, présentèrent les clefs de la ville, ensemble le poële qu'il refusa pour estre dans une litière. Au-devant de la Croix de Clermont, il mît pied à terre et de là il vint au-devant des degrés de notre Eglise où l'on avoit mis un beau tapis avec des carraux sur lesquels il se mit à genoux et fit sa prière ; à l'instant M[r] nostre Évesque avec son rochet, accompagné de tous les chanoines de la ditte Eglise, revestus de chapes, fit son harangue, après laquelle, sans chanter, l'on le conduisit dans le chœur de la ditte Eglise où on lui avait préparé un siège tapissé avec un dais au-dessus, au-devant du grand autel où on dit un motet en musique ; de là on le conduisit dans l'évesché où l'on luy avoit préparé son logis et où ledit Evesque l'attendoit pour luy donner à souper, ce qu'il fit magnifiquement aux dépens du Clergé, laquelle action dudit Evesque fut grandement réprouvée par ledit chapitre, et puis le laissèrent entrer dans le chœur de leur Eglise avec son domino sans camail » (1). Le cardinal était le 6 septembre au château d'Effiat.

Les plaintes du chanoine clermontois ne doivent pas étonner. Joachim d'Estaing était en lutte à peu près constante avec le chapitre de sa cathédrale, bien que, d'ordinaire, il en vécut éloigné. Il résidait au château de Beauregard, près de Maringues, où nous le voyons, le 17 mars 1632, prendre « le bateau » pour Paris. De ce fait l'on peut induire qu'il existait alors un coche d'eau sur la rivière d'Allier (2).

En cette même année mourut, à Montpellier, un des successeurs de Rondelet, Pierre Richer de Belleval, directeur du Jardin botanique de cette ville. Il laissa, par tes-

(1) *Extrait d'un journal de la Cathédrale* (Bibliothèque du Chapitre de Clermont, 1, 2.) — Cours de M. Rouchon, 14 décembre 1899.

(2) *Inventaire des Archives de Montferrand*, déjà cité, AA 26.

tament à son disciple, Michel Novaire, la somme suffisante pour terminer ses études médicales et ses explorations botaniques des vingt-deux diocèses de Languedoc, au nombre desquels était celui du Puy-en-Velay. Dorthes, qui est mort en 1794, n'avait pu retrouver qu'une partie de ce travail; assez toutefois pour donner une idée de l'ensemble et faire regretter le reste (1).

Les plantes tenaient encore le rôle le plus important dans la thérapeutique, et leur emploi avait fait une sorte de célébrité à certaines petites villes, telles que Murat-la-Viscomtat, « auquel lieu, rapporte un auteur du temps, on a remarqué qu'il y a tousiours eu des habiles curieux dans la recherche des simples et à mettre en practique leurs propriétés et vertus dans l'art de chirurgie qu'ils exercent, en quoi ils sont fort aidés par le voisinage des hautes montagnes du Cantal et autres, au bas desquelles cette petite ville est située » (2). Les médecins, chirurgiens et apothicaires y étaient assez nombreux pour se réunir, dès 1630, en une seule corporation, sous le titre de *Frérie des confrères de Mrs Saints Côme et Damien* (3).

La première moitié du XVIIe siècle a été une ère de rénovation religieuse qui fut marquée par de nombreuses créations de communautés. Ce mouvement appela sainte Jeanne de Chantal à Riom et à Montferrand dans les derniers jours de novembre 1623 (4). En 1644, Madame Jeanne-Baptiste, légitimée de France, fille d'Henri IV et de Charlotte des Essarts comtesse de Romorantin, abbesse, chef et générale de Fontevrault, se rendit en personne à Brioude, pour présider à la fondation d'un monastère de cet ordre (5).

(1) PLANCHON. *Pierre Richer de Belleval*, Montpellier, J. Martel, 1869, p. 29.

(2) Mss. DURAND, Bibl. nat., Fonds Franç., n° 32,812, p. 234, 753, 791.

(3) E. CHEYLUD, *Les anciennes corporations des médecins, chirurgiens et apothicaires de Murat*; Paris, Champion, 1896.

(4) EVERAT (E). *Le Monastère de la Visitation Sainte-Marie de Riom* (Clermont-Ferrand, Bellet, 1892), p. 47.

(5) FOURNIER-LATOURAILLE. *Curiosités héraldiques de l'arrondissement de Brioude* (Brioude, Gallice, 1855).

Vers 1630, également, commença l'entreprise du dessèchement du lac de Sarliève, opérée par des Allemands et des Hollandais. L'un d'eux, Octavio de Strada, s'est fixé en Limagne et y a fait souche (1). C'est aussi à un étranger qu'Antoine Ruzé, marquis d'Effiat, grand-maître des mines de France (1601-1632), confia la mission de reconnaître leur nature et les dépenses qu'exigerait leur exploitation. Le baron de Beausoleil était accompagné de sa femme, non moins habile que lui, Martine de Bertereau, qui a publié, en 1640, un tableau des gîtes minéraux de l'Auvergne dans un livre au titre assez singulier (2), mais dont le texte est curieux à consulter. La minéralogie intéressait une foule de gens ambitieux surtout de s'enrichir rapidement; d'autres étaient attirés par le côté brillant et décoratif des matières qu'elle rassemble, et l'on ébauchait déjà ces collections qui devaient être si multipliées et si importantes au siècle suivant. M. Imbert, commissaire des guerres à Lyon, écrivait aux consuls de Montferrand, le 23 février 1641, de lui envoyer « des échantillons des pierres glacées et marbrées qui se trouvent dans les cavernes du côté d'Issoire. » L'on répondit à ce désir et l'expédition dût être assez considérable, car une somme de 53 livres fut restituée à M. Beaufort, qui en avait été chargé (3). Les richesses naturelles de l'Auvergne n'avaient pas tardé à frapper l'esprit des observateurs attentifs. « C'est cette contrée, écrivait Coulon en 1644, que je nomme avec raison la région des miracles, où les quatre éléments s'efforcent à l'envy de se faire admirer comme sur un théâtre par la nouveauté de leurs productions. Le Feu y fait

(1) Ed. de DIENNE, *Histoire du dessèchement des lacs et marais en France, avant 1789*; Paris, Champion, 1891, p. 372 et suiv. — *Episode de l'histoire de l'agriculture au XVIIe siècle. La Société de dessèchement général des marais et lacs de France en Basse Auvergne* (Revue d'Auvergne, 1886).

(2) *La restitution de Pluton au cardinal de Richelieu des mines et minières de France cachées et détenues jusqu'à ce jour au centre de la terre, etc.*, par Martine de BERTEREAU, dame et baronne de Beausoleil et d'Auffembach, Paris, 1640.

(3) Archives de Montferrand, déjà citées, BB 66.

voir des montagnes ardentes et pleines de soufre ; l'Eau fait couler la santé dans les ruisseaux des fontaines ; la Terre y porte dans ses entrailles l'or, l'argent et le fer, et sur son front les bleds, les vins, le safran, les bois et les prairies ; et l'Air y est si tempéré qu'on n'y connoist les maladies que fort tard ou seulement par le rapport des estrangers » (1). Est-ce par pur lyrisme, ou par assimilation à des phénomènes volcaniques entrevus dans d'autres pays, que ce géographe parlait ainsi de nos montagnes ?

Ce tableau, ou quelque autre du même genre, engagea peut-être le chanoine Godefroy (2) à traverser l'Auvergne, ce n'était pourtant pas le chemin direct de Paris en Quercy, pour aller prendre possession du bénéfice qui lui avait été accordé à la collégiale de Saint-Martin-de-Montpezat, près de Cahors. Il visita Clermont le 30 juin 1645 et fut coucher à Veyre. Le 1er juillet, il fit l'étape : Coudes, Issoire, Brioude. Le 2, il gagna Saint-Flour par La Chapelle-Laurent. Le 3, après avoir traversé Murat, il vint coucher à la Teoulière (3), au pied du Puy Gros. Le lendemain, par Curebourse et Vic-sur-Cère, il parvint à Aurillac. Le 5, il dîna à Laroquebrou et coucha à Saint-Céré. Après avoir passé, le 6, à Gramat et à La Bastide, il séjourna les 7, 8, 9 et 10 à Cahors et il arriva, le 11 juillet, à Montpezat, où devait s'écouler près de 50 années de son existence. La relation manuscrite de son voyage (4) dans un pays nouveau pour un Parisien ne manque pas d'intérêt. On y remarque, entre autres choses, une descrip-

(1) COULON (Louis). *Les rivières de France ou description géographique et historique du cours et débordement des fleuves, rivières, fontaines, lacs et étangs qui arrosent les provinces du royaume de France*, Paris, Clousier, 1644, p. 263.

(2) Léon, fils de l'historiographe de France Théodore Godefroy, né à Paris, le 17 septembre 1616, mourut à Montpezat-en-Quercy en 1694 (*Les savants Godefroy. Mémoires d'une famille pendant les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles*), par M. de GODEFROY-MÉNIGLAISE ; Paris, Didot, 1873 ; p. 143.

(3) Les cartes de Cassini et de l'Etat-Major portent : *La Tiolière*.

(4) Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 4,981.

tion assez complète de l'horloge automatique de l'église St-Julien-de-Brioude.

Il serait vraiment impardonnable, dans ce groupement de faits relatifs à l'histoire scientifique de l'Auvergne, de ne pas rappeler que, le 19 septembre 1648, fut exécuté au sommet du puy de Dôme, sous l'inspiration de Blaise Pascal et par M. Périer, son beau-frère, la mémorable expérience de la variation de la hauteur de la colonne de mercure dans un tube à des altitudes différentes. Pendant les années 1649, 1650 et 1651, Perrier marqua, jour par jour, la diversité de l'élévation ou de l'abaissement de cette colonne à Clermont, tandis que notre compatriote Chanut faisait de semblables constatations à Stockholm, où il était ambassadeur près la reine de Suède (1).

M. Dugour, médecin à Montpellier, étudia, en 1650, nos eaux minérales qui n'avaient point cessé d'être en faveur. On signale la présence du vicomte de Turenne à celles d'Artonne en 1641. Vingt ans plus tard, le 16 août 1673, un de ses héritiers, Godefroy-Maurice de la Tour-d'Auvergne, faisait donation à J.-B. Bafoyl, son agent général, et à Angélique Percepied de la jouissance des eaux minérales de Vic-le-Comte, pour les débiter et faire débiter au public (2). C'était l'époque où Duclos s'en occupait sous la direction de Bourdelin (3).

Les communications entre l'Auvergne et Paris étaient devenues alors plus faciles et plus régulières. Il nous eût été agréable de préciser la date de l'établissement des carrosses à Clermont; nous ne pouvons pas le faire malgré l'aimable concours que nous a prêté le savant archiviste du département du Puy-de-Dôme. Le 6 novembre 1656, Antoine

(1) *Traité de l'équilibre des liqueurs et de la pesanteur de la masse de l'air...* par M. Pascal; Paris, Guillaume Desprez, 1664, p. 165 et suiv.

(2) Papiers de la famille de Bouillon, communiqués par M. le marquis de Grouchy, ministre plénipotentiaire.

(3) Duclos. *Observations sur les eaux minérales de plusieurs provinces de France*, Paris, 1675.

Rougier s'intitule simplement « maître des courriers de la poste »; mais, en 1665, les *carosses ordinaires* devinrent insuffisants au départ de Paris, ces voitures « étant retenues longtemps d'avance à cause du grand nombre de personnes qui suivaient Messieurs des Grands-Jours » (1). On peut donc présumer qu'ils furent établis dans l'intervalle compris entre ces dates. Le 24 février 1668, à l'assemblée de ville, les échevins exposèrent que « le maître des carosses leur avoit dit qu'il y avoit certaines personnes qui auraient proposé au bureau des carosses de Paris de les conduire de Paris en ceste ville en six jours et de ceste ville à Paris dans le même temps, moyennant soixante livres, de Paris à Clermont, pour la place au carosse et nourriture et de cinquante livres de Clermont à Paris; mais pour faire cette diligence, il faut qu'il augmente les attelages de plus de vingt chevaux.... » On fut fort satisfait, paraît-il, de ce nouvel état de choses, car il est dit dans un délibératoire de 1672: « que l'establissement desdits carosses en ceste ville a été trouvé très advantageux tant auxdits habitans qui vont en la ville de Paris qu'à cause de l'abort de plusieurs estrangers qui viennent pour prendre le carosse..... » (2) On était moins exigeant qu'aujourd'hui. Il est vrai qu'on était loin de la vapeur, de l'électricité, et que l'idée n'était pas venue d'un Syndicat d'initiative.

Les Grands-Jours du Puy, en 1666, et le mouvement qu'ils y amenèrent sont assez connus par la publication de M. Paul Le Blanc, pour qu'il y ait besoin de faire ici autre chose que de les rappeler (3).

La dévotion était encore, en cette seconde moitié du XVIIe siècle, le mobile de plus d'un voyage et l'on trouvait

(1) *Mémoires de Fléchier* (Edit. Hachette, 1856), p. 419 à la note.

(2) Registres de la ville de Clermont-Ferrand. — Obligeante communication de M. Rouchon.

(3) P. LE BLANC. *Journal de Baudoin sur les Grands-Jours de Languedoc*, 1666-1667 (Paris, Dumoulin, 1869).

d'assez nombreux pèlerins sur les routes qui conduisaient à certains sanctuaires. Il existait, en 1672, dans la chapelle du couvent des Jacobins de Clermont, une confrérie de ceux qui avaient « esté à la Sainte-Baume-en-Provence ». Dans son *Mémorial*, le curé Aulagnier, du Brignon, en Velay (1), rapporte qu'il rencontra, le 21 mars 1667, près de Cavaillon, M[e] Jacques Dalmas, doyen de la Sainte-Chapelle de Vic-le-Comte, « avec un sien chanoine », qui, à pied, s'en allaient, comme lui, à la Sainte-Baume. Ils en revinrent ensemble; mais, avant « de se retirer en son esglise », M[e] Dalmas ne manqua pas de s'arrêter à N.-D. du Puy, dont le pèlerinage n'avait point déchu de son antique éclat. Nous voudrions en dire autant de celui de Saint-Julien de Brioude qui paraît avoir été un peu délaissé; bien que des prêtres ou des habitants de paroisses lointaines, placées sous le vocable du soldat martyr, vinssent parfois solliciter des reliques de leur saint patron. On conserve les procès-verbaux de délivrance faite à l'église de Luyères en Champagne (1660) et à celle de Rebourguil en Rouergue (1669).

Les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur avaient entrepris, depuis quelque temps, les grands travaux qui devaient les immortaliser. Respectueux de la tradition, mais partisans, avant tout, de la vérité, ils voulaient des documents authentiques. L'un d'eux dont la devise était : *Immorior studiis et amore senesco sciendi*, Dom Claude Estiennot de la Serrée, fut envoyé, par ses supérieurs, en Aquitaine, c'est-à-dire dans la région au sud de la Loire. De 1673 à 1684, il exhuma de la poussière des archives ecclésiastiques ou civiles, publiques ou privées, des titres et des chartes qu'il déchiffra, copia et réunit en quarante volumes in-folio. Ce sont les *Antiquitates benedictinæ* et les *Fragmenta historiæ Aquitanicæ* du fonds St-Germain-

(1) Peyrard (abbé). *Nouvelle série de Mélanges historiques*; Le Puy, Prades-Freydier, 1892, p. 179.

des-Prés de la Bibliothèque nationale (1). Temporairement attaché à l'abbaye de la Chaise-Dieu, il parcourut, en 1676 et en 1677, les diocèses de Clermont, du Puy et de Saint-Flour, où il fit une abondante moisson de pièces dont il ne s'est point servi, mais qui ont constitué, pour les autres, une riche carrière de laquelle on a extrait et où l'on extrait toujours de précieux matériaux.

Un érudit chercheur, à qui rien n'échappe de ce qui tient à l'Auvergne, M. Paul Le Blanc, de Brioude, nous a signalé une lettre de Jacob Spon à Bayle, perdue au milieu des *Nouvelles de la République des Lettres* (2). Le jeune médecin et antiquaire lyonnais écrivait à la date du 20 décembre 1684 : « Il y a un an et demi... je partis avec un apothicaire de mes amis, M. Moze, pour aller visiter et examiner les eaux minérales et les curiositez du Languedoc, de la Guyenne et de l'Auvergne, étant persuadé que je ne pouvais rien faire de plus utile pour me perfectionner dans la médecine. »

Au sujet de ce mot *Auvergne*, si fréquemment répété dans ces pages, nous ferons remarquer qu'il ne s'appliquait pas seulement à la circonscription administrative désignée sous ce nom et que, plus d'une fois, le Velay, qui cependant faisait partie du Languedoc, a été considéré comme étant de son territoire. On écrivait couramment : le Puy-en-Auvergne. Aussi avons-nous, jusqu'ici, presque toujours confondu les deux pays sous cette dénomination générale.

Spon commença par le Midi, puis il se dirigea sur Montauban, la Gascogne et la Saintonge, d'où il revint à Lyon. La dernière partie de cette route fut suivie, dans l'hiver de 1684, par un officier de la marine royale,

(1) Bibl. nat., Mss. lat. 12,739 à 12,776.

(2) BAYLE. *Œuvres diverses*, T. I. p. 203 (Janvier 1685). — Cette lettre, nous apprend aussi M. P. Le Blanc, a été reproduite tout au long par Montfalcon dans l'édition qu'il a donnée du livre de Spon intitulé : *Recherches des antiquités et curiosités de la ville de Lyon* ; Lyon, Louis Perrin, 1857, in-8°; introduction, p. lxxxj.

le comte de Forbin, que des affaires de famille appelaient de La Rochelle à Lyon et en Provence. La quantité de neige, dont le pays était couvert, l'obligea de s'associer aux muletiers qui partaient, deux fois la semaine, de Limoges pour Clermont ; mais la lenteur de leur marche l'engagea à les abandonner et à profiter de l'occasion de se joindre à des marchands de Saint-Etienne-en-Forez qui revenaient de la foire de Bordeaux, où ils allaient chaque année (1).

Le 16 juin 1689, Etienne Baluze, revenant de Tulle, sa ville natale, prenait à Clermont le carrosse de Paris (2). Il ne nous a pas été possible de retrouver l'époque certaine des autres passages dans cette province de l'auteur de l'*Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*. Il a dû, cependant, y faire d'assez longs séjours pour les recherches qu'a nécessitées cet ouvrage.

Le célèbre collectionneur Gaignières envoya relever toutes les épitaphes et inscriptions des églises et chapelles de Clermont, par un de ses secrétaires, à la fin de janvier 1696 (3).

Une de ces inscriptions présente quelque intérêt au point de vue de l'étude que nous poursuivons. Elle était dans le cloître des Jacobins, auprès de la porte qui allait à l'église, et elle portait : *Domicella dña Montispanserii, cujus anima*, etc.... Le copiste fait suivre sa mention de cette note : « Cette demoiselle Montespan estoit venue pour boire les eaux à Bourbon, qui s'en trouvant mal, fut conseillée de venir à Clermont où elle mourut. » Il ne peut pas s'agir d'une demoiselle de Montpensier, comme pourrait le faire supposer ce texte, sans doute mal relevé ou mal gravé, qui doit se rapporter à Louise-Marie-Anne de

(1) *Mémoires du comte de Forbin, chef d'escadre, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis*, T. I, p. 62, Amsterdam, 1748.

(2) Fage (René), *Lettres inédites de Baluze à M. Melon du Verdier*, Tulle, Crauffon, 1883, p. 61.

(3) Bibliothèque Nationale, Ms. Franç., 8,230, fº 179 et suiv.

Bourbon, Mademoiselle de Tours, fille de Louis XIV et de Madame de Montespan (1).

L'abbé Delarbre parle, dans la préface de la *Flore d'Auvergne* (2), d'herborisations qui auraient amené chez nous Fagon et Tournefort. Le fait est peu probable, puisque Pierre-Jean-Baptiste Chomel dit, dans le discours préliminaire à l'*Abrégé des plantes usuelles*, qu'il a offert à M. de Tournefort « le catalogue de celles qui naissent dans les montagnes d'Auvergne, dans le Bourbonnais et dans les confins de ces provinces. J'abandonnai volontiers, ajoute-t-il, l'ouvrage particulier que j'avais dessein de donner sur ces plantes. » Il publia cependant la description de quelques-unes dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* (3). Chomel était venu une première fois en Auvergne en 1692; mais c'est surtout en 1700 qu'il y fit de grandes excursions botaniques au cours desquelles il trouva le temps d'analyser plus de quarante sources minérales. A son retour, Fagon ayant témoigné quelque regret de ce que plusieurs plantes manquaient à la collection, il repartit sur-le-champ pour l'Auvergne. Pendant ces voyages, Chomel s'était lié avec un médecin de Gannat, Antoine Charles, fervent botaniste, qui était déjà en relations avec Tournefort et Vaillant (4). Le fils de Charles a laissé un travail, devenu aujourd'hui la propriété du Muséum d'Histoire naturelle, dont le titre est : *Mémoire pour servir à l'histoire des plantes de l'Auvergne et principalement des environs*

(1) Dossieux, *Généalogie de la maison de Bourbon* (Paris, Lecoffre), dit qu'elle est décédée le 14 septembre 1681 à Bourbon-l'Archambault et qu'elle fut inhumée au prieuré de Souvigny.

(2) Delarbre (A.) *Flore d'Auvergne ou recueil des plantes de cette ci-devant province*, Clermont, 1795, — *Flore de la Haute et Basse Auvergne ou recueil des plantes observées sur les montagnes du Puy-de-Dôme, du Mont-d'Or, du Cantal, etc.*, Clermont, 1800 et 1836.

(3) *Mémoires de l'Académie des Sciences* (Edition in-4°) 1702 — 1705, p. 387 et 392 — 1706, p. 87.

(4) Delarbre. *Flore d'Auvergne* (2e édition), p. 169.

de Gannat en Bourbonnais, avec les additions de M. Charles, le père, et Chomel, par Charles, le fils (1).

Le grand Cassini, son neveu Maraldi, et deux autres astronomes de l'Observatoire de Paris (2), Chazelles et Couplet, passèrent au milieu des campagnes de l'Auvergne en octobre 1701. Ils travaillaient à la détermination de la fameuse méridienne commencée par Picard en 1669, continuée en 1683, au nord de Paris, par de La Hire, et qu'ils voulaient mener jusqu'à l'extrémité du Roussillon. Maraldi se livra, en même temps, sur diverses montagnes, à des expériences barométriques. Dans notre région : au puy de Dôme, au Sancy, au roc de Courlande, à Latour, au Puy-Violent et au Cantal.

Des observations du même genre furent faites, le 8 juin 1705, au sommet du Mont-Dore et, le 10 juin, à Clermont, près du couvent des minimes (3), par un religieux carme, fort habile ingénieur-mécanicien et membre correspondant de l'Académie des Sciences, le P. Sébastien (Jean Truchet). Il avait été envoyé par le roi en Auvergne, principalement pour étudier s'il n'était pas possible de rendre la Dordogne navigable. Son rapport ne fut sans doute pas favorable à l'exécution de ce projet (4).

Le cardinal de Bouillon, personnage presque célèbre par la longue disgrâce que lui valurent des prétentions peu justifiées ou, du moins, produites d'une manière inconsidérée, est venu deux fois en Auvergne pendant son exil de la Cour. Baluze rapporte qu'il était à Vic-le-Comte, la ville principale des domaines de sa famille, vers le milieu de l'année 1703 (5), et M. G. Rouchon, archiviste du Puy-de-Dôme, a découvert, dans le dépôt dont il a

(1) *Revue scientifique du Bourbonnais*, 1893, p. 115.
(2) *Mémoires de l'Académie des Sciences* (Edit. in-4°) 1703, p. 229.
(3) *Mémoires de l'Académie des Sciences* (Edit. in-4°) 1705, p. 219.
(4) Audigier (le chanoine). *Histoire d'Auvergne*, T. I, p. 234.
(5) Baluze. *Hist. généalogique de la maison d'Auvergne*, T. I, pp. 332 et 351.

la garde, des lettres qui constatent un autre séjour en ce lieu, sur la fin de l'été 1706 (1).

En 1709, un prêtre breton, Messire Alexis Desprez, recteur de Saint-Julien-de-Vouvantes, fut pris du désir de posséder des reliques du patron de sa paroisse. Après avoir acquis, par correspondance, la certitude qu'il serait déféré à sa requête, il se mit en route à travers le Poitou, le Limousin, et il arriva à Brioude par Limoges, Tulle, Argentat, Aurillac et Murat, le 19 juillet 1710. Il en repartit le 24, suivit un chemin différent pour regagner Limoges et, de là, la Bretagne. Il passa par Clermont, Gelles, Felletin. Le récit de ce pèlerinage est rempli d'amusants détails (2).

Plus grave, jusqu'à un certain point, mais aussi plus utile est le *Journal de Voyage* de Dom Jacques Boyer, religieux de la congrégation de Saint-Maur, qui fut appelé à compléter l'œuvre de Dom Claude Estiennot. Celui-ci avait borné ses recherches aux *antiquités bénédictines;* or les auteurs du nouveau *Gallia Christiana* embrassaient dans leur plan l'Eglise entière de France et ils étaient en quête de documents sur tous les corps ou monastères, qu'ils appartinssent à l'ordre de Saint-Benoît ou à une autre règle. Dom Jacques Boyer, originaire du Puy-en-Velay, fut chargé par Dom Denis de Sainte-Marthe de dépouiller les chartriers des communautés des diocèses de Clermont, Le Puy, Saint-Flour, Bourges, Autun, Lyon, Viviers, Mende, Tulle, Limoges, Cahors, Montauban, Toulouse, Sarlat, Périgueux, Angoulême, Bordeaux, Saintes, La Rochelle, Luçon, Angers et Poitiers. Il s'y employa à partir du 10 septembre 1710 et durant quatre années au moins. Ses notes s'arrêtent brusquement à la date

(1) FOUILHOUX (abbé J.-B.). *Monographie d'une paroisse. Vic-le-Comte*, (Clermont, Bellet, 1898.), p. 282. — REYSSIÉ (F.). *Le cardinal de Bouillon* (Paris, Hachette, 1899), p. 212.

(2) SAINT-FORT-RONDELOUX (abbé). *Mémoires de Messire Alain Desprez, janvier 1709 - août 1728.* (Vannes, Lafolye, 1894), p. 24 et suiv.

du 6 août 1714. Elles contiennent de précieuses informations au point de vue historique et elles sont fort originales tant dans leur esprit que dans leur forme (1).

L'érudition profane, d'autre part, exerçait sa sagacité sur un des faits les plus glorieux de l'histoire de l'Auvergne. Antoine Lancelot (ce n'est pas le grammairien auteur du *Jardin des racines grecques)* vint étudier avant 1723 le problème de l'emplacement de Gergovie dont s'occupa aussi l'abbé Lebeuf. L'opinion du savant chanoine d'Auxerre a été publiée en 1752 (2) ; toutefois il paraît ressortir de plusieurs de ses lettres insérées dans le *Mercure de France* que, dès 1727, il avait visité Clermont, Le Puy et leurs environs (3). Peut-être les antiquités qu'il y avait remarquées l'ont-elles attiré à deux reprises différentes ?

Goelnitz', Godefroy, Forbin, Alain Desprez et Dom Jacques Boyer, lui-même, s'accordent à trouver l'état de la viabilité peu satisfaisant en Auvergne. Audigier en fait, vers 1720, un lamentable tableau. Il n'existait pas de pont avant celui de Moulins, sur la route de Paris, aussi était-elle souvent impraticable aux abords des cours d'eau qu'elle coupait et mettait-on encore sept à huit journées pour faire le trajet de Clermont à la capitale de la France. On commença seulement en 1735 la rectification de la route de Clermont à Limoges, qui était en même temps celle de Lyon à Bordeaux, et cependant, dit l'historien clermontois, « on aurait de la peine à croire tout ce qui se voiture sur cette route. Le courrier d'Espagne à Rome n'en tenait point d'autre (4). » C'est en 1737 que l'on entreprit de relier Aurillac à Clermont, par Mauriac et Laqueuille.

(1) *Journal de voyage de D. Jacques Boyer dans les diocèses de Clermont, Le Puy, etc.*, publié et annoté par A. VERNIÈRE (Clermont, Thibaud, 1886).

(2) *Hist. de l'Acad. royale des Inscriptions et Belles-Lettres, avec les Mémoires de littérature tirés des registres de cette Académie*, T. XII.

(3) Mai 1727, p. 921.

(4) AUDIGIER. *Hist. d'Auvergne*, T. I, p. 238.— *Bull. hist. et scient. de l'Auvergne*, 1887, p. 26.

Mais il fallut vingt ans pour mener à bien ces travaux.

Au reste, les bienfaits d'une administration régulière commençaient à se faire sentir, grâce aux vues judicieuses et soutenues des Intendants. L'on s'occupait de dresser une carte générale de la province exécutée avec précision, pour remplacer celles qui avaient été levées d'une façon approximative et trop sommaire. En 1731, le sieur Louis Saladin et son fils, venus pour la réformation des eaux et forêts, en étaient chargés (1). Bien qu'ils aient résidé longtemps à Riom, ils ne paraissent pas avoir achevé ce travail; ainsi qu'il ressortira par la suite. Les Intendants veillaient non seulement aux intérêts de leur ressort, mais ils servaient aussi d'intermédiaire avec le pouvoir central, souvent même pour des détails d'importance secondaire. M. de Maurepas, par exemple, prie M. Trudaine, le 2 août 1733, de faire partir pour Paris, « assez tôt pour qu'elles restent en chemin le moins qu'il sera possible les plantes qui peuvent convenir au Jardin du Roi » récoltées par M. Prat, docteur en médecine, venu avec ce but de recherches (2).

Un nouveau procédé de fonte de l'antimoine fut apporté, en Auvergne, en 1734, par une compagnie de mineurs allemands, dirigée par M. de Blumenstein, un Strasbourgeois, à qui ses connaissances métallurgiques avaient valu des lettres de noblesse, en 1728. Il rendit de grands services, tant dans les provinces voisines, le Forez, le Velay, que dans la nôtre où ses descendants directs se sont fixés et se sont éteints, il y a quelques années. L'industrie minière semble être entrée alors dans une ère de progrès et de prospérité. Quand M. le duc du Lude reprit l'exploitation des mines de Pontgibaud, le duc de Bouillon fit

(1) Archives départ. du Puy-de-Dôme. Lettre du marquis d'Allègre à M. Trudaine (2 juillet 1731).

(2) Archives départ. du Puy-de-Dôme. Lettre de M. Dufay, intendant du Jardin du Roi, à M. Trudaine.

frapper un jeton en plomb où, à l'avers, on lit : *Mines d'Auvergne 1735*, et, au revers : *Saturni referantur opes*, avec ses armes, des saumons, des tables de plomb, etc... (1).

L'Académie des Sciences avait reconnu quelques erreurs parmi les calculs de la méridienne et, dans le dessein de les rectifier, elle prescrivit un contrôle dont la direction fut confiée à François Cassini, fils et petit-fils de ceux qui avaient mené les précédentes opérations. Il quitta Paris, à la fin de mai 1739, avec son collègue, l'abbé de la Caille. Ils étaient accompagnés de deux aides de l'Observatoire, MM. Saunac et Legros, et d'un autre membre de l'Académie, Lemonnier, le médecin, qui se joignit à eux pour l'étude des plantes et des curiosités naturelles qui se trouvaient dans le pays qu'ils devaient parcourir. La mission arriva à Clermont vers les derniers jours de Juillet. Le 3 août Cassini, guidé par un savant apothicaire, nommé Ozy, dont nous aurons à reparler plus d'une fois, se livra à des expériences barométriques au Puy de Dôme, tandis que Lemonnier en faisait autant dans le jardin des minimes. Le 6, ce fut le tour du médecin d'aller sur la montagne, et l'astronome resta au couvent de la place de Jaude. Toujours en compagnie d'Ozy, ils se rendirent, le 8, au Mont-Dore, « par un chemin qui n'était praticable que pour les mulets et les chevaux. » Le lendemain, ils prirent des observations au Capucin et au Pic de Sancy. Le 11, ils tentèrent une nouvelle ascension, mais elle fut infructueuse à cause de la violence du vent. Le 28 août, Lemonnier fit de semblables expériences à Murat et au Plomb du Cantal, en même temps qu'il y herborisait. Il resta en Auvergne pendant tout ce mois et une partie de celui de septembre ; « alors, dit-il, qu'une année n'aurait pas suffi pour bien examiner toutes les cu-

(1) GOBET. *Les anciens minéralogistes du royaume de France*, T. I, pp. xxxiij, xxxvj et 372.

riosités d'histoire naturelle que renferme cette province. » Il lui accorde une large place dans le mémoire qu'il a publié (1). Il alla retrouver Cassini à Rodez et le suivit en Roussillon d'où ils revinrent à Paris au commencement de 1740. Ils avaient encore des doutes sur certains calculs; M. de la Caille se chargea de les éclairer. Avant de rentrer dans la capitale, il entreprit, au fort d'un hiver rigoureux, dans un temps où toute la terre était couverte de neige, la vérification de quelques angles sur les montagnes d'Auvergne que le méridien coupe par une ligne allant de Crocq à Mauriac et de Mauriac à Marcolès.

A cette même époque, on avait formé le projet de faire une description géométrique générale de la France, mais cela exigeait des ressources extraordinaires. Cassini dressa les statuts d'une Société qui se chargerait des avances et qui, devenue propriétaire de l'entreprise, à laquelle son nom est resté attaché, rentrerait dans ses fonds par la vente des cartes. MM. Saunac et Legros, anciens collaborateurs à la méridienne, travaillaient à cette entreprise en 1742. M. Cassini les chargea d'une triangulation accessoire qui devait donner à la vérification de 1739 toute la précision désirable (2). Il les pria de mesurer, dans les plaines découvertes et fort étendues de la Limagne une

(1) *Réflexions sur les observations du baromètre faites sur les montagnes du Puy de Dôme, du Mont-Dore et du Canigou*, par CASSINI DE THURY (Hist. de l'Académie royale des sciences, 1740, p. 73). — *La méridienne de l'observatoire royal de Paris, vérifiée sur toute l'étendue du royaume par de nouvelles observations..... par* CASSINI DE THURY, *de l'Académie royale des Sciences, avec des Observations d'Histoire naturelle, faites dans les Provinces traversées par la méridienne, par* M. LE MONNIER, *de la même Académie, docteur en médecine.* (Suite des Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1740). — Le Monnier a consacré cinq chapitres à notre province : 1° Observations de botanique et d'histoire naturelle faites en Auvergne (p. cxxxij) ; 2° Observations du mercure dans le baromètre sur les montagnes d'Auvergne (p. clxxj) : 3° Sur les sources minérales de l'Auvergne (p. clxxvij) ; 4° Des mines de l'Auvergne : Description des mines de charbon de terre de la Compagnie royale d'Auvergne et des effets singuliers d'une vapeur qui s'y trouve quelquefois (p. cxciij) ; — Description des carrières d'Améthyste (p. cc). — Des mines d'antimoine de Mercœur (p. ccij).

(2) *Op. cit.*, p. 79.

base dont un gros arbre, près de Maringues, appelé l'arbre de Beaumontoir, et le colombier de la Charmette, près de Riom, étaient les extrémités qu'ils relièrent au Puy de Mur. Puis ils rattachèrent cette base au méridien par cinq autres triangles dont les sommets furent le Puy d'Isson (près Vodable), le Mont-Dore, Bort, Herment et le Puy de Dôme.

C'est assurément pendant son passage au sein de ces montagnes que dùt venir à Cassini la pensée d'y créer un établissement astronomique. Il en fit la proposition dans un mémoire lu à la séance publique de la Société littéraire de Clermont le 25 août 1751 (1).

On ne venait pas toujours en Auvergne de son propre gré. Dom Jacques Boyer reçut en 1733 une lettre de cachet qui le reléguait chez les charitains de Clermont, pour avoir résisté aux ordres du Roi; et c'est aussi par la même procédure que M. de Chauvelin fut exilé d'abord à Bourges et à Issoire, puis à Riom où il obtint de séjourner à partir du 18 avril 1743 (2).

En 1747, le comédien Beaumesnil, quelque peu teinté d'archéologie et qui maniait passablement le crayon, dessina, à Brioude et à Clermont, plusieurs monuments anciens. Ses croquis, conservés aujourd'hui, à la Bibliothèque nationale, dans les papiers de Tersan (3), ne sont pas d'une exactitude rigoureuse, si l'on en juge par ce qui reste de ces monuments, mais ils suffisent à donner une idée de ceux qui ont disparu.

L'année suivante, le médecin Buc'hoz, sur lequel nous reviendrons plus loin, fit une première excursion botanique en Auvergne.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, s'accrut l'ardeur pour les voyages scientifiques. En dépouillant leurs langes, les

(1) Mège (F.). *L'Acad. des Sc., Bell.-Lett. et Arts de Clermont-Ferrand. Ses origines et ses travaux*, pp. 56 et 79.

(2) Ms. Tiolier, Bibl. de Clermont, nº 702.

(3) Bibliothèque nationale, Ms. Franç. nº 6954.

sciences naturelles avaient laissé entrevoir des beautés dont le mystérieux attrait conviait à l'étude non seulement les hommes qui s'y consacraient d'une façon exclusive, mais aussi un certain nombre de grands seigneurs ou de hauts magistrats. Ces gens curieux et instruits se plaisaient à encourager de leurs deniers les travaux de savants moins bien partagés qu'eux des biens de la fortune. L'Auvergne devint, à cette époque, un des buts principaux de ces voyages, à la suite de l'événement le plus considérable, on peut le dire, de l'histoire scientifique de cette province : la découverte de ses volcans (1).

Le fait, attribué, par les uns, à des Français (Guettard et Malesherbes), par d'autres à des sujets du Royaume-Uni (Bowls et Olzendorff), a été rappelé parfois d'une manière inexacte. La priorité de la découverte, comme il arrive presque toujours, a été contestée. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur les pièces du procès ; il pourra, de la sorte, juger en connaissance de cause.

Interrogé sur ce point par Faujas de Saint-Fond, l'auteur des *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, dont nous aurons bientôt à nous occuper, le chimiste Ozy, lui écrivit :

« Clermont-Ferrand, ce 1er novembre 1777.

» Monsieur,

» Vous me demandez une notice des auteurs qui ont visité, les premiers, les volcans d'Auvergne. Tout autre que moi ne sauroit mieux vous instruire sur cet objet. Je suis surpris que M. de Cassiny et M. Le Monnier, qui, en 1739 ou 1740, voyageant dans cette province, en filant la Méridienne depuis Dunkerque jusqu'à Perpignan, ne se soient pas aperçus de ces curieux fourneaux ; je les accompagnai dans le temps au Puy de Dôme et aux Monts d'Or ; et sur cette route d'environ huit lieues, on ne marche que sur les laves, les pouzzolanes, les rapilli,

(1) Geikie (Sir Archibald). *The founders of geology* (London, Macmillan and Co, 1897). p. 14.

etc. On y rencontre un nombre considérable de cratères, tellement qu'en 1751, étant avec M. de Malesherbes et M. Guettard sur les hauteurs de ces montagnes, nous comptâmes sur la même ligne 17 à 18 cratères. L'année avant (1), il me fut adressé M. Olzendorff, anglois, et M. Bowls, irlandois ; ces messieurs furent envoyés dans cette province pour examiner quelques mines de plomb. Nous montâmes ensemble au Puy de Dôme, et ce fut là que j'appris pour la première fois à connoître les cratères, les laves, etc. ; car auparavant, je n'étois pas plus instruit sur cet objet que les autres habitans de cette province. Ce n'est pas seulement dans les environs du Puy de Dôme et des Monts d'Or qu'on trouve des volcans éteints : les montagnes du Cantal, du côté de Saint-Flour, Aurillac, Mauriac, Salers, etc., quantité de montagnes ont brûlé. La *Faincase,* carrière de Volvic à trois lieues de Clermont, n'est qu'une masse de lave ; c'est de ces carrières d'où presque toute la Basse-Auvergne et une bonne partie des habitans des montagnes des environs de Clermont tirent la pierre de taille pour la construction des bâtimens. Dans la plaine, aux environs de Clermont, depuis demi-lieue jusqu'à trois et quatre lieues, on trouve des sources d'où découle, avec une eau salée, un bitume ou pisasphalte en quantité. Voilà, Monsieur, en abrégé tout ce que je puis vous dire sur les anciens volcans d'Auvergne. Je désire ardemment que ma narration vous soit de quelque utilité. Si vous désirez avoir quelque autre éclaircissement, faites-moi l'honneur de m'en instruire, je ferai mon possible pour vous satisfaire, étant avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

» OZY, *pensionnaire du roi* » (2).

(1) Et non pas en 1734, comme l'a prétendu l'abbé Delarbre dans la *Notice sur l'Auvergne et la ville de Clermont,* p. 4, et dans la *Flore d'Auvergne* (édition de 1836), p. vj.

(2) FAUJAS DE SAINT-FOND. *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais du Velay*, p. 434. Grenoble, Cuchet, 1778.

Cette lettre, publiée en 1778, dans l'ouvrage de Faujas, ne laissa pas que d'émouvoir assez vivement Guettard. Il y répondit en imprimant dans son *Mémoire sur la minéralogie du Dauphiné* (1) ce que venait de lui écrire Malesherbes le 11 avril 1779 :

« J'ai été témoin de la découverte des volcans éteints de l'Auvergne faite par M. Guettard. Il eut la complaisance de venir avec moi aux Eaux de Vichy, où je ne comptais passer que peu de jours, et ni lui ni moi n'avions entendu parler de ces vestiges d'anciens volcans. Il examinoit les pierres pendant toute cette route et, en passant à Moulins, je lui montrai une pierre noire et poreuse employée dans quelques bâtiments. Il n'hésita pas à m'assurer que c'étoit de la lave. Nous demandâmes d'où venoit cette pierre ; on nous dit que c'étoit de Volvic, qu'elle étoit très estimée dans le pays et que la carrière n'en étoit pas loin.

» M. Guettard eut grand désir de la voir ; mais à Moulins, où nous ne restâmes qu'une demi-heure, personne ne put nous dire précisément où étoit Volvic, et nous étions obligés d'arriver à Vichy où on nous attendoit. De Vichy on voit le sommet pointu du puy de Dôme. Le désir qu'avoit M. Guettard de voir cette montagne si célèbre par les expériences de Pascal fut encore excité par l'espérance d'y trouver les débris de quelque ancien volcan, dans laquelle il étoit confirmé par la certitude que la pierre volcanique se trouvoit en Auvergne.

» C'est ce qui nous détermina à aller à Clermont. En passant à Riom, nous sûmes que nous n'étions pas loin de Volvic, nous y allâmes. J'entrai avec M. Guettard dans la carrière, où il me fit voir clairement, par la forme de la montagne, par l'inclinaison des couches, par les autres matières évidemment brûlées, que ce pic ou ce puy étoit le produit d'un ancien volcan.

(1) GUETTARD. *Mémoire sur la minéralogie du Dauphiné*, 1779 ; préface, p. cxl.

» Nous allâmes coucher à Clermont, et nous y vîmes M. Ozy, que je connaissois de réputation et dont j'avois souvent entendu parler à M. Bernard de Jussieu. M. Ozy nous accompagna le lendemain au puy de Dôme. M. Guettard me fit remarquer, ainsi qu'à M. Ozy, la forme conique de la montagne, les couches inclinées, les matières brûlées et le cratère.

» Le lendemain, nous allâmes au mont Dore, M. Guettard et moi, sans M. Ozy. Il ne m'étoit pas possible d'y passer plus d'un jour. Je montai au sommet du mont Dore, où M. Guettard me fit encore remarquer ce que nous avions observé la surveille au puy de Dôme. Nous avions aussi vu dans la route plusieurs de ces pics coniques que je ne doutois plus qui ne fussent des productions du volcan. M. Guettard employa la journée à faire d'autres courses dans les environs du mont Dore, où je ne pus pas le suivre.

» Nous revînmes à Clermont et nous allâmes à Lyon, par Thiers, Montbrison et Saint-Etienne. Je reçus à Lyon des lettres qui m'obligèrent de revenir à Paris, et M. Guettard vint m'y rejoindre quelques jours après. Il rédigea ses observations, établit sa théorie, lut son mémoire à la rentrée publique de l'Académie des Sciences, et il a été imprimé dans les Mémoires de cette Académie. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de découverte plus authentiquement constatée.

» On vient d'imprimer une lettre de M. Ozy qui porte qu'un an avant notre voyage en Auvergne, M. Olzendorff et M. Bowls y avoient été, et qu'ils avoient monté avec lui au puy de Dôme, et que c'est là qu'il apprit pour la première fois à connoître les cratères et les laves.

» Je suis très éloigné de révoquer en doute un fait attesté par M. Ozy; mais, sans disputer à ces deux observateurs le mérite d'avoir aperçu cette vérité, je certifie que la découverte étoit faite par M. Guettard avant de voir M. Ozy, puisque nous avions été à Volvic avant

d'aller à Clermont pour la première fois, et qu'avant même de voir la carrière de Volvic, M. Guettard, sur la seule indication de la pierre, l'avoit jugée volcanique, ce qui nous avoit déterminé à aller en Auvergne. Je certifie de plus qu'aujourd'hui, en 1779, je ne me souviens pas que M. Ozy nous ait dit un seul mot du voyage des deux Anglais! J'ajoute que dans la journée que je passoi à Clermont, à mon retour du mont Dore, je vis presque toute la ville chez M. l'Intendant. Je leur appris ce qui venoit d'être découvert sur leurs montagnes, et je ne trouvoi personne qui en eût aucune notion. »

Le caractère de leur auteur donne à ces assertions une indiscutable autorité. Il nous semble que le bonhomme Ozy n'avait pas dû attacher, de prime abord, une sérieuse importance aux remarques de MM. Bowls et Olzendorff. Même avait-il peut-être, à leur endroit, quelque doute avant qu'elles n'eussent été corroborées par l'avis des deux Français? En tout cas, ce sont eux qui ont eu l'honneur de faire entrer cette constatation dans le domaine de la science par le mémoire lu à l'Académie royale le 10 mai 1752 (1).

Les esprits avaient été mis tout aussitôt en éveil à Clermont, et sa Société littéraire était le théâtre de discussions assez animées, depuis qu'un des membres, l'abbé Garmages, chanoine de Saint-Pierre et voisin de l'apothicaire Ozy, qui « habitait dans la grande rue marchande qu'on appelle les Gras », avait fait une communication sur : *Le puy de Dôme reconnu pour l'ancien foyer d'un volcan.* Malgré la sensation profonde produite par sa lecture, cet ecclésiastique rencontra de nombreux incrédules, même parmi ses collègues de la Société, pourtant fort éclairés sur d'autres matières. « Il fallut de longues années, dit M. Mège (2), pour que la nature volcanique de

(1) GUETTARD. *Mémoire sur quelques montagnes de la France qui ont été des volcans* (Mém. de l'Acad. des Sc., 1752, p. 27).

(2) MÈGE (F.). *Op. cit.*, p. 55.

nos montagnes ne fût plus mise en doute et passât à l'état de vérité démontrée et incontestable. »

Dans l'intervalle, l'opinion de Guettard s'était répandue et accréditée, « Plusieurs seigneurs anglais, après avoir examiné la haute antiquité des volcans de l'Irlande, étaient venus en Auvergne faire de nouvelles observations et comparer l'une à l'autre (1). » Ce savant ne s'était pas, au reste, désintéressé d'un pays qui lui avait valu un juste renom, et qui était aussi riche en espèces minérales. Il avait noué, et il maintint, des relations épistolaires à Riom avec M. du Tour, correspondant de l'Académie des Sciences, et M. Grangier de Verdières, conseiller au Présidial; avec le père Alexis, capucin de Clermont, et M. Guithon, curé de Fontanes près Brioude; aussi avec M. Beaucaire, receveur du vingtième au Puy, qui le renseigna sur les environs de cette ville (2). MM. de Montigny et de la Galissonière, tous deux membres de l'Académie des Sciences, venus de ces côtés peu de temps après lui, le firent profiter d'observations qu'il a consignées dans son *Mémoire sur la minéralogie de l'Auvergne* (3).

Nous n'avons pas pu découvrir le nom du lord anglais qui visita l'Auvergne en 1753, « s'occupa beaucoup de la minéralogie de ce pays et donna de grandes preuves de son savoir (4) »; à moins que ce ne soit lord Bristol, dont nous savons le passage par Arthur Young, ou peut-être lord Hamilton? Nous ignorons également quels furent les membres du Parlement de Paris qui arrivèrent en exil à Clermont le 11 mai de la même année (5), au

(1) Bibl. de l'Ecole nationale supérieure des Mines. Mss. de Monnet.

(2) GUETTARD. *Mémoire sur le Tripoli de Menat* (Mém. de l'Acad. des Sc., 1755, p. 177).

(3) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1759, p. 538.

(4) *Voyages minéralogiques et géographiques faits dans la Basse et Haute-Auvergne, comprenant les départements du Puy-de-Dôme et du Cantal, dans les années* 1787 *et* 1788, par MONNET (Biblioth. de l'Ecole nationale supérieure des Mines. Ms. n° 4612, pp. 171, 172, 310).

(5) Ms. de Tiolier : Bibl. de Clermont-Ferraud, n° 702.

cours de laquelle Le Monnier fit un nouveau voyage botanique dans nos plaines et nos montagnes. L'expérience lui avait démontré qu'en cette matière on pouvait trouver et découvrir encore, mais qu'il fallait, pour cela, fouiller tous les points d'une contrée, sans exception, les explorer à plusieurs reprises et en toute saison. Vers 1755 ou 1756, il fut suivi dans cette voie par Commerson (1); peu après, ce fut le tour d'Antoine Richard (de Trianon). Ils ne semblent pas, ni l'un ni l'autre, avoir été en rapport avec l'abbé Delarbre, qui cependant herborisait depuis 1749 et les a cités dans ses ouvrages (2).

Desmarets (Nicolas), inspecteur général des manufactures et membre de l'Académie des Sciences, fut chargé, en 1763, de visiter les papeteries d'Auvergne. Il profita de l'occasion pour en étudier les terrains et il confirma tous les aperçus de Guettard. Il reconnut aussi dans les nombreuses colonnes de basalte que l'on y rencontre un produit des volcans (3). Revenu à Clermont, en 1764, il fit part à M. de Ballainvilliers, intendant de la province, « des motifs d'utilité et de curiosité qui pouvaient déterminer à faire exécuter des opérations géographiques suivies dans cette partie de l'Auvergne ravagée par les volcans. J'eus la satisfaction, ajoute-t-il, qu'il agréait le plan du travail que je lui proposais. En conséquence, il fut résolu de lever la carte de la partie de l'Auvergne comprise depuis Volvic jusqu'au Mont-Dor. M. Pasumot, ingénieur géographe du roi, qui a d'ailleurs des connaissances étendues sur la minéralogie, se chargea de l'exécution de ce projet (4) ». Desmarets continua ses observations scien-

(1) Montessus (le Dr de). *Martyrologe et Biographie de Commerson* (Bull. de la Société des Sciences naturelles de Saône-et-Loire, t. III, p. 83).

(2) Delarbre (abbé). *Flore d'Auvergne*, préface. — *Notice sur la ville de Clermont*, préface, note.

(3) Desmarets. *Mémoire de l'origine du basalte à grandes colonnes polygones, déterminées par l'histoire naturelle de cette pierre, observée en Auvergne* (Mém. de l'Acad. des Sciences, 1771, p. 705).

(4) *Loc. cit.*

tifiques en 1766. Il alla dans le Cantal en 1769 (1). La carte qui fut levée et gravée sous ses yeux coûta plus de onze mille livres. Toujours désireux de la perfectionner, il n'en livra d'abord que les fragments nécessaires à l'intelligence de ses mémoires. Plus de quinze ans après sa mort, elle a été publiée, en 1823, par son fils, Anselme-Gaëtan Desmarets, membre de l'Institut de France.

Les longs travaux qu'exigea l'exécution de la carte de la région volcanique du département du Puy-de-Dôme permirent à Pasumot de parcourir les autres parties de l'Auvergne et le Velay. Ce fut lui qui signala la présence de la zéolithe (on dit aujourd'hui *les zéolithes*, maintenant qu'on en a distingué plusieurs espèces) dans les produits des volcans (2). Son attention fut attirée par celles qu'il recueillit à Marcoin, près de Volvic, et à Gergovie. Se trouvant au sommet du pic de Sancy le 24 septembre 1765, il eut la bonne fortune d'être témoin d'un arc-en-ciel complet ou circulaire (3). L'année suivante, sur la route de Brioude au Puy, il remarqua le modeste volcan de Senèze, connu depuis par son riche gisement fossilifère de l'époque pliocène supérieure (4). Il a décrit la manière dont on ramassait alors le grenat dans le ruisseau d'Espaly (5), et il est intervenu dans la discussion qui s'éleva en 1785 entre le comte de Rangouse et le vicomte de Murat-Sistrières, qui avait avancé que les montagnes de la Haute-Auvergne avaient été volcanisées. M. de Rangouse assurait le contraire et que « tout y était dans l'état primitif ». Pasumot prit fait et cause pour M. de Sistrières et cita

(1) DESMARETS. *Mémoire sur le basalte où l'on traite des basaltes anciens et où l'on expose l'histoire naturelle des différentes espèces de pierres auxquelles on a donné en différents temps le nom de Basalte. Observations faites en Auvergne en 1766 et* 1769 (Mém. de l'Acad. des sciences, 1773, p. 599).

(2) *Mémoire sur la zéolite*, inséré dans les *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, par FAUJAS DE SAINT-FOND, p. 111.

(3) *Observations sur la Physique*, t. III, p. 416.

(4) *Op. cit.*, t. XX, p. 218.

(5) *Op. cit.*, t. III, p. 442.

une dizaine de volcans qui n'avaient jamais été reconnus « par personne avant lui »; certains d'entre eux, dit-il, paraissent n'être éteints « que depuis quinze jours » (1).

L'abbé de Tersan, archéologue collectionneur, vint admirer en 1764, dit-on, les antiquités de l'Auvergne.

Dans les *Mémoires secrets de la République des Lettres*, Bachaumont écrit, à la date du 9 juillet 1767 : « J.-J. Rousseau n'a fait que passer à l'Ile-Adam... Il est actuellement en Auvergne, dans le château d'un homme de qualité qui a bien voulu l'y accueillir... — 23 septembre 1767 : L'inconstance de M. J.-J. Rousseau ne lui a pas permis de se fixer en Auvergne... » Un opuscule récemment paru (2) nous a appris que c'était au château de Scorailles, chez le marquis de ce nom, qu'il s'était rendu. Pendant son séjour dans le Cantal, il avait formé un herbier dont il avait fait don à son hôte et ami. Qu'il nous soit permis, à l'occasion de ce voyage, de faire un rapprochement. Le 15 mai 1842, le Conseil municipal de Brioude décidait de donner à une des places de cette ville le nom de J.-J. Rousseau, en souvenir de l'hospitalité qu'il y avait reçue dans la maison Rochette. Appartenant par ma grand'mère paternelle aux Rochette, de Brioude, j'ai vécu avec un des fils et avec les petits-fils de celui qui aurait abrité sous son toit le philosophe de Genève. Je les ai interrogés sur cette visite, dont la tradition se serait naturellement perpétuée dans leur famille, si elle avait eu lieu, ils n'en avaient aucun souvenir et n'en avaient jamais entendu parler.

Dom François-Emmanuel Fourmault, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en résidence, vers ces années-là, à l'abbaye de Saint-Alyre, herborisa aux environs de Clermont; mais la liste des plantes par lui récoltées indique qu'il était allé aussi au Mont-Dore,

(1) *Journal de France*, par FONTENAY (24 février et 26 avril 1785).

(2) GONOD D'ARTEMARE (E.). *Un herbier de Jean-Jacques Rousseau* (Extrait du *Bulletin de l'Académie de Géographie botanique*. Le Mans, 1899).

à Saint-Flour, à la Chaise-Dieu (1). Un autre moine, de Saint-Allyre, dom Léonard Fonteneau (2), avait été chargé par le ministre Bertin de recueillir, pour le Dépôt des Chartes, les documents nécessaires au Contrôle général disséminés dans les archives privées de l'Auvergne. L'inventaire des pièces, qu'il a relevées, est aujourd'hui à la bibliothèque de la ville de Poitiers (3). Cette œuvre fut continuée, dans la province, par dom François Deschamps, dom François-Michel Verdier-Latour et M. Vacher de Bourlange, dont les copies se trouvent à la Bibliothèque Nationale, aux papiers de la collection Moreau.

Un ecclésiastique que nous avons quelques raisons de croire originaire d'Auvergne, l'abbé Berger, qui avait entrepris des recherches pour une histoire de la noblesse de cette province (4), en même temps qu'il la parcourait, lui aussi, en qualité d'auxiliaire du Dépôt des Chartes, se trouva enfermé par les neiges dans l'abbaye de Mégemont, pendant les trois premiers mois de 1769 (5). Les frimas sont quelquefois moins à craindre, sous notre latitude, que l'ardeur du soleil. Gabriel Jars, minéralogiste distingué, inspecteur des manufactures et membre de l'Académie des Sciences, mourut à Clermont, le 20 août 1769, d'une insolation dont il avait été frappé en dessinant la colonnade basaltique de Saint-Arcons-d'Allier (6), à quelques lieues de la forêt de la Margeride, où Bosc d'Antic installa, en 1770 ou 1771, une école des arts et métiers, dont M. Vi-

(1) BUC'HOZ. *Dictionnaire universel des plantes, arbres et arbustes de la France*, t. IV, pp. 238 à 249. Paris, Costard, 1771.

(2) CHARMES (X.). *Le Comité des Travaux historiques et scientifiques*, passim. DE LA MASSONNIÈRE. Mémoires des Antiquaires de l'Ouest, t. XII et XIII.

(3) Collection de dom Fonteneau, t. XXVIII.

(4) *Prospectus de l'Histoire de la noblesse d'Auvergne*, par M. l'abbé BERGER. Clermont et Paris, 1767 (Bibl. de la ville de Clermont. Imprimés relatifs à l'Auvergne, nº 791).

(5) Lettre datée de Brioude, le 9 juin 1769 (Bibl. nat., Coll. Moreau, t. 347, p. 93).

(6) *Observations sur la Physique*, t. XXXII, MONNET. Quatrième voyage minéralogique. — Registres paroissiaux de l'église de Notre-Dame du Port de Clermont. — Mémoires de l'Académie des Sciences.

mont a conté l'existence éphémère (1) et dont Monnet a fait une si singulière description (2). Ce chimiste, qui a été membre associé de la Société littéraire de Clermont, a résidé plusieurs années en Auvergne; il s'est plu à faire connaître dans ses mémoires (3) divers produits de notre sol.

Monnet (Antoine-Grimoald), un de nos compatriotes, que nous venons de nommer, a contribué pour une large part à mettre en lumière les richesses naturelles de son pays. Né à Champeix (Puy-de-Dôme), il partit jeune pour Paris et s'éleva par l'étude jusqu'au grade d'Inspecteur général des mines. Durant plus de trente années, à partir de 1763, il revint à maintes reprises dans sa patrie, et il eut le soin de publier la plupart de ses observations minéralogiques ou de consigner les autres par écrit. En 1765, il fit en Basse-Auvergne trois excursions consécutives qu'il intitule : Voyages, mais qui n'en font qu'un en réalité. Le récit en a été imprimé dans les *Observations de Physique* (4). Dans la première, il visite la Limagne jusqu'à Corent et Vic-le-Comte, où il s'arrête pour analyser les eaux minérales de leur voisinage. La seconde excursion comprend Tallende, Saint-Amant, Saint-Saturnin, Oloix, le Mont-Dore, Latour, La Bourboulé, Vassivière, Besse, le lac Chambon, Saint-Nectaire, Saillant, Montaigut, Champeix, le Puy de la Velle, Chidrac. Pour la troisième, il part de Champeix et va à Montaigut, Reignat, Creste, Saint-Pierre-Collamine, Cotteuge, Saurier, Saint-Floret, Saint-Vincent, Tourzel, Mégemont, Ardes, Rentières, Bard, Saint-Germain-Lembron, Beaulieu, Charbonnier,

(1) VIMONT. *Une école des arts et métiers dans les montagnes de la Margeride en 1772, — Bosc d'Antic* (Extrait de la *Revue d'Auvergne*, 1888, p. 365).

(2) MONNET. *Voyage de Brassac à Saint-Etienne* (Bibl. de l'Ecole nat. supérieure des Mines. Ms. 375, pp. 60 à 65).

(3) *OEuvres de M. Bosc d'Antic*, t. I, pp. 167, 171, 184 ; t. II, pp. 1, 20, 31, 131, 226. Paris, 1780.

(4) T. XXXII, pp. 115 à 132, pp. 179 à 199.

Frugères-les-Mines, Sainte-Florine, Nonette, Issoire, Saint-Yvoine, et il rentre à Vic-le-Comte, où son frère, qui s'occupait aussi de minéralogie, était chanoine de la Sainte-Chapelle. En 1772, il arrive de nouveau en Auvergne par le Limousin. Il passe à Saint-Avit, Pontaumur, Pontgibaud, la Chartreuse du Port-Sainte-Marie, Rochefort, Préchonnet, Messeix, Bort, Vendes, Lermet, Mauriac, Saint-Cernin, Aurillac, Arpajon, Vic-en-Carladès, au lignite de Chambeuil, à Murat, Saint-Flour, Chaudesaigues. En septembre, il était à la verrerie créée dans les monts de la Margeride, par Bosc-d'Antic, d'où il se rendit à Brioude, Langeac, Saint-Arcons, Le Cluzel, Chavagnac, Saint-Georges-d'Aurat et retourna à Brioude. Il en partit pour la Chaise-Dieu, Arlanc, Ambert, Saint-Germain-l'Herm, le Vernet et Usson (1). Il y a, dans les notes de Monnet, bien d'autres choses que des renseignements scientifiques; ce sont, en quelque sorte, des *Mémoires*, où la nature et les gens sont dépeints souvent avec misanthropie et parfois avec une certaine originalité. Monnet revint encore en Auvergne en 1784 et en 1785. M. Henry Mosnier, mort juge au Tribunal civil de Clermont, a publié, accompagné de savantes annotations, le Journal de son séjour au Mont-Dore en 1786 et celui d'une mission qu'il remplit par ordre de la Convention, en 1794, à Brassac et à Saint-Etienne (2). Les manuscrits originaux de ces relations de voyages sont conservés à la Bibliothèque de l'Ecole nationale supérieure des Mines (3).

Le tableau laissé par Monnet de la station balnéaire du Mont-Dore, montre qu'elle était le rendez-vous d'une

(1) *Observations sur la physique*, t. XXXIII, pp. 112 à 129, pp. 321 à 339.

(2) Mosnier (H.). *Les Bains du Mont-Dore en* 1786 (Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, 1887, pp. 71 à 174). — *Voyage de Monnet, inspecteur général des mines dans la Haute-Loire et le Puy-de-Dôme*, 1793-1794 (Le Puy, Marchessou, 1875).

(3) Nos 375, 1420, 3917, 4612.

société nombreuse et choisie à laquelle on avait cherché à donner, depuis plusieurs années, quelque agrément. Le marquis de Mirabeau, père de l'orateur, y avait, secondé par son confrère en idées économistes, l'abbé Baudeau, ouvert une promenade praticable. Il écrivait à M. de Montyon, intendant d'Auvergne, le 15 juillet 1770 : « Grâces à M. l'abbé Baudeau, qui s'est étrangement et utilement démené pour rassembler ce troupeau de sauvages, et qui, surtout au payement, a failli être divinisé comme Romulus, nous avons actuellement à la sortie du village, auprès des eaux et en allant vers le Mont-Dore, une promenade fort honnête et qui ne demande plus que d'être achevée (1). »

Dans les premiers jours de janvier 1771, le Parlement de Paris fut de nouveau exilé et ses membres dispersés un peu dans toutes les provinces (2). M. Lambert de Saint-Omer fut relégué à Ris, puis à Ebreuil; M. Oursin, à Brioude; M. Phélipes, à Sury-le-Comtal-en-Forez, et M. Choppin à Boën; M. Robert de Saint-Vincent, à Maurs; M. Nouveau de Chenevières, à Cunlhat; M. Amelot, à Sauxillanges; M. Clément de Feillet, à Crocq (3), pour ne citer que ceux envoyés dans la région. L'abbé de Foix, secrétaire de l'évêque d'Orléans, se trouvait, à la même époque, à Clermont, en vertu d'une lettre de cachet (4).

Mais l'amélioration des moyens de transport, jointe au

(1) MOSNIER (H.). *Le marquis de Mirabeau au Mont-Dore*, 1770 *et* 1776 (Ext. du *Journal du Mont-Dore*, des 26, 27, 28, 29 août 1895).

(2) FLAMMERMONT (J.). *Le chancelier Meaupeou et les Parlements* (Paris, Picard, 1883), pp. 221 et 222.

(3) Ce vieillard quitta Paris le 22 janvier 1771, arrivé à Clermont, il fallut une réquisition de l'Intendant pour avoir des chevaux. La route était tellement encombrée de neige qu'il mit deux jours à faire les treize lieues qui lui restaient à parcourir. A la Villeneuve il fut accueilli par un habitant de Crocq qui était venu lui offrir ses services, c'était un avocat nommé Cornudet qui cumulait à Crocq les fonctions d'avocat, de notaire, de contrôleur des actes, de fermier du domaine, etc. Il fallait faire venir tous les huit jours de Clermont le pain nécessaire pour la semaine.

(4) Ms. du P. Tiolier. Bibl. de Clermont, n° 702.

progrès de la sécurité publique, amenait en France un nombre toujours croissant d'étrangers, comme l'a si bien fait voir M. Albert Babeau dans *Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution* (1). Tous n'étaient pas des savants, quelques-uns se contentaient d'être de simples touristes. L'un d'eux, l'Anglais Wraxall, dédaigneux des chemins ordinairement suivis par ses compatriotes, voulut, étant à Lyon, gagner Bourges et Orléans en faisant un crochet du côté de l'Auvergne. « La saison ne lui permit pas de pénétrer bien avant dans cette province romanesque. » Il visita Thiers, Clermont, Riom, Montpensier et se rendit à Moulins après avoir passé quelque temps au château de P..., appartenant au comte de L..., situé dans un endroit peu fréquenté de l'Auvergne, sur les confins du Bourbonnais et sur les bords de l'Allier. Ce devait être en 1775 ou 1776, puisque son récit fut imprimé en 1777 (2). Pour le même motif, nous pensons que, au cours de l'une de ces années, M. de Gensanne, en quête des mines de charbon de terre qui pouvaient exister en Languedoc, explora le diocèse du Puy, où il remarqua deux régions distinctes, au point de vue de la nature du sol : la partie sud-ouest, volcanique et relativement productive; la partie nord-est, granitique et peu fertile (3).

Nous sommes mieux fixés sur l'époque certaine où Horace-Bénédict de Saussure, le grand Saussure, se créa dans notre pays des amitiés fidèles lors d'un « voyage de plaisir et d'étude qu'il fit avec sa famille au travers des volcans d'Auvergne et d'une partie de la France méridionale (4) ». L'apothicaire Mossier qui, avec Ozy, était le guide accrédité des naturalistes, lui montra tout

(1) Paris, Firmin Didot, 1885.

(2) *Tournée dans les provinces occidentales, méridionales et intérieures de la France*, faite par M. M. Wraxall junior, traduit de l'anglais, 1777.

(3) Gensanne (de). *Hist. nat. de la province de Languedoc. Partie minéralogique et géoponique* (Montpellier, Rigaud, Pons et Cie, 1776).

(4) Saussure (de). *Voyage dans les Alpes*, t. III, p. 356.

ce que les environs de Clermont avaient d'instructif ou de curieux, et ils allèrent ensemble, d'une course rapide, au Mont-Dore. Saussure fit probablement plus qu'une visite passagère à Teix, chez Mme de Montrodès, où il rencontra un autre habitant de cette localité qui semble avoir été un encyclopédiste convaincu, M. Fouquet du Lombois. Il resta en relations épistolaires avec lui et avec Mossier qu'il qualifiait de « naturaliste très célèbre », sur l'adresse des lettres qu'il lui écrivait de Genève. Cette corrèspondance a été conservée par ses descendants. M. Henri de Saussure a bien voulu autoriser M. C.-M. Briquet, que nous prions d'accepter l'assurance de notre gratitude, à la copier à notre intention. Elle fera, avec la contre-partie qui se trouve à Clermont, l'objet d'une publication spéciale, si jamais nous en avons le loisir. De Saussure revint en 1795. Nous reparlerons, à cette date, de l'illustre savant qui fut alors sur le point de transporter ses pénates en Auvergne.

En mai 1776, Aublet herborisait, sous la conduite de l'abbé Delarbre, aux environs du Pont-des-Eaux et au Mont-Dore (1). Pendant le second semestre de cette même année, l'abbé de Mortesagne, qui résidait momentanément à Pradelles, écrivit à Faujas de Saint-Fond des lettres très ingénieuses, où il l'informe de la nature volcanique de la chaîne du Devès (2), lettres qui eurent assurément quelque influence sur le voyage entrepris par ce géologue, en octobre ou novembre de l'année suivante, au Puy et dans les montagnes voisines, avant de mettre la dernière main à son magistral ouvrage : *Les Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay.* Faujas vint seulement, un peu plus tard, en Auvergne, comme nous le verrons bientôt.

(1) Delarbre (abbé). *Flore d'Auvergne*, 2e édition, p. 325.

(2) Faujas de Saint-Fond. *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay* (Grenoble, Cuchet, 1778), p. 369.

En 1777, Delabre, Ozy, Mossier et le comte Duprat allèrent ensemble au lac Pavin.

L'illustre de Lamarck fit une première excursion botanique au Mont-Dore et au Cantal en 1779. Il était accompagné d'un M. de Boissaujeu qui n'a laissé aucun souvenir dans la science (1).

L'abbé Giraud-Soulavie, ce naturaliste d'intuition si puissante, à qui doivent être attribués les premiers principes sur lesquels les admirables progrès de la géologie stratigraphique se sont établis, était, le 20 octobre 1779, au Mezenc et à Saint-Front, où il passa la nuit dans une chaumière de pauvres montagnards. Il visita le lendemain la carrière de lignite de Laubespin. Du Puy il alla à Pradelles (2) voir l'abbé de Mortesagne que ses concitoyens ridiculisaient à cause de ses goûts scientifiques. « On sait, dit-il, que c'est le fort des habitants des petites villes de province. » Il prit ensuite par le Gévaudan, d'où il se rendit à Saint-Flour, puis à Clermont et de là en Forez (3). Giraud-Soulavie était avant tout géologue, mais il s'intéressait aussi à la botanique et à la zoologie. Il rapporte qu'« il y avait dans le lac d'Issarlès de l'ombre-chevalier (tacheté au dos comme la truite, mais la peau du ventre est jaune). Ce poisson paraissait à une saison fixe et disparaissait de même » (4). Ailleurs, il dit qu'il

(1) Malvezin. *Les botanistes au Cantal* (Bull. de la Société botanique de France ; session extraordinaire à Aurillac, 1879).

(2) Giraud-Soulavie. *Histoire naturelle de la France méridionale* ; *Recherches sur la Minéralogie*, t. III, pp. 36, 91, 95, 105.

(3) *Op. cit.*, t. III, p. 273.

(4) *Op cit.*, t. III, p. 234. — Le motif de cette disparition est bien connu. L'omble-chevalier (*Salmo salvelinus*) est un poisson de grands fonds ; il vit dans la profondeur des lacs et vient à la surface de l'eau seulement à l'époque du frai. Il ne faut pas le confondre avec l'ombre commune (*Thymallus vexillifer*). Celle-ci aime les eaux vives, courantes, peu profondes, à lit de gravier caillouteux. Elle fraye en mars-avril, tandis que l'omble-chevalier, comme les autres salmonides, fraye en novembre-décembre. La confusion trop fréquente entre ces deux poissons et le nom d'ombre-chevalier donné généralement à l'ombre commune ou à écailles font que celle-ci est pêchée à l'époque où elle devrait être respectée. Ce fait amènera l'extinction prochaine de l'espèce ; au moins dans les cours d'eau de l'Auvergne et du Velay.

a rencontré dans ce lac les mêmes plantes aquatiques que celles trouvées par Linné en Laponie et il affirme le caractère alpin de la flore du Mezenc où Adanson avait reconnu, « dans son dernier voyage (19 mai 1779), soixante-quinze plantes alpines des plus rares » (1).

Adanson avait parcouru successivement les montagnes du Lyonnais, du Vivarais et du Velay, les Pyrénées, la Provence, la chaîne des Alpes, les monts du Forez et de l'Auvergne. A son retour de Suisse, il quitta Lyon le 19 octobre 1779, traversa le Forez, coucha le 21 auprès de Chabreloche et parvint, le 22, à Clermont. Guidé par l'abbé Delarbre, il herborisa autour du pont naturel de Saint-Alyre, fit la course du Mont-Dore les 25 et 26, enfin l'ascension du Puy-de-Dôme le 27. Il mit quatre jours à franchir la distance qui sépare Clermont de Paris où il arriva le 1er novembre (2).

C'est aussi à la récolte des plantes que se délassait, lorsqu'il revenait au pays natal, le médecin François Lanthenas, plus tard représentant de la Haute-Loire à la Convention, qui fut l'ami et le correspondant de Mme Roland (3).

En 1785, Mmes Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV, étant à Vichy, voulurent voir Riom et Clermont et, de là, allèrent à Beauregard rendre visite à l'évêque. L'inspecteur général des mines, Besson, parcourut l'Auvergne d'où il rapporta quelques jolis dessins de ses principales curiosités naturelles que Buc'hoz fit graver pour les *Phénomènes de*

(1) GIRAUD-SOULAVIE. *Hist. nat. de la France méridionale, Géographie physique des plantes de la France méridionale*, pp. 183 et 226.

(2) Le célèbre botaniste part de Montélimar le 15 mai 1779 et soupe à Saint-Jean-le-Noir. Le 16, il dîne et couche chez le prieur du Colombier; le 17, il dîne à Burzet; le 18, il couche chez les Carmes (lisez : la Chartreuse-de-Bonnefoy); le 19, il fait l'ascension du mont Mezenc, qu'il orthographie Mezin, comme on le faisait alors. Le 20, il couche au Colombier; le 21, il dîne à Vals et couche à Saint-Jean-le-Noir. Enfin le 22, il dîne à Roquemaure, et, dans la soirée, il est de retour à Montélimar. (Obligeante communication de M. de Rocquigny-Adanson.)

(3) AULAGNIER. *Aperçu sur la Géologie et l'Agriculture du département de la Haute-Loire*. (Le Puy, Lacombe, 1823), p. 259.

la Nature. Il était accompagné de M. Le Lièvre, élève des mines, et à lui s'était joint notre compatriote, M. de Laizer (1), « un de ces hommes de la classe qu'on distinguait par le titre de noble, qui, à l'âge où l'on n'a guère d'autre goût que celui du plaisir, s'était appliqué à l'étude de l'Histoire naturelle (2) ».

Le 8 juin 1786, presque un siècle après le cardinal de Bouillon, un autre exilé célèbre, le cardinal de Rohan, traversa Clermont, se rendant à son abbaye de la Chaise-Dieu, où il venait d'être relégué, et où il ne demeura, du reste, que quelques mois. Parmi les personnes de sa suite se trouvait son secrétaire particulier, Ramond de Carbonnières, le futur préfet du Puy-de-Dôme, qui a eu une influence considérable sur le progrès des sciences dans ce département qu'il a administré avec tant d'éclat. On a pu établir la comparaison de ce qu'il réalisa pour la station balnéaire du Mont-Dore avec l'état où elle était en 1786, d'après le récit laissé par Monnet (3) du séjour que celui-ci y fit avec sa fille. Ces eaux ne demandaient qu'à être mises en valeur; elles étaient de plus en plus fréquentées, malgré l'état rudimentaire de l'installation thérapeutique et l'absence absolue du confortable des logements. L'aristocratie s'y donnait cependant rendez-vous (4). Le médecin J.-B. Picqué, dans la suite député des Hautes-Pyrénées à la Convention, y conduisit la duchesse de Valentinois qui accomplit le trajet de Clermont au village des Bains en litière (5). Il a laissé de ce voyage une relation manuscrite

(1) *Observations sur la Physique*, t. XXXI, p. 133.

(2) LEGRAND D'AUSSY. *Voyage fait en 1787 et 1788 dans la ci-devant Haute et Basse-Auvergne*. (Paris, imprimerie des Sciences et Arts, an III). Tome III, p. 337.

(3) *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont*, t. XXIX, p. 71.

(4) LAVIALLE DU MASMOREL. *Dissertatio medica de aquis Montis Aurei* (Montpellier, Rochard, 1768).

(5) Ce mode suranné de locomotion s'expliquait encore dans les contrées dépourvues de routes carrossables ; « mais on a peine se représenter, dit M. Babeau (*Les voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, p. 17), le jeune

conservée à la Bibliothèque municipale de Bagnères-de-Bigorre (1). C'est du Restif de la Bretonne mâtiné de gascon; mais cela donne la note de l'état d'esprit de certains hommes de cette époque et de leur phraséologie.

En 1787, vint en Auvergne un minéralogiste allemand dont on ne nous a pas transmis le nom (2). Antérieurement un jeune professeur de l'Ecole de Montpellier, Dorthes, avait parcouru nos montagnes, faisant des recherches un peu sur toutes les branches de l'Histoire naturelle (3). A cette même année remonte le premier voyage de Legrand d'Aussy. Cet « homme de lettres », ainsi qu'il se qualifie lui-même, a publié la description la plus complète de l'Auvergne que l'on ait écrite au XVIIIe siècle. C'est aussi la meilleure, si l'on fait abstraction des formules convenues et banales dont tout auteur se croyait obligé d'émailler sa prose en l'an III de la République. Legrand d'Aussy était le frère du prieur des Prémontrés de l'abbaye de Saint-André, entre Chamalières et Clermont, qui, sans doute, lui avait fait connaître tous les gens de cette ville capables de le bien informer; et, dans les autres localités, en reporter avisé, comme on dirait aujourd'hui, le voyageur savait aller frapper aux bonnes portes. Il paraît avoir été l'écho fidèle des idées scientifiques de Mossier. Si Dolomieu et autres ont reproché à ce savant apothicaire de ne pas avoir imprimé le résultat de ses observations (4), on peut les retrouver en grande partie, croyons-nous, dans le livre de Legrand d'Aussy. C'était un précieux avantage pour des étrangers d'avoir un cicerone comme l'abbé Cor-

Marmontel [presque un Auvergnat], se rendant en 1745, de Toulouse à Paris, vis-à-vis d'un petit marquis dans une litière dont la *caisse dandinante* était balancée selon l'allure de deux mulets » (MARMONTEL, *Mémoires*, liv. II).

(1) L.-G. PELISSIER. *Un conventionnel oublié* (Annales du Midi, juillet 1899, p. 288).

(2) LEGRAND D'AUSSY. *Op. cit.*, t. II, p, 192.

(3) CHAPTAL. *Eléments de chimie*, t, II, p. 148. (Paris, 1796, in-8°).

(4) Lettre de Dolomieu à Mossier, du 21 Prairial an IX, publiée par M. Lecoq dans les *Epoques géologiques*, t. III, p. 156.

tigier, archéologue expérimenté à qui un officier général de Sa Majesté Britannique vint, en 1783, demander son avis sur le siège de Gergovie (1), et d'être guidés par des naturalistes tels qu'Ozy, Mossier, de Laizer, Montlosier, l'abbé médecin Delarbre et son homonyme, également son confrère en médecine, Guillaume Delarbre, né à Riom le 1er décembre 1754, qui ne semble pas avoir exercé beaucoup son art en Auvergne. Celui-ci s'occupait de minéralogie et a laissé deux Mémoires sur celle de cette province (2). Il était en correspondance avec de Saussure et l'inspecteur Besson. Il avait été mis en rapport par son compatriote Gilbert Romme, alors en Russie, avec le prince Alexandre Lubomirski, dont il était devenu le médecin, et pour lequel il composait un cabinet de minéralogie. Dans le but de le compléter, il partit, avec ce grand seigneur, pour la Pologne au printemps de 1789, et n'en revint pas (3). La dernière lettre adressée à sa famille est datée de Dantzig, le 16 juillet de cette année. Il a dû mourir prématurément.

Le catalogue du cabinet du comte de Bournon nous apprend qu'il avait voyagé en Forez, en Auvergne, en Velay et en Vivarais. Il avait recueilli des échantillons de minéraux et de roches à Saint-Anthême, à Tiranges, à Chalencon, à Saint-André-de-Chalencon, au cours de 1788 (4).

En août 1789, l'Anglais Arthur Young visita l'Auvergne et le Velay (5). Sans toucher à tout, comme celle de Legrand d'Aussy, sa relation est d'un intérêt supérieur.

(1) Legrand d'Aussy, *Op. cit.* (Edition en un seul tome), p. 88.

(2) Lecoq (*Epoques géologiques*, t. IV, p. 342) et autres ont cru à tort que le minéralogiste et le botaniste Delarbre n'étaient qu'un même personnage.

(3) Renseignements dus à son petit neveu, M. Picot, ancien vice-président du Conseil de Préfecture du Puy-de-Dôme.

(4) *Catalogue de la collection minéralogique particulière du roi, appartenant à l'auteur de ce même catalogue, lorsque Sa Majesté en a fait l'acquisition*, par le comte de Bournon. (Paris, 1817, in-8°).

(5) *Voyages en France pendant les années* 1787-88-89 *et* 90. (Paris, 1794, in-8°).

Elle a un caractère plus personnel. Young sait très bien raconter ses impressions et traduire celles des autres. Il nous a appris comment étaient appréciés par nos compatriotes les grands événements qui marquaient à Versailles les débuts de la Révolution française, et son sens droit d'agriculteur nous rend un compte exact de l'état de l'agriculture dans notre province à la fin de l'ancien régime. Il signale chez M. Coiffier, à Fix, entre Brioude et Le Puy, le premier champ de trèfle qu'il ait vu dans ces montagnes.

Nous ne comparerons pas à ces deux ouvrages, réellement dignes d'être consultés, le badinage épistolaire de Le Bouvier des Mortiers, maître des comptes honoraire de Nantes (1), et les tirades humanitaires de Marlin (2). Celui-ci était un commerçant qui voyageait pour ses affaires, souvent en compagnie de sa fille, Caroline-Tullie. Il a lu Rousseau, il est facile de s'en apercevoir aux théories qu'il développe; mais il ne lui a rien emprunté de son talent littéraire. « Ma plume, dit-il néanmoins, a de la liberté et de la franchise... mon style coule sans recherche et ne paraît prétendre qu'à la clarté... je retranche autant que je peux les épithètes... » Combien on s'illusionne quelquefois sur son propre compte! Marlin n'était cependant pas un Gaudissart; mais ce n'était certes pas une intelligence élevée. Il passa à Clermont en 1789, allant de Bayonne à Strasbourg. Il parle de Pontaumur, Pontgibaud, Montferrand, le Cheix, Aubiat, Aigueperse et Gannat. Dans son voyage d'Aix à Saint-Claude par les Cévennes, le Gévaudan, le Forez, il traverse le Velay, y entre par Pradelles, séjourne au Puy et repart par Lardeyrol, Saint-Hostien,

(1) *Coup d'œil sur l'Auvergne ou Lettre à M. Perron, avocat au Parlement de Paris,* par M. Le B.-D. (1789).

(2) MARLIN. *Voyages en France et pays circonvoisins depuis* 1775 *jusqu'à* 1807. (Paris, Guillaume et Cie, 1817). 1789. *Premier grand voyage avec Caroline-Tullie,* partie sixième. — 1790. *Deuxième grand voyage avec Caroline-Tullie,* partie troisième. Ces deux volumes nous ont été communiqués par M. le baron Ch. de Croze et par M. Albert Babeau.

Yssingeaux, Saint-Maurice, la côte du Lignon, Monistrol, Pont-Salomon et Saint-Ferréol.

En 1791, Buc'hoz fit un nouveau voyage en Auvergne pour achever de réunir les matériaux de la grande compilation qu'il préparait et qui parut en 1796 (1). Il y parle des restes d'animaux pétrifiés des brèches de Perrier. M. de Laizer en avait déjà rencontré à Montaigut. On considérait ces fossiles comme de simples curiosités et on n'y attachait pas grande importance ; le premier Mémoire de Cuvier date seulement de 1797.

Monnet, l'inspecteur des mines, passa les années 1793 et 1794 dans les bassins houillers de Saint-Etienne et de Brassac, chargé par la Convention d'assurer les approvisionnements de combustible des manufactures d'armes. Il trouva une résistance assez vive chez les exploitants que ces réquisitions gênaient dans leurs marchés avec le commerce privé (2).

Saussure revint en Auvergne durant l'été de 1795. Depuis vingt ans, il avait entretenu une correspondance scientifique avec Mossier et il était curieux de résoudre un certain nombre de problèmes restés dans l'obscurité lors de son premier voyage. La roche qui forme le cône du Puy de Dôme et le substratum de granite des volcans le préoccupaient surtout. La plupart des géologues de cette époque appartenaient à l'école de Werner, ils étaient neptuniens et voulaient que les couches superficielles du globe se fussent constituées sous l'eau ou par l'effet de l'eau. Les plutoniens, moins nombreux, soutenaient que le feu avait joué un rôle dans cette formation. L'autorité du célèbre professeur de Freyberg était telle que, malgré

(1) J.-P. Buc'hoz, médecin. *Histoire naturelle de la ci-devant province d'Auvergne divisée actuellement en deux départements, le Cantal et le Puy-de-Dôme, extraite de la grande collection d'Histoire naturelle.* (Paris, l'an IV de la République).

(2) Mossier (H.). *Voyage de Monnet dans les départements de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme*, 1793-1794. Le Puy, Marchessou, 1875.

l'évidence sur bien des points, on n'osait pas s'affranchir de sa doctrine. L'échange de vues de Saussure et de Mossier est fort intéressante à suivre et ne fait pas moins d'honneur au naturaliste auvergnat qu'à l'illustre savant de Genève. Quelques jours avant de regagner la Suisse, Saussure était retourné au Mont-Dore, le 15 septembre 1795, en passant par Rochefort et les roches Tuillère et Sanadoire dont la composition l'avait toujours intrigué. Vers ce temps on cherchait à réorganiser en France l'Instruction publique, et chaque département devait être pourvu d'une Ecole centrale. Saussure fut désigné pour occuper la chaire d'Histoire naturelle à celle du Puy-de-Dôme. Il l'avait désirée, fatigué qu'il était des divisions auxquelles Genève était en proie et malgré la modicité du salaire qui comprenait le logement et deux cents quintaux de blé. Peut-être fût-il resté parmi nous, si cette nomination avait eu lieu pendant qu'il était encore en Auvergne? Mais elle se fit attendre jusqu'au 7 floréal an IV, et une fois dans sa patrie, on dut faire valoir mille raisons pour le retenir, surtout celle de sa santé déjà profondément altérée; il refusa (1). Il n'en resta pas moins attaché jusqu'à sa mort à ses amis de Clermont.

Nous ne parlerons pas davantage des *Voyages* de de la Porte et de Lavallée que nous n'avons fait des *Descriptions* de Piganiol de la Force et de Dulaure, parce que ces auteurs ne sont pas, à proprement parler, des voyageurs.

En 1794, les astronomes Méchain et Delambre avaient pris des mesures pour la méridienne et l'altitude des montagnes dans les départements du Puy-de-Dôme et du Cantal (2). Dolomieu avait exploré une première fois les volcans de la France centrale vers 1780, croyons-nous. Il y revint en 1797, et à la suite de ce voyage il fit lecture

(1) E. JALOUSTRE. *L'Ecole centrale du Puy-de-Dôme.* (Revue d'Auvergne, 1886).
(2) Archives de ces départements.

à l'Institut national d'un remarquable rapport (1) dans lequel il formula sur l'origine de ces volcans des propositions scientifiques que l'ingénieur vellavien Muthuon (2) chercha à combattre, mais qui sont restées indiscutables et ont grandement contribué à assurer son renom de savant.

Fourcroy et Vauquelin, appelés quelques mois après pour l'étude des minerais de Pontgibaud, se délassèrent à quelques excursions botaniques avec l'abbé Delarbre. L'architecte Charles de Wailly les accompagnait Ce dernier fit connaissance à Clermont de Gault de Saint-Germain qui ne se contentait pas de professer le dessin à l'Ecole centrale, mais s'intéressait aussi au développement général des arts et qui lui parla du parti qu'on pourrait tirer, dans les villes, de l'emploi de l'asphalte et de la pierre de Volvic. Gault s'est plaint que, de retour à Paris, Wailly aurait abusé des confidences qu'il avait reçues (3).

Collet-Descotils, un autre ingénieur des mines, visita notre pays en 1799. L'abbé Delarbre cite, parmi les personnages auxquels il en a montré les curiosités, le professeur Venel, de Montpellier, le créole Desbassins de Richemont et Jean-André Deluc, de Genève; sans nous dire à quelle date. Les deux derniers ont dû venir tout à fait au début du XIXe siècle.

Saussure avait été remplacé dans la chaire d'Histoire naturelle de Clermont par l'abbé Lacoste, de Plaisance près Toulouse, qui, désireux de parfaitement connaître la contrée où il était appelé à vivre, y faisait de fréquentes promenades. Il alla souvent au Puy et s'y rencontra avec un ex oratorien, François Dessaignes, enfant du Velay, fixé à Vendôme, dont il avait acheté et relevé le collège,

(1) *Rapport fait à l'Institut national, par le citoyen Dolomieu, ingénieur des mines sur ses voyages de l'an V et de l'an VI* (Journ. des Mines, pluv. an VI.)

(2) *Observations du citoyen Muthuon, ingénieur des mines, sur l'article du rapport fait à l'Institut national, par le citoyen Dolomieu, inséré dans le nº XLI de ce journal, qui concerne les volcans d'Auvergne et la volcanisation en général.* (Journ. des Mines, therm. an VI.)

(3) *Lettres sur l'Auvergne*, ms. nº 541 de la Bibl. de Clermont, p. 59.

qui profitait de ses retours au pays natal pour en étudier la lithologie (1).

Bosc, membre de l'Institut, un des fils de Bosc d'Antic, explora l'Auvergne, le Velay et le Forez, en l'an IX (2). C'est lui qui, le premier, a attiré l'attention sur les calcaires à friganes si répandus dans la basse vallée de l'Allier (3).

Recommandé à Mossier par Dolomieu (4), Breislak, le célèbre géologue romain, vint, au courant de l'été de cette année 1801, observer les volcans de l'Auvergne. Il trouva aux paysages des environs de Clermont une certaine analogie avec ceux du Latium et de la Campanie (5). Il n'est pas le seul qui en ait été frappé.

L'ardeur de Mossier n'était pas encore prête de s'éteindre. Il parcourait les sommets et les vallées du Cantal avec un Auvergnat d'adoption, fort amateur de minéralogie, le chevalier Grasset, que les hasards de la vie militaire avaient amené à Mauriac. Un autre Auvergnat d'adoption, originaire de la Lozère, mais marié en Limagne, M. Cocq ou Le Cocq, commissaire des poudres et salpêtres, contribua beaucoup, de son côté, au développement des recherches minéralogiques dans le département du Puy-de-Dôme (6).

Les théories émises par Dolomieu sur les volcans avaient fait leur chemin dans la science. Deux des plus fidèles disciples de Werner, d'Aubuisson des Voisins et Léopold de Buch, vinrent les contrôler, en 1802. D'Aubuisson,

(1) Aulagnier. *Aperçu sur la Géologie et l'Agriculture du département de la Haute-Loire,* p. 259.

(2) Aulagnier. *Loc. cit.*

(3) Bosc. *Note sur un fossile remarquable, etc.* (Journ. des Mines, XVII, p. 397.)

(4) Lettre du 21 prairial an IX. Collection Henri Lecoq.

(5) Breislak. *Voyages physiques et lithologiques dans la Campanie,* t. I, p. 92 et 135.

(6) Drappier. *Notice minéralogique sur la Pinite trouvée en France, par M. Coq, etc.* (Journ. des Mines, t. XVII, p. 307, nivôse an XIII.)

après être allé au Mezenc et au Cantal, se hâta de rétracter ce qu'il avait écrit sur le basalte (1). La conversion de Léopold de Buch fut aussi rapide et peut-être plus sensationnelle (2). Son voyage n'avait duré que trois semaines. Il n'est pas inutile, ce nous semble, de rappeler que ce fut lui qui donna le nom de *domite* à la roche dont est formé le Puy de Dôme (3).

Vers ce temps, le professeur Jurine, de Genève, parcourut la chaîne des Puys; l'agronome limousin Juge Saint-Martin vint étudier les cultures fruitières de la Limagne; le comte de Salaberry écrivit son *Voyage au Mont-Dore* et Faulcon publia ses idées sur l'Auvergne (4). Lamarck était venu de nouveau herboriser dans nos massifs montagneux où il ne tarda pas à être suivi par Desfontaines, Thouin, Bridel, Villars, Loiseleur-Deslonchamps, qui sont cités dans les cinq premiers tomes de la deuxième édition de la *Flore française* parus avant 1805. A la fin de l'été de cette année, Châteaubriand, qui se trouvait à Vichy avec M[me] de Châteaubriand, voulut, avant de se rendre à Lyon et en Suisse, voir l'Auvergne. Peut-être y était-il, à son insu, mystérieusement attiré par l'ombre de Pauline de Beaumont qu'il croyait avoir laissée aux bords du Tibre; aussi ne chercha-t-il à la retrouver ni sous les futaies de Chadieu où s'était écoulée sa jeunesse, ni près des sources du Mont-Dore à qui elle était venue demander assez de vie pour atteindre Rome? Le grand

(1) *Journal de Physique*, t. 58, p. 710. — *Bulletin des sciences par la Société philomatique*, an XII, p. 181.

(2) Geikie (Sir Archibald). *The founders of geology*. pp. 140 et 141.

(3) M. de Buch, après un court séjour à Clermont, écrivit, dans une lettre à M. Pictet, des considérations sur quelques-uns des restes volcaniques les plus remarquables des environs qui furent publiées immédiatement dans la *Bibliothèque britannique*, XX, conjointement avec la copie d'une portion de la carte de Desmarets et, en 1809, il imprima dans le second volume de ses *Geognostichen Beobachtungen*, quelques lettres sur l'Auvergne, accompagnées de vues du Mont-Dore, comme un appendice à son *Voyage en Italie*. Une traduction en a été donnée dans les *Annales scient., litt. et ind., de l'Auvergne*, en 1841.

(4) Faulcon. *Fragment d'un voyage dans le Puy-de-Dôme*.

prosateur a su choisir, pour peindre le sol de notre province, les tons les plus vifs de sa palette et se servir du pinceau merveilleux avec lequel il savait les grouper (1).

M. Bérard de Chazelles avait découvert dans les scories de Gravenoire et donné à Mossier, un bloc de fer natif qui fut l'objet de l'étonnement des minéralogistes de cette époque et au sujet duquel Haüy écrivait à ce dernier, le 29 janvier 1805 : « M. de Saint-Mesmin ne manquera pas, sans doute, de vous rendre compte des expériences qu'il fait maintenant sur le fer que vous avez découvert dans les volcans d'Auvergne et dont la dureté est au moins égale à celle de l'acier (2). On sait depuis longtemps que vous avez, Monsieur, dans vos manuscrits une foule d'observations du plus grand intérêt qui sont le fruit de vos courses savantes dans les terrains volcaniques de l'Auvergne. Je me joins à tous les amis de l'Histoire naturelle pour vous inviter fortement à faire taire votre modestie qui vous détourne de publier des résultats si propres à répandre du jour sur une partie de la science minéralogique jusqu'ici enveloppée de tant d'obscurités. » Cet échantillon, conservé jusqu'à ce jour au Muséum, est aujourd'hui déchu de sa renommée. M. Lacroix, professeur de minéralogie de ce grand établissement scientifique, a démontré, à l'aide des modernes procédés d'analyse, qu'il n'est autre chose qu'un vulgaire morceau d'acier (3).

Le docteur Doulcet, médecin de l'Hôtel-Dieu de Clermont, avait aussi de sérieuses connaissances minéralogiques, et il suppléait volontiers Mossier auprès des étrangers. Ce fut lui qui guida, au puy de Marman, Desmarets et un professeur à l'Université de Parme, Venini (4). En 1806, un autre savant italien, le comte Margari-Pencati étudia avec beau-

(1) Chateaubriand. *Voyage à Clermont.*

(2) Godon de Saint-Mesmin, *Analyse du fer natif à l'état d'acier trouvé en Auvergne* (par Mossier) Journ. de Physique, t. LX, p. 340.

(3) Lacroix. *Minéralogie de la France et de ses colonies*, t. III.

(4) Doulcet, *Dictionnaire oryctographique*, p. 20 et Notes de sa main.

coup de fruit les productions volcaniques de l'Auvergne et du Vivarais sous la conduite de Faujas de St-Fond (1); et deux jeunes attachés au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, Lucas fils et Peltant fils, apprirent aux habitants des environs de Polignac que leur sol recélait, entre le Collet et Billac, de gigantesques ossements fossiles de vertébrés (2). Les populations de nos campagnes commençaient à être moins surprises de voir cheminer ces hommes ayant un sac au dos et un marteau à la main, dont ils se servaient pour casser des pierres qu'ils déposaient ensuite soigneusement enveloppées de papier dans le fond de leur havre-sac. Les botanistes les intriguaient moins, elles savaient à quel usage les plantes étaient destinées. Ceux-ci étaient moins nombreux, du reste, que les géologues et les minéralogistes qui venaient parfois de l'étranger; nous en avons nommé quelques-uns et nous pourrions allonger la liste des noms danois de Bruun-Neergaard, Fluge, Losman (3) et Jacob Aal (4).

Ramond, récemment nommé préfet du Puy-de-Dôme, cherchait à faire revivre l'Académie (l'ancienne société royale) de Clermont (5), et l'accueil qu'il ménageait aux savants se joignait à l'attrait du sol pour les y retenir.

M. de Laizer reçut, en Juillet 1807, la visite du minéralogiste Weiss, de Leipsick, qui recueillit au mois d'août suivant, à la Roche-Sanadoire, des cristaux d'haüyne que Gillet-Laumont et Héricart de Saint-Wast venaient d'y trouver également (6). Weiss en ramassa d'autres en septembre dans la vallée de Saint-Paul, au-

(1) Faujas de Saint-Fond. *Système minéralogique des volcans.* Edition de 1809, *passim.*

(2) J.-A.-H. Lucas. *Tableau des espèces minérales,* p. IX. — Du lac de Latour. *Histoire du département de la Haute-Loire,* p. 174.

(3) Delarbre. *Notice sur l'ancien royaume des Auvergnats,* p. 4.

(4) Ann. de la Soc. d'agr., sc., arts et commerce du Puy, p. 281.

(5) Lettre de Ramond de Carbonnières à Fourcroy, du 6 août 1806.

(6) *Découvertes de laves porphyritiques, avec parties bleues et rouges, dans le Mont-Dore et au Cantal.* Journ. des Mines, t. XXIII, p. 303, Avril 1808.

dessus du hameau de Recusset, vis-à-vis le puy Violent (1) et les montra à M. Grasset, de Mauriac, qui l'accompagna jusqu'à Saint-Flour, d'où il se rendit seul dans le Velay. Il rechercha attentivement les saphirs et les zircons du Riou-Pezeliou avec le guide Mathieu Hubert, d'Espaly, qui fut aussi celui de Gillet-Laumont (2).

MM. Biot et Mathieu se livraient à des expériences sur la longueur du pendule à secondes dans le péristyle de l'hôtel de la Préfecture de Clermont (3), à eux ouvert par Ramond qui, en 1808, publia son premier travail sur les hauteurs mesurées barométriquement dans le département du Puy-de-Dôme (4). Cet administrateur distingué ne se contentait pas de faire aux savants les honneurs de sa circonscription; lorsqu'il n'était pas retenu par ses fonctions, il aimait à être leur compagnon. Il fut celui de d'Hombres-Firmas, le naturaliste languedocien (5). En 1809, il suivit dans quelques-unes de leurs courses l'ingénieur des mines Cordier (6) et Alexandre Brongniart, un des collaborateurs de Cuvier. Brongniart était venu examiner s'il ne retrouverait pas dans les couches sédimentaires de l'Auvergne les caractères propres aux terrains, qui ne renferment que des débris d'animaux et de végétaux terrestres d'eau douce, semblables à ceux du bassin de Paris. Il les rencontra dans celui d'Aurillac et dans plusieurs localités de la vallée de l'Allier, particulièrement

(1) *Loc. cit.*

(2) *Loc. cit.*

(3) « Les expériences que nous avions faites à Formentera (1807) avec Arago, sur la longueur du pendule à secondes, expériences que nous avons répétées, M. Mathieu et moi, à Paris, à Bordeaux, à Figeac, à Clermont et à Dunkerque, ont fait connaître l'intensité de la pesanteur et de ses variations sur diverses parties de notre méridienne. Ces mesures ont donné pour l'aplatissement de la terre une valeur extrêmement peu différente de celle qui se déduit de la mesure des degrés de latitude et l'on sait que la théorie de cette différence tient à la nature des procédés. » (*Mém. acad. roy. des sciences*, 1818, 2e série, p. XCVI.)

(4) Journ. des Mines, t. III, p. 241, oct. 1808.

(5) Lettre d'Hombres-Firmas à Lecoq.

(6) Journ. des Mines, t. 26, p. 239, sept. 1809.

à Nonette (1). Il voyageait avec deux autres géologues, MM. C. Prévost et Desmarets fils. Quelquefois MM. Ramond et Cocq aidaient ces excursionnistes dans leurs constatations, et ceux-ci n'avaient pas négligé de consulter MM. Grasset et de Laizer, de qui ils avaient reçu de beaux échantillons de fossiles et de minéraux. La même année 1809, l'ingénieur des mines Berthier fit des recherches sur le fer carbonaté des houillères des Barthes, près de Sainte-Florine (2); le marquis de Louvois était aux bains du Mont-Dore où la réputation du docteur Bertrand commençait à ramener une nombreuse et riche clientèle. Mougeot y herborisait.

Au mois d'août 1811, le colonel de génie Brousseaud établissait des signaux, plusieurs fois détruits par la foudre, à Pierre-sur-Haute, au Puy de Mur, à Opme, à Herment et à Clermont, où il fut secondé par M. Champomier, géomètre du cadastre, dans le but de réviser les calculs de la méridienne. Ce travail, interrompu en 1814 et repris en 1822 et 1823, ne fut terminé qu'en 1829. Par neuf cent seize observations de distances zénithales circumméridiennes de α et β Petite-Ourse faites à Clermont, pendant l'hiver 1812-1813, dans le couvent des Jacobins, cet officier supérieur trouva la latitude de son zénith de 45° 47' 0" 19. Toutefois on ne saurait regarder cette latitude comme absolue, puisque quatre-vingt-quatre observations du soleil ont donné, pour ce même point, 45° 46' 53" 16 (3).

De Candolle poursuivait les voyages agronomiques et botaniques, ordonnés par le ministère de l'intérieur, pour l'étude et la distribution géographique des plantes de la France. L'excursion de 1811, accomplie avec son disciple favori, Dunal, embrassa les Cévennes, le Vivarais,

(1) Brongniart (Alex.). *Mém. sur les terrains qui paraissent avoir été formés sous l'eau douce.*

(2) Ann. des Mines, Ire série, IV, p. 205.

(3) Broussead. *Mesure d'un arc du parallèle moyen entre le pôle et l'équateur.*

le Velay, l'Auvergne, le Périgord, le Médoc, le Bourbonnais et la Sologne (1). Ils eurent, un jour, une de ces agréables surprises comme il en arrive quelquefois aux touristes. « Accompagnés par le botaniste Bastard et guidés par le célèbre Ramond, de savante et spirituelle mémoire, nos voyageurs gravissaient le pic de Sancy, point culminant du groupe des Monts Dores et du plateau central de la France. Au-dessus des masses imposantes de rochers qui dominent la vallée d'Enfer, ils aperçoivent deux jeunes gens que la classique boîte de fer blanc leur fait reconnaître pour des botanistes; c'étaient Auguste de Saint-Hilaire et son beau-frère de Salvert. On se rapproche, on s'accueille des deux parts avec une sympathie que double le plaisir de la surprise et on poursuit ensemble l'herborisation (2). » Du Tour de Salvert était le petit-fils de du Tour, trésorier de France au bureau des finances de Riom, membre correspondant de l'Académie des sciences, et l'ami de Guettard, dont nous avons parlé. Il avait épousé la sœur d'Auguste Provansal de Saint-Hilaire dont il partageait le goût pour la botanique. C'est ensemble qu'ils découvrirent, dans un domaine de M. de Salvert, placé au centre du marais de Cœur, près de Ménétrol, une de ces colonies de plantes marines (3), comme il s'en rencontre quelques-unes en Auvergne et qui, depuis lors, ont été étudiées à fond par le savantissime Frère Héribaud.

En 1812, le minéralogiste de Drée, beau-frère de Dolomieu, vint en Bourbonnais et en Auvergne (4), et Brard; de l'Institut, décrivit les couches limoneuses, dans un mémoire où il est question des coquilles fossiles de Ger-

(1) De Candolle. *Rapports sur deux voyages botaniques et agronomiques dans les départements du Nord-Est et du Centre.* Paris, 1813, 8°.

(2) Planchon. Eloge hist. de Michel-Félix Dunal; Montpellier, 1856, 8°.

(3) Du Tour de Salvert et A. de Saint-Hilaire. *Observations sur le genre Glaux.* (Paris, Belin, 1816.)

(4) Bull. de la Société philomatique, 1813, p. 258.

govie (1). Le grand chimiste anglais, Humphry Davy, manifesta, à cette époque, le désir de visiter les volcans d'Auvergne, pensant trouver, dans leur examen, la confirmation de ses théories sur l'électricité de la pile et la preuve que les combustions volcaniques devaient être produites par le développement des électricités contraires des corps. Le gouvernement napoléonien ne fit aucune difficulté de lui accorder une permission qui cependant avait été refusée à beaucoup d'autres Anglais (2). De Paris, Davy se rendit, sans s'arrêter en Auvergne, directement à Montpellier, attiré par les recherches que l'on y faisait sur l'iode. Il prit ensuite la route d'Italie et nous ignorons si ses recherches l'ont ramené plus tard vers nos volcans qui furent explorés, la même année, par le savant belge d'Omalius d'Halloy (3) et par M. Brochand de Villiers, professeur à l'Ecole des mines de Paris. Celui-ci eut la bonne fortune de trouver au Puy un homme qui, depuis quelques années, s'occupait des terrains des environs de cette ville, et à qui, désormais, aucun géologue appelé dans les monts du Velay ne pût se dispenser d'aller rendre hommage. C'était M. Bertrand-Roux, plus généralement connu sous le nom de Bertrand de Doue qui, à toutes les qualités d'un notable commerçant, unissait celles d'un éminent esprit scientifique et une aménité de caractère rendue plus séduisante encore par une parfaite éducation. Pendant environ soixante ans, la supériorité de son intelligence attira dans sa solitude de Doue les représentants les plus distingués de l'Europe savante. Avant la visite de Brochand de Villiers, il avait eu celle d'un élève de Cuvier, William Pentland, qui devait bientôt tomber sur cette *voie des martyrs de la science*, où tant d'autres l'ont rejoint et vont le rejoindre chaque jour, et celle du saxon Reich qui ne voulait pas renoncer aux doctrines wernériennes

(1) Journ. de physique, LXXII, 1810, p. 448 ; LXXIV, 1812, p. 247.
(2) Revue britannique, 1833, mai, p. 110.
(3) Journ. des Mines, XXXII, p. 43.

sans avoir touché du doigt(1). L'Auvergne avait vu passer, en 1813, l'infatigable voyageur anglais Turnbull (2) et le docteur R.-E. Grant (3). M. J. Gay était venu, le 19 octobre 1813, demander des conseils à Ramond qui avait retiré pour lui de son herbier quelques échantillons qu'il savait devoir être particulièrement agréables au jeune botaniste (4).

Guéniveau voulut, au cours de 1815, examiner sur toutes ses faces le gîte métallifère de Pontgibaud (5). F.-S. Beudant, qui ne s'était pas encore fait un nom par son voyage en Hongrie, avait recueilli pendant l'été 1817, un immense butin géologique dans les Monts Dômes, où il avait été l'hôte de Montlosier « au milieu de vos quatorze volcans, près de ce beau puy de la Vache, qui est de votre domination » lui écrivait-il (6), et, dans le Mont-Dore, le Velay, le Vivarais, etc. Berzelius vint, à son tour, en 1818 (7). En 1819, Ramond séjourna, durant le mois d'août, au Mont-Dore et jouit des améliorations matérielles dont il avait eu l'intelligente initiative (8). Yvart et Puvis publièrent, en 1819 et 1820, leurs *Voyages agronomiques en Auvergne* qui sont loin de manquer d'intérêt. En cette dernière année Alexandre Brongniart se rendit, avec son fils Alphonse et un de ses élèves, Bertrand-Geslin (9), auprès de Bertrand de Doue et en rapporta cette étude sur les terrains tertiaires du bassin du Puy, qui figure si honorablement dans la seconde édition de la *Description géologique des environs de Paris*. Lors de son passage à Brioude, Brongniart noua des relations qu'atteste une correspon-

(1) Ann. de la Soc. d'agr. du Puy, t. XXIV, pp. 282 et suiv.
(2) TURNBULL. *Voyage round the world*, 1813.
(3) Quart. Journ. Geol. Soc. XXXI, p. XLIX.
(4) Bull. de la Soc. bot. de France, t. VIII et IX.
(5) Ann. des Mines, 1re série, VII, 172.
(6) Lettre aut. de Beudant au comte de Montlosier.
(7) Ann. des Mines, 1re série, VIII, 300.
(8) TAMIZEY DE LARROQUE. *Lettres inédites de Ramond*, p. 23.
(9) Mém. Soc. Hist. Nat., I, p. 165.

dance longtemps soutenue avec un professeur au collège de cette petite localité, M. Pomier-Gueffier, dont les notes minéralogiques sur l'arrondissement de Brioude insérées au *Journal de la Haute-Loire* de 1824 et de 1825 sont moins connues qu'elles méritent de l'être. Toujours en 1820, le géologue écossais Ch. Daubeny (1) fit sa première apparition en Auvergne. Les maréchaux Suchet et Gouvion Saint-Cyr visitèrent le champ de bataille de Gergovia en se rendant au Mont-Dore où se trouvaient le duc de Massa, le comte Beugnot, le comte de Montalivet et autres importants personnages (2). Revenant d'Ecosse et se rendant en Hongrie, Amy Boué voulut traverser notre région volcanique.

G. Poulett Scrope, le géologue anglais qui devait consacrer une grande partie de son existence à la description des volcans éteints de la France centrale, entreprenait alors ses premières recherches. « Dans ce but, a-t-il rapporté (3), au commencement de juin 1821, je m'installai à Clermont, chef-lieu du département du Puy-de-Dôme, et de là, comme centre d'action, je fis des excursions dans les alentours, transportant successivement mon quartier général où ça m'était le plus commode, aux bains du Mont-Dore, au Puy (Haute-Loire), à Aubenas (Ardèche). Le plan que j'ai constamment poursuivi et que l'expérience m'a pleinement confirmé être le meilleur, était d'observer ma route le marteau à la main, sans autres guides qu'une feuille de la carte de Cassini et une boussole. Je trouvai que c'était une précaution inutile de me munir d'armes. Le montagnard auvergnat est toujours empressé à offrir son aide, il est hospitalier et respectueux malgré sa surprise non dissimulée du sujet apparent des recherches du géologue. Je ne me rappelle vraiment avoir éprouvé qu'une seule

(1) Daubeny. *On the volcanoes of Auvergne*, Edimbury Phil. Journ., 1820 et 1821.

(2) Bibl. de Clermont. Lettres autographes. Coll. du Dr Bertrand.

(3) Poulett Scrope. *Memoir on the geology of central France*, 1827, p. vii.

difficulté lorsque, ayant laissé par mégarde mon passeport à Clermont, je fus arrêté par les gendarmes de Besse, une petite ville cachée dans les Monts Dores, et, après de stériles débats avec un juge de paix fort âgé, emprisonné pour la nuit et conduit à Clermont les deux jours suivants par une route qui n'était pas la plus directe. Je mentionne ce fait pour prévenir celui qui, comme moi, explore son chemin dans quelque partie de la France, s'imagine qu'en cheminant avec un marteau de géologue, il ne sera pas pris sans raison pour un conspirateur, et converti en prisonnier d'Etat. » Ces sortes de mésaventures sont de tous les temps et de tous les pays. Nous pourrions en citer de récentes auxquelles la note gaie n'a pas fait défaut. Pour dédommager le lecteur du récit de ce fâcheux incident nous l'engageons à se reporter aux pages délicieuses dans lesquelles M. Bertrand de Doue a raconté l'origine de ses relations avec Poulett Scrope, début d'une vive et fidèle amitié (1).

En 1821 également, l'ancien préfet Ramond fit une saison au Mont-Dore pour lequel il avait conservé une prédilection. Il s'y rencontra avec des botanistes, entre autres Desfontaines, le comte Jaubert et Victor Jacquemont (2). Le futur explorateur se préparait par des courses pédestres en France à son grand voyage dans l'Inde d'où il ne devait pas revenir. Il prenait au Cantal et sur la route de Clermont des notes géologiques que l'on est surpris de retrouver dans le *Journal* de ses lointaines pérégrinations (3). Une de ses excursions en Auvergne avec J. Cambessèdes, J.-J. Ampère, Adrien et Alexis de Jussieu, faillit se terminer d'une façon tragique à la suite d'une imprudence de Cambessèdes. Entraîné par l'ardeur de la chasse au gibier aussi bien qu'aux plantes, car son fusil ne le quittait pas plus que sa boîte de botaniste, celui-ci

(1) Ann. de la Soc. d'agric. du Puy, XXIV, p. 284.
(2) Lett. aut. de Ramond de Carbonnières à Mirbel, 16 Juillet 1821.
(3) JACQUEMONT. *Journal*, t. I, p. 100.

s'engagea très avant dans les tourbes du lac marécageux de Chambedaze. Ce fut merveille qu'il en sortit sain et sauf (1).

En 1821 aussi, Auguste Bravard, d'Issoire, recueillit près de cette ville, en compagnie de son concitoyen, le docteur Paul Roux, les premiers fragments d'os fossiles, point de départ des brillantes découvertes qui ont amené en Auvergne tant de voyageurs et de paléontologistes (2). L'un d'eux, M. de Férussac, fut témoin avec Bravard, en août 1822, d'un orage qui grossit outre mesure le torrent du Creux-de-Traverse de la montagne de Perrier, et mit à nu, sous leurs yeux, le dépôt de lignite de ce nom (3). Ce fait accidentel leur donna l'idée d'aller voir à Boutaresse, au dessus d'Ardes, le gisement de même nature, signalé, au siècle précédent, à Giraud-Soulavie, par M. de Simiane. Mais ce n'était pas un genre de recherches qui pût être porté bien loin par des naturalistes qui ne faisaient que passer dans le pays; elles avaient heureusement passionné, depuis quelques années, plusieurs de nos compatriotes. M. de Laizer fils, l'abbé Croizet, curé de Neschers; M. Jobert, M. Devèze de Chabriol, le docteur Peghoux et J.-B. Bouillet s'y livraient chacun de leur côté. Le hasard s'en mêlait quelquefois, et ce fut en creusant une cave à son domaine de Malbattu que M. Chomette mit à jour, en 1826 (4), les divers ossements d'éléphant qui, après avoir demeuré plus de cinquante ans dans la collection Bouillet, sont entrés dans celle du pensionnat des Frères de Clermont. M. L. de Laizer avait réuni ses collègues en une Société de Géologie et l'ardeur des adhérents s'accroissait sans cesse des découvertes multiples qui se faisaient un peu partout dans nos vallées.

(1) Planchon. *Note sur la vie et les travaux de Jacques Cambessèdes*. Bull. de la Soc. botanique de France, t. X, p. 543.

(2) Bravard. *Monographie de la montagne de Perrier*, p. 47.

(3) Bravard. *Op. cit.*, p. 50.

(4) Bravard. *Op. cit.*, p. 109.

En 1823, la duchesse de Berry fit une cure thermale aux eaux du Mont-Dore où se trouvaient le maréchal de Lauriston, le duc de Dalmatie, le publiciste Aimé Martin et sa femme. L'Allemand Steininger y vint à la même époque étudier les volcans (1). Cordier y fut appelé par l'exploitation d'une mine d'alun, en septembre 1825 (2). Il s'y rencontra avec le comte Jaubert que ses herborisations y ont ramené si souvent. L'entomologiste Donzel y faisait alors des chasses fructueuses. Nous citerons seulement pour mémoire les voyages accomplis, sous la Restauration, par le duc et la duchesse d'Angoulême, les ducs d'Orléans, père et fils, le général Lafayette et autres personnages politiques.

Les géologues européens visitaient nos terrains, chacun au point de vue auquel il se plaçait. Buckland, le doyen d'Oxford, auteur des *Reliquiæ diluvianæ,* voulut voir les fossiles que l'on en extrayait si nombreux. Il fit à l'abbé Croizet une visite de plusieurs jours, qui fut également profitable aux deux savants (3). Il examina les couches de Perrier avec Bouillet; puis il prit, avec M[me] Buckland, qui l'accompagnait, la route du Velay où M. Bertrand de Doue devait lui montrer les terrains de sédiment du bassin du Puy dont les fossiles récemment envoyés à Cuvier avaient éveillé son attention. Daubeny, qui avait déjà exploré l'Auvergne, se préoccupa surtout des volcans des environs du Puy et de la géographie physique de cette région.

L'abbé Lacoste, professeur d'Histoire naturelle à Clermont, depuis l'an VI, venait de mourir, après avoir beaucoup écrit sans grand profit pour la science; mais il s'était toujours tenu en rapports constants et courtois avec les savants parisiens. Par un fortuit et heureux concours de circonstances, il fut remplacé dans sa chaire par l'homme qui a le plus contribué à l'avancement des études scienti-

(1) STEININGER (J.). *Die erloschenen Vulcane in Sudfrankreich,* Mainz, 1823.
(2) Ann. des Mines, 1826, 1re série, XII, p. 527.
(3) BOUILLET. *Essai géologique et minéralogique sur les environs d'Issoire,* p. x

fiques en Auvergne, Henri Lecoq. Né dans le Nord, le jeune, laborieux et intelligent professeur, semblable aux plantes dont il a si amoureusement parlé, devait trouver sur notre sol l'habitat où ses brillantes qualités s'épanouiraient dans toute leur ampleur. D'abord occupé de botanique, qui eut toujours ses faveurs, la minéralogie et la géologie, si tentantes dans nos montagnes, ne tardèrent pas à l'attirer, et bientôt aucune branche de l'Histoire naturelle ne lui fut indifférente. Installé sur la fin de 1826 (1), Lecoq s'attacha aussitôt à la direction de l'organe que l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Clermont venait de fonder, les *Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne.* Il profita des premiers beaux jours de l'année suivante pour visiter le Mont-Dore (2) et commencer ses collections, continuées avec tant de sollicitude éclairée jusqu'à sa mort, collections si libéralement léguées à la ville de Clermont. Tout ce qui a porté ou qui porte un nom dans le monde savant français ou étranger a voulu admirer ces séries très complètes sur la lithologie, la flore et la faune locales, à côté desquelles de reconnaissants échanges ont accumulé de nombreux échantillons de provenance exotique. Ces galeries étaient gracieusement ouvertes aux naturalistes, surtout si quelque illustre confrère sollicitait, en quelques mots, pour le nouveau venu, l'ouverture de leurs portes. On n'allait pas au Puy sans voir M. Bertrand de Doue; nul ne pensait pouvoir visiter utilement les monts d'Auvergne sans s'être mis sous l'égide de M. Lecoq. Pendant plus de quarante ans, toutes les célébrités de la science européenne sont venues goûter le charme de l'accueil du professeur clermontois, charme qu'elles se plaisent à rappeler dans la correspondance, née

(1) C'est M. Le Cocq, inspecteur des poudres et salpêtres, dont nous avons parlé plus haut, qui s'entremit dans cette nomination et n'eut qu'à se féliciter de s'y être employé. Elle eut lieu le 27 septembre 1826.

(2) Lecoq. *Epoques géologiques*, t. III, p. 427.

de ces visites, qui presque toujours tourne bientôt à l'intimité. Les héritiers de M. Henri Lecoq voudront bien accepter l'expression de notre vive gratitude pour la communication de ces lettres qui nous ont été très précieuses dans la suite de ce travail.

La *Flore d'Auvergne*, de l'abbé Delarbre y avait attiré les botanistes ; les travaux de Croizet, de Laizer, Bravard, Bouillet, bientôt suivis des multiples publications de M. H. Lecoq, produisirent le même effet sur les géologues. Ils arrivèrent de plus en plus nombreux. En 1828, le docteur Samuel Hibbert, de la Société royale d'Edimbourg, parcourut avec une sérieuse attention la région des Dômes et la haute vallée de l'Allier où il découvrit le gisement fossilifère de Saint-Privat (1). Deux des plus grands géologues qui aient encore paru, Rod. Murchison et Ch. Lyell, passèrent de laborieuses journées tant au Cantal que dans la Basse Auvergne et le Velay d'où ils se transportèrent en Vivarais (2). J.-J.-N. Huot continuait alors les recherches nécessaires pour achever l'article : *Volcans*, commencé par Desmarets, de l'*Encyclopédie méthodique ;* puis il fit plusieurs courses avec Aug. Bravard et il séjourna à Neschers, chez l'abbé Croizet, dont les belles collections paléontologiques étaient devenues le but d'un pèlerinage obligatoire pour les savants et marquaient une des étapes entre Clermont et le Puy (3). M. de Montlosier, de son côté, recevait à Randanne, dans l'automne de cette année 1828, si fertile en visites,

(1) HIBBERT (Samuel). ***Inquiry into the circunstances under which the remains of some fossils animals were accumulated in the volcanic soil of Le Velay in France.*** (Edimb. Journ. Sci. III, 1830, p. 82) — ***Remarks on a natural Roching-Stone of granite surmonted by on ancient cross, illustrative of the early Gaulish costume, observed near the village of Loubeyral in the province of Auvergne, France***, (id., p. 312). — Annales de la Soc. d'agr. du Puy, III, 194.

(2) Ch. LYELL and R. I. MURCHISON. ***On the excavation of valleys, as illustrated by the volcanic rocks of Central France. — On the tertiary deposits of the Cantal, and their relation to the primary and volcanic rocks*** (Géol Soc. Proc. I, 1826, pp. 89 et 140.)

(3) Encyclopédie méthodique, Géographie physique, V, p. 693, 696 et 697.

un conseiller des mines du roi de Bavière, M. de Kleinschrod, qui n'avait pas négligé de voir aussi M. H. Lecoq (1). De ce que ce savant bavarois a écrit sur les environs de Clermont il ressort qu'il était également allé dans le Velay où il aurait pu rencontrer un autre Allemand, Karl de Léonhard, venu avec plusieurs de ses élèves pour protester, disait-il, contre les prétentions que MM. les géologues anglais, par une affluence extraordinaire, semblaient afficher sur les volcans éteints de la France centrale (2). Le célèbre professeur d'Heidelberg eut pour guides, dans le Velay M. Bertrand de Doue, en Auvergne le docteur Peghoux (3). Dufresnoy venait d'examiner le sol de la partie Nord-Ouest du département du Cantal (4).

Au milieu de tous ces naturalistes se glissaient d'autres voyageurs; tel l'économiste Jérôme-Adolphe Blanqui, venu en août et septembre 1828. Ses jugements sur notre pays ne sont pas toujours empreints d'une bienveillante équité. Comme il n'avait pas trouvé l'abbé de Pradt à sa résidence habituelle, au château du Breuil, près Saint-Germain-Lembron, il alla le rejoindre au haras que le prélat agronome avait établi aux environs d'Allanche (Cantal). Il fit, à cet effet, le long de la Couze d'Ardes et sur les plateaux du Cézalier, une chevauchée dont il ne paraît pas avoir gardé un agréable souvenir (5).

En 1829, de jeunes artistes, dont les dessins un peu trop entachés peut-être du goût romantique de l'époque ont servi à illustrer les grands *Voyages* de Nodier et Taylor,

(1) Kleinschrod (E. Th.) *Aperçu géologique sur une partie de l'Auvergne*, traduit de l'allemand, par Louis Ramond (Ann. Sci., litt. et ind. de l'Auvergne, X, 193).

(2) Ann. de la Soc. d'Agr. du Puy, XXIV, 290.

(3) Peghoux (Dr). *Mémoire sur les faits géognostiques observés aux points de contact des laves et des basaltes avec les terrains stratifiés, en Auvergne.* (Ann. Sci., litt. et ind. de l'Auvergne, II, p. 397.)

(4) Annales de Mines, 1828, 1re liv., p. 59.

(5) Blanqui. *Relation d'un voyage dans le Midi de la France.* (Ann. Sci., litt. et ind. de l'Auvergne, II, p. 1.)

se répandirent jusque dans les coins les plus reculés de nos provinces. La même année vint le chimiste anglais Turner désireux d'analyser nos eaux minérales et nos bitumes (1). Roderick Murchison lui donna, pour H. Lecoq, une lettre annonçant le prochain envoi des mémoires que Lyell et lui avaient publiés sur nos contrées, et il ajoute : « Nous avons tellement décrit l'Auvergne comme » un pays intéressant que ne je doute pas qu'un de ces » jours vous verrez arriver *trop* de nos compatriotes. » Parmi ceux-ci nous citerons immédiatement lord Henry Fitz-Maurice qui était au Mont-Dore pour en visiter les volcans en même temps que le maréchal Jourdan y prenait les eaux (2). Elie de Beaumont et Dufresnoy avaient rapporté de l'Auvergne des arguments en faveur de la théorie des cratères de soulèvement émise par Léopold de Buch et combattue par d'autres géologues, notamment par Cordier et Constant Prévost. Dans le but d'étudier cette question brûlante d'actualité, le 11 août 1832 M. Burat, de l'Ecole des mines, qui tenait pour l'opinion de son chef M. Elie de Beaumont, M. J.-B. Bouillet qui devait défendre celle de Cordier et M. Nérée Boubée qui servirait d'arbitre, entreprirent une course au Mont-Dore. Afin que les fruits en fussent plus abondants, un officier de marine, M. de Blosseville et M. Labat, un des élèves de M. Nérée Boubée, s'étaient chargés des observations météorologiques pendant que M. Ramond, fils de feu notre ancien préfet, et M. Gustave Sivard prenaient soin de rechercher les plantes et les insectes (3).

Burat se rendit de là dans le Velay, où il ne tarda pas à être suivi par Viquesnel qui voulut voir nos volcans éteints avant de partir pour la Turquie (4). Nous devons placer

(1) Lettres de Rod. Murchison à Lecoq, du 3 juin 1829.

(2) Collection de lettres autographes du Dr Bertrand, Bibl. de Clermont.

(3) BOUBÉE (Nérée). *Deux promenades au Mont-Dore pour l'étude de la question des cratères de soulèvement.* (Bulletin d'Histoire naturelle de France, in-12.)

(4) Ann. de la Société d'agriculture du Puy, t. XXIV, p. 293.

à cette date le voyage fait en France par l'anglais Thomas Roscoe (1) dans le récit duquel la fantaisie s'allie à la réalité et dont l'éditeur Louis Janet a donné une sorte de pastiche sous le titre *Auvergne et Provence.*

Clermont avait été désigné par la Société géologique de France pour le centre dans lequel se tiendrait, en 1833, sa session extraordinaire annuelle. La réunion dans laquelle on remarquait MM. (2) Bertrand-Geslin, Constant Prévost, Sedgwick, J. Desnoyers, Duval, Desgenevez, Lacaze, Tournal, de Verneuil, Visquenel, Pissis et toutes les notabilités scientifiques ou littéraires de l'Auvergne, visita les points les plus intéressants des environs de Clermont. La Société académique de cette ville offrit aux géologues, sur les bords du cratère de Pariou, un repas pantagruélique, où l'on but du vin de Chanturgue amené sur un char traîné par ces beaux bœufs de la race ferrandaise à la robe richement bigarrée ; et la fête se termina par des chansons quelque peu satyriques dont les plus susceptibles n'eurent pas lieu toutefois de se blesser. Voici un de ces refrains qui fait une spirituelle allusion aux travaux de la Société :

Tout d'abord ils voient, ils comprennent ;
Puis ils reviennent
Et nous apprennent
Ce que nous savions auparavant.
V'là c'que c'est que d'être savant (3).

Après en avoir terminé avec les monts Dômes, la réunion se dirigea vers le Mont-Dore, profitant à Randanne de la généreuse hospitalité du comte de Montlosier à qui la présidence de la session avait été dévolue comme un droit. Son grand âge ne lui avait permis d'occuper le fauteuil qu'une seule fois ; il avait été remplacé par le vice-prési-

(1) *The Tourist in France by Thomas Roscoe. Illustrated from drawings by J. D. Harding.* London, Jennings and Chaplain, 1834 ; in-8°.

(2) Bull. de la Soc. Géol. de France, t. IV.

(3) Bibl. de Clermont, n° 944 *ter*.

dent M. Bertrand de Doue. Celui-ci entraîna au Puy, en y revenant, MM. Constant Prévost et Jules Desnoyers, professeurs de géologie l'un à la Faculté des sciences de Paris, l'autre au Muséum, M. de Montalembert, un parent de l'illustre orateur et M. Emilien Dumas, de Sommières (1), heureux de visiter le Velay sous sa savante et sympathique direction; tandis que Desgenevez et de Verneuil allaient faire une longue excursion au Cantal (2).

En 1834, Michelet avait offert à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont, dont il était membre correspondant depuis l'année précédente, les deux premiers volumes de son *Histoire de France*. Le deuxième contient la description, si souvent reproduite, de l'Auvergne (3). Le célèbre historien, établissant une étroite solidarité entre les faits historiques et les causes naturelles, s'y livre à des rapprochements un peu superficiels. Ce tableau, dessiné à grands traits, a une sorte de réalisme artistique, mais il manque parfois de vérité. Cela tient à ce que le peintre n'était jamais venu en Auvergne, et telle est la cause du manque de justesse de quelques-unes de ces brillantes métaphores et hardies antithèses. Mme Michelet, qui a passé à Ardes plusieurs des mois d'été des dernières années de son existence, nous écrivait à ce sujet (4) : » Il avait tant et tant lu qu'il évoquait la personnalité de » nos provinces et en détachait la silhouette plus vive- » ment et dans une ressemblance plus vraie que s'il les » eût vues. » Plus tard, Michelet a visité Le Puy, venant du Midi.

Au printemps 1835, arriva M. James Forbes, de l'Université d'Edimbourg qui s'y prit à plusieurs fois pour parcourir les quatre grands centres volcaniques de l'intérieur de la France. Il se borna alors aux monts Dômes et

(1) Ann. de la Société d'agriculture du Puy, t. XXIV, p. 297.
(2) Mém. Soc. Géol. Fr. IIe partie, 1834.
(3) *Histoire de France*, t. II, p. 24.
(4) Lettre du 27 août 1898.

au Cantal (1). Un peu plus tard, Murchison adressa à Lecoq MM. Hamilton et Strickland (2) qui partaient pour un voyage scientifique en Asie-Mineure et voulaient admirer, sur leur route, les merveilles de l'Auvergne. Ils firent ensuite une halte au Puy (3). A la même date, Cordier recommande à M. Lecoq, M. Tournouer, son collègue au Conseil d'Etat, qui doit passer par Clermont dans le seul but de voir un beau pays et de visiter un volcan (4). Pendant ce même été, Léopold de Buch se rendit une seconde fois en Auvergne, heureux d'y trouver en Lecoq un partisan de ses idées sur les cratères de soulèvement (5).

Jacques Cambessèdes, le botaniste cévenol dont nous avons déjà parlé, dans une nouvelle excursion au cours de l'automne 1835, s'arrêta à Davayat, chez M. du Tour de Salvert, et à Saint-Germain-Lembron dans la famille Dorlhac. A la même époque, M. Bertrand de Doue montrait les volcans du Velay à Henry de Colegno, un Piémontais exilé devenu peu après professeur de géologie à Grenoble (6).

En 1836, M. Jourdan, directeur du Musée de Lyon, découvrait le gisement fossilifère de la Roche-Bournoncle, près de Brioude, depuis exploité par Bravard (7) et dont M. Boule a reconnu le caractère franchement oligocène.

Mérimée, inspecteur général des monuments historiques, accomplit en 1837 un voyage pendant lequel il étudia les principaux édifices de l'Auvergne et du Velay. Le rapport qu'il rédigea à la suite de cette mission a été

(1) Lettre de Hibbert à Lecoq, 29 mars 1835.
(2) Lettre du 25 juin 1835.
(3) Ann. de la Soc. d'agriculture du Puy, t. XXIV, p. 299.
(4) Lettre du 24 juin 1835.
(5) Lettre d'Elie de Beaumont à Lecoq, 16 juillet 1835.
(6) Ann. de la Soc. d'agr. du Puy, t. XXIV, p. 297.
(7) BRAVARD. *Considérations sur la distribution des mammifères terrestres fossiles dans le Puy-de-Dôme.* (Ann. sc., litt. et indust. de l'Auvergne, 1843, p. 402.)

imprimé (1). Il a beaucoup contribué à les remettre en honneur. C'est aussi à quoi s'est grandement employé Arcisse de Caumont, le fondateur de la Société française d'Archéologie. Le Congrès scientifique de France tint une session à Clermont en 1838. La géologie y occupa une place aussi importante que les arts (2). Parmi les étrangers qui assistaient à cette réunion, on remarquait le Dr Maravigna, de Catane.

A trente-quatre ans de distance, Chateaubriand était revenu à Clermont, pendant l'été 1838. Il y avait été reçu, comme un vieil ami, par ceux qui étaient avec lui en communauté d'idées et de sentiments (3). Le botaniste avignonais Requien fit une tournée en Auvergne et entra en relation avec Lecoq.

Le 15 juillet 1838, Ch. Lyell annonce à celui-ci l'arrivée de son beau-père, M. L. Horner, qui « vient faire une collection aussi complète que possible des roches volcaniques de l'Auvergne ; et François Arago présente de son côté, au savant professeur clermontois le beau-père de M. Lyell, en ajoutant : « A ce titre, car c'en est un, » M. Horner joint celui d'être un des hommes les plus » instruits et les plus aimables que j'ai connus en Angle- » terre et en Ecosse » (4). Quelques jours plus tard, de Blainville remercie Lecoq de l'accueil qu'il lui a fait durant un trop court séjour à Clermont et lui recommande « son illustre et excellent confrère Robert Brown (5) ».

Dans les premiers mois de 1839, M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, acquit pour le Muséum d'Histoire naturelle de Paris, la magnifique collection de l'abbé Croizet, collection qu'il eût été désirable de voir rester dans la province où elle avait été formée, où elle

(1) P. Mérimée. *Notes d'un voyage en Auvergne*, Paris, Fournier, 1838.
(2) Congrès scientifique, Tours-Clermont, 1838.
(3) *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV.
(4) Lettre du 14 août 1838.
(5) Lettre du 23 août 1838.

avait été admirée par les visiteurs dont nous avons déjà donné les noms et par d'autres qui s'appelaient Mathieu de Montmorency, Ampère, Elie de Beaumont, Blainville, Geoffroy-Saint-Hilaire, etc... La réputation scientifique du curé de Neschers était grande. Un jour se présenta à son presbytère, une véritable masure de village, le docteur Leclerc, médecin en chef de l'hospice de Tours, qui avait recueilli en Amérique, sur les bords d'une rivière du Texas, un assez grand nombre d'ossements fossiles. Il venait demander à l'habile paléontologiste de les déterminer (1).

Le bon ecclésiastique était trop avide de découvertes nouvelles, le vieux sol auvergnat trop fertile, il se mit de nouveau à réunir une seconde collection et bientôt, nous le verrons, elle attirera les savants de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre.

La même année, 1839, le professeur James D. Forbes, d'Edimbourg, continua l'exploration des volcans éteints par ceux du Velay, et s'attacha surtout au « pays des phonolithes » (2).

A l'automne 1840, M. Villermé, fils du membre de l'Institut, vint en Auvergne pour s'occuper de géologie. L'intérêt qu'il y prit le ramena en 1842 (3).

En 1841, tandis qu'il travaillait à la carte de l'Etat-major, le capitaine Rozet réunissait les matériaux d'après lesquels il a écrit son *Mémoire sur les volcans*. Cette année, M. Forbes, accompagné de son compatriote M. John Mackinstoch, passa au Puy, en allant compléter dans le Vivarais l'étude des régions volcaniques du Mas-

(4) Croizet. *Observations générales sur la géologie et la paléontologie*, Clermont, Hubler, 1853, p. 52.

(1) Bertrand de Doue. *Notice préliminaire relative à une seconde édition de la Description géognostique des environs du Puy-en-Velay*. Ann. de la Soc. d'Agr. du Puy, t, XXIV, p. 299.

(2) Lettre de d'Arcet à Lecoq, 22 octobre 1840. — Lettre de Villermé père à Lecoq, 9 mai 1842.

sif Central (1). Aimé Pissis (2) et Raulin cherchaient des arguments favorables à la thèse contraire que, chacun de son côté, ils soutenaient sur la disposition des terrains tertiaires de l'Auvergne (3).

Il parut à cette époque, à Londres, une relation de voyage, qui n'a rien de scientifique et qui a pour titre : *A pilgrimage to Auvergne from Picardy to le Velay*, par L. S. Costello.

A la fin de mai 1842, Gay-Lussac vint, de sa propriété de Saint-Léonard (Haute-Vienne), à Clermont et demanda l'avis de Lecoq non sur des questions scientifiques mais à propos de l'achat d'une voiture (4). La carrosserie de Clermont jouissait alors d'une renommée aussi justifiée que celle des pâtes de coings et d'abricots dont l'illustre physicien emporta la recette.

En 1843, l'ingénieur des mines, Baudin, étudia le Cantal, et Lecoq parcourut une grande partie du Velay. Dans une lettre, Lyell parle d'une visite qu'il fit à l'abbé Croizet, en 1844 (5). Au cours de cette année eut lieu la fameuse découverte de restes humains dans les brèches volcaniques de Denise, découverte qui devait conduire au Puy un si grand nombre d'observateurs et y ramener presque tous ceux qui y étaient déjà venus.

En juillet 1846, l'abbé Croizet et Lecoq allèrent vérifier la nature de ce fossile; ce que ne tardèrent pas à faire, en 1847, Geoffroy-Saint-Hilaire et Laurillard, du Muséum; puis Jourdan, de Lyon. Paul Gervais vint en 1849, et

(1) BERTRAND DE DOUE. *Op. cit.*, p. 300.

(2) PISSIS (Joseph-Pierre-Noël, dit Aimé), né à Brioude, le 18 mai 1812, après s'être occupé pendant plusieurs années en France, surtout en Auvergne, de géologie, partit pour l'Amérique du Sud, où les gouvernements du Brésil et du Chili l'employèrent à des travaux géographiques et géodésiques qui lui acquirent une situation importante. Fixé par son mariage à Santiago, il y est mort en 1889.

(3) Bull. de la Soc. géol. Fr., 1re série, t. XIV, et 2e série, t. I.

(4) Lettres de Gay-Lussac à Lecoq.

(5) Lettre de Ch. Lyell à Lecoq, 15 juillet 1845.

Pictet en 1852 (1). Nous verrons combien d'autres ont suivi leur exemple.

Waterhouse, du Musée Britannique, se rendit vers la fin de 1847, à Neschers, pour acheter les doubles de la nouvelle collection Croizet (2). Bravard qui n'avait pas eu encore, comme son voisin, l'honneur de voir le produit de ses recherches enrichir les galeries de paléontologie du Jardin des Plantes, refusa la somme importante que lui offrait le gouvernement anglais de ses fossiles et préféra les céder au grand établissement français pour un prix bien inférieur (3).

M. Bellier de la Chavignerie, de concert avec notre très érudit compatriote M. Antoine Guillemot, fit des chasses entomologiques assez fructueuses, en juillet 1849, dans les hautes vallées du massif mont-dorien (4), où, en juin de l'année suivante, vinrent herboriser, la femme de l'ex-ambassadeur de la Grande-Bretagne à Paris, lady Stuart de Rothsay, sa nièce lady Emily Cocks accompagnée de son père le comte de Somers et de son oncle M. Cocks (5). A la même date, Sir Roderick Murchison faisait avec lady Murchison une saison thermale, à Vichy. C'est alors que « un heureux coup de marteau », comme il l'écrivait à Lecoq (6), lui fit reconnaître la nature carbonifère des couches de l'Ardoisière, près de Cusset.

De Vichy, où il avait eu le plaisir de rencontrer le géologue de Verneuil, son ami, sir Rod. Murchison alla à Veauce, dont la châtelaine était anglaise. Il traversa le bassin houiller de Saint-Eloy et rejoignit, à Saint-Nectaire, Lecoq avec qui il parcourut la chaîne des Puys (7). Rap-

(1) Robert (F.). *Observations sur l'homme fossile de Denise*. Ann. de la Soc. d'Agr. du Puy, t. XXI, p. cxvj.
(2) Grellet (F.). *Eloge biographique de M. l'abbé Croizet*, p. 20.
(3) Mège (F.). *Un naturaliste Issoirien. Auguste Bravard*, p. 12, note.
(4) Ann. sci., litt. et ind. de l'Auvergne, t. XXIII, p. 283.
(5) Lettre de Sir Rod. Murchison à Lecoq, 30 juin 1850.
(6) Lettre des 23 juillet 1850.
(7) Lettre du 19 juin 1850.

pelé par la réunion nationale de l'avancement des sciences qui se tenait en Ecosse, il ne put pas pousser jusque dans le Velay où cependant il aurait désiré revoir M. Bertrand de Doue. Nous espérons publier prochainement les lettres adressées, lors de ce voyage en France, par le président de la Société géologique de Londres au savant clermontois ; elles sont curieuses et instructives à plus d'un titre. Elles respirent une cordiale sympathie.

Ce n'est pas seulement, parmi les Anglais, l'aristocratie de la naissance et celle de la science qui sont venues en Auvergne. Tous les esprits d'élite du Royaume-Uni ont visité, un jour ou l'autre, ce merveilleux pays. Ruskin, pour ne citer que ce célèbre critique d'art, a été de ce nombre. Nous reparlerons de lui, comme aussi du peintre français Millet, et de bien d'autres, s'il nous est jamais donné de réaliser pour les artistes une étude du genre de celle que nous venons de tenter pour les naturalistes.

L'année 1851, vit arriver le botaniste anglais Joseph Woods (1), les frères Schlaginweit, professeurs à Berlin (2), et le naturaliste espagnol, Jean Villanova. Après avoir séjourné dans le Cantal et au Mont-Dore, celui-ci parcourut les Puys et la Limagne (3).

Le 26 août 1852, Waterhouse écrivait à Lecoq « qu'il avait eu tant à se louer de lui lorsqu'il allait à Neschers voir l'abbé Croizet, qu'il n'hésite pas à lui recommander son ami, M. Gould, fils du grand ornithologiste, lequel va en Auvergne recueillir des minéraux et des plantes (4). » Jomard, de l'Institut, était en ce même mois d'août à Clermont, où passèrent presque à la même date un groupe de savants prussiens, composé du chimiste Mitzcherlich et d'un de ses fils, de G. Rose et de M. Julius Ewald. Ils se

(1) Lettre de Woods à Lecoq, du 6 mai 1854.
(2) Lettre du 19 novembre 1851.
(3) Lettres du 4 sept. et 28 nov. 1851, 21 janvier 1852.
(4) Lettre du 6 août 1852.

rendirent au Mont-Dore, puis à Salers et à Aurillac et de là au Puy. Ils en visitèrent les environs sous la conduite de M. Bertrand de Doue (1). Le patriarche de la géologie vellavienne eut, presque aussitôt après, la profonde satisfaction de donner l'hospitalité à Léopold de Buch, dont le voyage, entrepris à l'âge de 79 ans, est, sans contredit, un des témoignages les plus flatteurs qui aient été rendus au Velay, au point de vue de son importance géologique. Ce prince de la science avait pour compagnon de route M. Daubrée qui n'était encore que doyen de la Faculté des sciences de Strasbourg (2).

Le docteur Moussier, de Lyon, publia en 1853, le catalogue des animaux vertébrés observés dans le département de la Haute-Loire (3).

En mai 1854, Joseph Woods priait Lecoq d'avoir pour leur confrère, M. Smith, la bienveillance qu'il avait eue à son égard, trois ans auparavant (4). Alexis Jourdan, de Lyon, explora de nouveau les gisements fossilifères, situés entre Polignac et Saint-Paulien (5). Le professeur Girard, de Halle, se rencontra au Puy, le 28 septembre, avec Daubeny qu'il ne réussit pas à amener à Clermont (6). M. Jules Pradier, à la suite de chasses qui ont duré plusieurs saisons, donna le catalogue des insectes coléoptères du département de la Haute-Loire (7).

Le Congrès scientifique de France se réunit au Puy en 1855. On y traita longuement de paléontologie, surtout du fossile humain de Denise que vinrent étudier quelques

(1) Lettre de... septembre 1852 et Ann. de la Société d'Agric. du Puy, t. XXIV, p. 302.

(2) Lettre de Daubrée à Lecoq. — Ann. de la Soc. d'Agr. du Puy, t. XXIV, p. 310.

(3) Ann. de la Soc. d'Agr. du Puy, t. XVIII, p. 373.

(4) Lettre de Joseph Woods à Lecoq.

(5) Ann. de la Soc. d'Agr. du Puy, t. XXVI, p. 157.

(6) GIRARD (H.). *Geologische wanderungen* (*Wallis, Vivarais, Velay*), Halle, Pfeffer, 1861, p. 204.

(7) Ann. de la Soc. d'Agr. du Puy, t. XIX, p. 459.

mois après trois Anglais : MM. Henry Deane, Alexandre Gordon-Melvil et Charles Horné (1).

La session extraordinaire de la Société botanique de France eut lieu à Clermont et au Mont-Dore, en juillet 1856. MM. Lecoq et Lamothe, secondés par M. Eugène Gonod, y firent les honneurs de nos montagnes à d'éminents botanistes français, tels que Cosson, le comte Jaubert, Chatin, Planchon, Passy et autres, parmi lesquels se trouvaient des étrangers tout aussi remarquables qui avaient nom W. Nylander et Ch. Vaupell (2). La même année, Lewingstein faisait imprimer dans les *Annales de Poggendorf* une étude sur les domites du Puy de Dôme (3).

La construction du chemin de fer de Saint-Germain-des-Fossés à Brioude, de 1853 à 1857, facilita l'accès de l'Auvergne. Le Puy et Aurillac jouirent seulement vers 1865 des avantages d'une voie ferrée. Dès lors, les voyages devinrent plus impersonnels, moins lents, moins pénibles, la plupart des touristes ou des savants passèrent sans laisser de traces de leur rapide venue, et sans éprouver le besoin de se mettre en contact avec les représentants de la science locale. Il en est toutefois qui montrèrent moins d'indifférence à cette terre classique. Les derniers jours de juillet 1857, un vieil ami de nos volcans, M. Poulett Scrope, membre du Parlement britannique, revint à Clermont pour avoir l'opinion de M. Lecoq au sujet de quelques problèmes géologiques (4). Il ne l'y rencontra pas, prit l'avis de M. Bouillet, fit lui-même des observations nouvelles et quitta cette ville pour le Mont-Dore où il resta quelques jours. Par Murols, Issoire et Brioude, il se rendit au Puy où M. Félix Robert lui servait de cicerone. Ce voyage avait pour objet principal de mettre au point la seconde édition de son livre sur les

(1) Ann. Soc. d'Agr. du Puy, t. XXVI, p. 156.
(2) Bull. de la Soc. Botanique de France, t. III, p. 450 et suiv.
(3) Poggend. Ann. XCVIII, 1856, p. 163.
(4) Lettre du 3 septembre 1857.

volcans éteints de la France centrale, parue l'année suivante (1), dont M. Vimont a publié, en 1863, une si excellente traduction (2).

Le 24 février 1858, mourait, dans la force de l'âge, M. Edouard de Chalaniat, l'ami et l'émule de l'abbé Croizet. Il avait rassemblé les matériaux d'un grand ouvrage sur *les vertébrés vivants et fossiles du versant septentrional du plateau central de la France* qu'il a pu à peine ébaucher.

La Société entomologique de France se réunit en session extraordinaire, à Clermont, le 27 juin 1859, sous la présidence du docteur Laboulbène. Le mauvais temps contraria les courses et fut peu favorable à la recherche des insectes (3). Tandis que M. Tournaire, ingénieur des mines, insérait dans le *Dictionnaire statistique du Cantal* une étude approfondie sur la géologie de ce département, Edmond Hébert et Edouard Lartet étudiaient la paléontologie du Velay, en particulier le fossile de Denise (4). Sir Ch. Lyell s'y rendait de son côté, dans le même but, et il écrivait, de Brioude, le 6 août, à Lecoq, de venir le rejoindre au Puy. « Je serais bien aise de votre coopération, lui disait-il, car sans doute tout le monde, là, a beaucoup de foi dans l'antiquité de l'homme de Denise, et je dois examiner les preuves un peu critiquement (5). » Lady Lyell et M. Poulett Scrope accompagnaient l'illustre savant (6).

C'est après d'assez longues pérégrinations dans toute la contrée volcanique, qu'elle parcourut en archéologue et

(1) Poulett Scrope. *The geology extinct volcanos of central France,* seconde édition, enlarged and improved. With illustrated maps, views and panoramic sketches. London, 1858.

(2) Mém. de l'Acad. des Sc., Bell.-Lett. et Arts de Clermont, t. V, 1863.

(3) Ann. de la Soc. entomologique de France. — Rapport de M. Emm. Martin, 1859.

(4) Ann. de la Soc. d'Agriculture du Puy, t. XXVI, p. 157.

(5) Lettre du 6 août 1859.

(6) Ann. de la Soc. d'agr. du Puy, t. XXVI, p. 155.

en artiste pendant l'été de 1859, que George Sand écrivit le *Marquis de Villemer* et *Jean de la Roche*, œuvres remplies de descriptions colorées et fidèles des lieux qu'elle avait le plus admirés. La grande romancière aimait l'Auvergne; à plusieurs reprises, elle demanda aux eaux du Mont-Dore le rétablissement de sa santé. Son fils, Maurice Sand, a dressé un catalogue raisonné des lépidoptères du Berry et de l'Auvergne.

En 1860, Lecoq reçut la visite de Frémy, de l'Académie des sciences, dont l'arrivée lui fut annoncée par le comte Jaubert (1). Sir Augustus-W. Franks, fouillait alors nos villes et nos campagnes, en quête d'antiquités.

Le 20 mars 1861, Ch. Vaupell, de Copenhague, un phytographe qui avait conservé des relations avec Lecoq, recommande à sa bienveillance le géologue danois Lafler qui va passer l'été en Auvergne (2). L'éminent directeur général actuel du *Geological Survey*, de Londres, sir Archibald Geikie, alors simple attaché à la carte géologique de l'Ecosse, vint pour la première fois étudier nos volcans, recommandé par sir Charles Lyell à Lecoq (3).

Le 15 juillet 1862, M. Daubrée amena à Clermont une caravane de quarante-deux de ses auditeurs. Avant de partir pour les montagnes, elle visita le musée Lecoq (4). Les derniers jours d'août, J. Gay, de l'Institut, revenant, de l'Aubrac, alla au Mont-Dore à la chasse ou plutôt à la pêche des *Isoëtes*. Il y avait donné rendez-vous à M. Durieu de Maisonneuve et à M. Léonce Motelay (de Bordeaux). Après leur départ, il résolut de continuer ses recherches dans la région des lacs et fit une promenade périlleuse au lac Chauvet où il courut un danger à peu près semblable à celui auquel Jacques Cambessèdes s'était

(1) Lettre du 6 août 1860.
(2) Lettre du 20 mars 1861.
(3) GEIKIE (sir Archibald). *Vacation tourist's and notes of travel*, London, 1861.
(4) Lettre du 12 juillet 1862.

exposé au lac de Chambedaze. Mais le vieux botaniste, qui avait pratiqué les contrées équatoriales de l'Amérique, qui, encore en 1856, avait exploré la Laponie et la Norvège, avait conservé, malgré son grand âge, des forces et une énergie qui lui servirent dans la circonstance. A son retour, Gay ne traversa pas Clermont sans aller frapper à la porte de M. Lecoq avec qui il regretta de ne pouvoir rester que quelques heures. Les pages qu'il a consacrées au récit de cette excursion sont parmi les plus vécues et les plus curieuses qui aient été écrites sur le Plateau Central de la France (1).

En 1863, Aymard et Félix Robert, du Puy, montrèrent à M. Albert Gaudry, qui s'était rendu célèbre récemment par les fouilles, dans l'Attique, du gisement de fossiles de Pikermi, ceux de Vialette, Solillac, Cussac, Sinzelle, etc. Le 14 septembre, ils firent les honneurs de leurs collections à Falconer que conduisaient Lartet et son fils Louis. L'illustre paléontologiste vit également, pendant les jours qui suivirent, celles du musée local, de M. Pichot-Dumazel et de M. Henri Vinay; et il charma ses hôtes par le récit de ses découvertes dans l'Inde (2). Durant le second semestre de 1863, Lecoq eut le plaisir de recevoir M. Ch. Russel appelé en Auvergne pour des recherches géologiques et archéologiques (3) et le Rév. Tristram, bien connu par son exploration de la vallée du Jourdain, en Palestine (4).

En 1864, un enfant du Puy fixé à Paris, un aimable et sérieux érudit qui n'a jamais oublié sa petite patrie et lui a consacré toutes les heures qui n'étaient pas absorbées par ses occupations professionnelles, M. Louis Pascal, fit imprimer une *Etude géologique du Velay* (5), résultat de

(1) GAY (J.). *Une excursion botanique dans l'Aubrac et au Mont-Dore.* Bull. Soc. botan. de France, t. VIII et IX.
(2) Ann. de la Soc. d'Agr. du Puy, t. XXVI, p. 157 et suiv.
(3) Lettre de H.-W. Flower à Lecoq, du 26 juillet 1863.
(4) Lettre de sir Charles Lyell à Lecoq, du 2 octobre 1863.
(5) Paris, Eugène Lacrois, 1865; in-12.

onze années d'excursions à la fois pénibles et agréables. On lui doit aussi le *Catalogue des mollusques terrestres et des eaux douces de la Haute-Loire* (1) et il publie en ce moment, dans les mémoires de la Société agricole et scientifique de ce département une *Bibliographie générale de la Haute-Loire*, où la partie relative aux sciences naturelles est traitée avec la plus minutieuse exactitude. Au printemps de cette année, le géologue berlinois Kosmann, élève de Romer et de Beyrich, se présentait à Lecoq sous les auspices de M. de Verneuil (2). Bientôt après il fut suivi de son compatriote von Rath. Le 17 juillet, Daubrée conduisait de nouveau à Clermont ses auditeurs, nombreux de soixante ou soixante-dix environ (3).

En juillet 1865, Lecoq entreprit un quatrième voyage dans la Haute-Loire et l'Ardèche.

M. Woodward, professeur à Birmingham, vint, en juillet 1867, étudier la géologie de l'Auvergne et du Velay (4) que visitèrent, à la même époque, sir John Lubbock, sir Augustus Franks et sir John Evans curieux d'en observer les antiquités aussi bien que les vestiges préhistoriques qu'on y pouvait rencontrer (5). M. Coutejean faisait d'intéressantes constatations dans la vallée de Chaudefour et la région du Mont-Dore (6). A l'exposition universelle de Paris avait figuré une carte en relief des Puys, dressée par M. Poullet Scrope (7). Elle est actuellement dans les galeries du Muséum d'Histoire naturelle.

En 1868, la thèse de M. Alph. Julien, aujourd'hui professeur de géologie à l'Université de Clermont-Ferrand, fit passer dans le domaine de la science la certitude de l'existence d'anciens glaciers en Auvergne, phénomènes dont

(1) Archives des missions scientifiques et littéraires, 3e série, t. I.
(2) Lettre du 24 mars 1864. — Deutsch. Geol. Gasell. Zeitschr, XVI, 1864.
(3) Lettres de Daubrée à Lecoq.
(4) Lettre de Haussoulier à Lecoq, du 10 juillet 1867.
(5) Ann. de la Soc. d'Agr. du Puy, t. XXVIII, p. 271.
(6) *Revue des cours scientifiques*, année 1867.
(7) Lettre de Poulett Scrope à Lecoq, 21 avril 1868.

M. Lecoq n'avait pas envisagé la véritable nature et que le jeune géologue, avec son compagnon M. Laval, reconnaissaient en même temps M. Delanoue appelait l'attention de la Société géologique de France (février 1868), sur les moraines de la vallée de la Dordogne en aval du village des Bains (1). Ramelsberg publiait alors son travail sur la phonolite du Mont-Dore (2) et von Lasaulx donnait le résultat des recherches pétrographiques qu'il était venu opérer en Auvergne (3), dans une étude qui a été traduite par M. F. Gonnard. Nous devons aussi à ce dernier une excellente *Minéralogie du département du Puy-de-Dôme* (4), œuvre importante dont il ne manque pas de combler les rares lacunes, lorsque l'occasion s'en présente.

M. J.-C. Kent, de Worchester, qui, après l'exposition de 1855, avait passé quelques jours aux environs de Clermont et dans cette ville, y revint en juin 1869 avec son ami M. Elnes-Y. Steck. Ils étudièrent la flore et la géologie, non seulement de la Basse-Auvergne, mais aussi celles du Cantal, du Velay et de l'Ardèche. La lettre par laquelle ils rendent compte de leur voyage à M. Lecoq, est pleine d'humour et de remarques judicieuses (5). En juillet 1869, M. Paillot herborisa au Mont-Dore (6). Karl Naumann explora au point de vue géologique l'Auvergne et le Velay. La Société géologique de France se réunit en session extraordinaire au Puy au mois de septembre. Parmi les assistants se trouvaient MM. Delanoue, Gaudry, Saporta, Marion, Lartet (L.), Rames, Damour, Collomb, Gruner, Tournouer, Lory, Tournal, Sauvage, Lecoq, Fabre, etc. Tournaire y présenta l'esquisse de la

(1) Bulletin de la Soc. Géol. de France, 2e série, t. XXV, p. 402.
(2) Deutsch. Géol. Gesell. Zeitschr, XX, 1868, p. 258.
(3) Neves Jahrb. Mineral, 1869, 1870, 1871, 1872.
(4) Paris, Savy, 1876.
(5) Bull. Soc. Bot. Fr. XVI, 1869, p. LXXXV.
(6) Lettre du 2 août 1869.

grande carte géologique de la Haute-Loire qu'il mit encore dix ans à parachever (1).

Robert Mallet envoya, en décembre suivant, à Lecoq de fort beaux échantillons de minéraux de la *Stanfurk salt-formation,* comme témoignage de reconnaissance pour la gracieuse réception qu'il lui avait faite, ainsi qu'à Mad. Mallet, deux mois auparavant (2). M. Collomb et M. Marcou étaient venus contrôler et reconnaître les assertions de M. Julien sur les anciens glaciers de l'Auvergne (3). Vers la même époque, M. Symes, anglais, visita les volcans éteints des environs de Clermont (4).

En 1872, M. Jordan de Puyfol fit des courses botaniques dans le Cantal, où il n'avait plus herborisé depuis 1849 (5). M. Labéda, de Toulouse, suivit son exemple en 1874 (6).

En 1875, l'amiral Kantzow publia ses impressions sur l'Auvergne (7). La même année et les deux suivantes, le R. W.-S. Symonds écrivit dans *Nature* et *Popular science Review* plusieurs articles sur ce qu'il avait remarqué dans le Vivarais, le Velay et l'Auvergne (8). Karl Koritska édita à Prague le récit de son voyage aux volcans éteints (9).

Le 22 août 1876 fut un jour de grande fête pour le département du Puy-de-Dôme. La ville de Clermont profitait de ce que l'Association française pour l'avancement des sciences tenait dans ses murs son 5e congrès, et

(1) Bull. Soc. Géol. Fr., 2e série, t. XXVI.

(2) Lettre du 4 décembre 1869.

(3) Arch. de la Bibl. Univ., janv. 1870. — Bull. Soc. Géol. Fr., 2e série, t. XXVII.

(4) *Geology and extinct volcanos of Clermont*, 1871.

(5) Bull. Soc. Botan. France, 1879.

(6) Bull. de la Soc. des sc. phys. et nat. de Toulouse, t. II, 1874, p. 559.

(7) *Summer days in Auvergne*, 1875.

(8) *Fossil skeletons of Le Puy*, Nature, XIII, 1875, p. 207. — *Ancient glaciers in Auvergne*, ibid. XIV, 1876, p. 179. — *Volcanos of the Haute-Loire and the Ardèche*, Pop. sci. rev. I, 1877. — *Among the volcanos and glaciers of Auvergne*, ibid.

(9) Prag, Stiz. Ber., 1876.

inaugurait l'Observatoire météorologique que l'intelligente et infatigable persévérance de M. Alluard était parvenue à faire élever au point culminant de la chaîne des Dômes. Luttant contre l'incrédulité des uns et l'indifférence calculée des autres, il avait réalisé une œuvre qui était en germe dans l'expérience inspirée par Pascal et que Cassini avait rêvée; aussi son nom sera-t-il désormais indissolublement lié, dans les fastes scientifiques de l'Auvergne, à celui de ces deux grands hommes. Huit cents personnes environ, dont un certain nombre de savants étrangers, prirent part au sommet de la montagne à un banquet où furent portés des toasts et prononcés des discours desquels ressortait la satisfaction éprouvée par tous les convives d'assister à une aussi brillante solennité au centre d'un décor imposant et grandiose.

En cette année 1876, fut commencé dans nos provinces le levé de la carte géologique détaillée de la France à l'échelle de $\frac{1}{80.000}$. M. Fouqué travailla pendant onze ans consécutifs, jusqu'en 1886, aux feuilles d'Aurillac, Brioude, Saint-Flour et Mauriac. De 1882 à 1885, M. A. Michel Lévy exécuta la feuille de Clermont; de 1886 à 1890 M. Termier les feuilles de Monistrol et la partie Est de celle du Puy. La partie Ouest de cette dernière a été relevée par M. Boule en 1891 et 1892. De 1886 à 1892, M. Le Verrier a exécuté les feuilles de Roanne et Montbrison. De 1888 à 1892, M. de Launay s'est occupé de la feuille de Gannat où se trouve une assez vaste étendue du territoire du département du Puy-de-Dôme, dont le lambeau qui figure sur les feuilles d'Aubusson et d'Ussel, n'a pas encore paru. Il comprend les cantons d'Herment, Bourg-Lastic, Tauves et Latour et une portion de ceux de Montaigut, Pionsat, Saint-Gervais, Pontgibaud et Rochefort.

A chaque page du *Traité de minéralogie de la France et de ses colonies* de M. Lacroix, on a la preuve de ses fréquents voyages en Auvergne.

Nous croyons, sans pouvoir l'affirmer, que Woldemar Kowalewsky a visité, en 1876 également, la collection paléontologique de M. Aymard, du Puy, qui a été ouverte aussi à M. Filhol. L'anglais Marc Stirrup, observa les dépôts d'eau douce de la Limagne (1) à cette époque.

M. Mazon fit paraître en 1878 un *Voyage aux pays volcaniques du Vivarais et du Velay.* Et, quinze ans après, un *Voyage fantaisiste à travers l'Ardèche et la Haute-Loire,* qui contient plus d'une page intéressante.

En juillet 1879, M. Rames, qui a rempli à Aurillac le même rôle que M. Bertrand de Doue dans le Velay et M. Lecoq à Clermont, guida les herborisations au Lioran et au Plomb du Cantal de la Société botanique de France (2).

En 1880, M. J.-E. Lee étudia la géologie du Massif Central avec M. J. Phillips qui déjà connaissait le pays (3). M. W.-J. Black se borna aux volcans éteints (4). M. Paul Fischer fit des recherches conchyologiques dans la vallée du Mont-Dore (5).

En 1883, le général Cullum a consacré quelques paragraphes à la Haute-Loire, dans le *Bulletin de l'American geographical Society of New-York;* et M. Edward Barker traversait notre pays du Nord au Midi, dans une excursion dont il a rendu compte sous ce titre : *Through Auvergne on foot.*

En 1884, M. Rames eut le vif plaisir de disséquer « son Cantal » en présence des membres de la Société géologique de France, réunis en session extraordinaire à Aurillac (6).

(1) Manchester, Lit. Phil. Soc. Proc, XVI, 1877, p. 182.

(2) Bull. de la Soc. d'hort, acclim., des sciences et des arts du Cantal, 1882, p. 18. — Bull. Soc. bot. Fr., 1879.

(3) *Note book of an amateur géological,* London, 1881.

(4) *Extinct volcanoes of Auvergne,* Manchester Géol. Soc. Trans, XVI, 1881, p. 164.

(5) Journ. de Conchy., XXVIII, 1884, p. 289.

(6) Bull. Soc. Géol. Fr., 3e série, t. XII.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

à leur aise et y opérer les constatations scientifiques qu'ils crurent devoir faire (1).

Au mois de septembre 1893, la session extraordinaire de la Société géologique de France amena au Puy de nombreux géologues et touristes auxquels M. Boule fit, avec le profond savoir, l'entrain et la bonne grâce qui lui sont habituels, les honneurs de ce pays qu'il a étudié de très près et lumineusement décrit (2). M. Flahaut, directeur de l'Institut Botanique de l'Université de Montpellier, parcourut les montagnes du Mont-Dore, celles des Dômes et la vallée de la Sioule.

Avec la compétence qui lui est unanimement reconnue, M. l'abbé Boulay a étudié, à plusieurs reprises, la luxuriante flore fossile des bords de la Monne et du lac Chambon, de Gergovie, des environs du Puy et du Cantal.

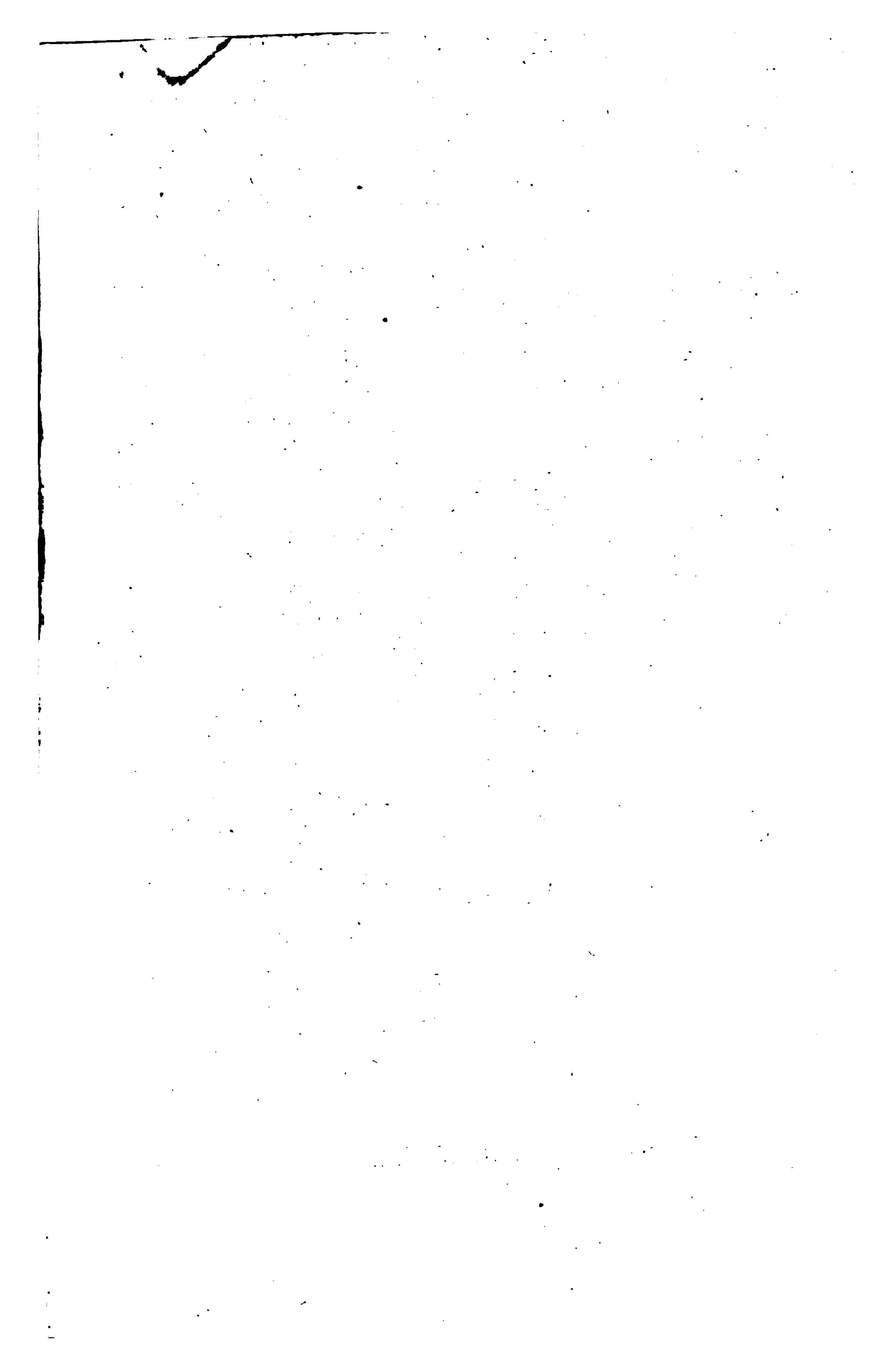
Il n'est presque point d'année, depuis lors, qui n'ait vu les membres de quelque Société amicale ou scientifique choisir nos belles montagnes pour le centre d'une de leurs réunions périodiques. Sont venus successivement : l'Association des médecins aliénistes, le Congrès d'hydrologie en 1896, la Société des Architectes français en 1897, une nombreuse caravane de médecins et d'étudiants en 1899. Enfin le Congrès international de géologie de 1900 a décidé une excursion dans le Massif Central de la France, principalement au pays des volcans éteints. Nous souhaitons aux savants qui y prendront part une cordiale bienvenue. Puissent-ils, rentrés dans leur patrie, se rappeler cette contrée à l'aspect diversement pittoresque et engager leurs compatriotes à venir la visiter ! Ce sera la marque la plus certaine qu'ils en ont gardé un favorable souvenir.

(1) BRUYANT. — *Observations scientifiques sur le creux de Soucy* (Revue d'Auvergne, 1892).

(2) Bull. Soc. Géol. Fr., 3e série, t. XXI. — *Descr. géol. du Velay*. Paris, Baudry, 1892.

Et maintenant, parvenu au terme de cette longue nomenclature qui n'est, en quelque sorte, que le sommaire d'un chapitre de l'histoire intime de l'Auvergne et du Velay (des volumes seraient nécessaires pour le traiter en détail), il est possible que plus d'un nom nous ait échappé, que nous ayons commis quelques-unes de ces méprises *quas humana parum cavit natura.* Ceux qui s'en apercevront voudront bien nous excuser en raison du motif qui nous a poussé à ce groupement rapide de faits. Il n'est autre que de montrer combien de grands esprits se sont intéressés au sol de ces vieilles provinces si riches en matériaux d'étude et si captivantes par leurs sites enchanteurs.

Clermont Ferrand. — Imprimerie Mont-Louis, rue Barbançon, 1 et 2.



DU MÊME AUTEUR

Note sur le premier livre connu imprimé à Clermont, 1523 (Le Puy, Marchessou, 1882, 8°).

Un voyageur en Auvergne au XVIIe siècle. — Abraham Gœlnitz (Clermont-Ferrand, G. Mont-Louis, 1884, 8°).

Journal de voyage de Dom Jacques Boyer, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, dans les diocèses de Clermont, Le Puy, Saint-Flour, Autun, Lyon, Viviers, Mende, Tulle, Limoges, Cahors, Montauban, Toulouse, Sarlat, Périgueux, Angoulême, Bordeaux, Saintes, La Rochelle, Luçon, Angers, Nantes et Poitiers, 1710-1714 (Clermont-Ferrand, Ferd. Thibaud, 1886, 8°).

Itinéraires des processions dans la ville de Clermont, à la fin du XVe siècle (Clermont-Ferrand, M. Bellet et fils, 1886, 8°).

Voyage d'Alain Desprez, recteur de Saint-Julien-de-Voucantes à Brioude, 1710 (Brioude, A. Watel, 1890, 8°).

Courses de Mandrin, dans l'Auvergne, le Velay et le Forez, 1754 (Clermont-Ferrand, G. Mont-Louis, 1890, 8°).

Les Évêques auxiliaires en Auvergne et en Velay, antérieurement au XVIIIe siècle (Clermont-Ferrand, M. Bellet et fils, 1892, 8°)

Le président Savaron, érudit, curieux et collectionneur et ses rapports avec les savants de son temps (Clermont-Ferrand, M. Bellet et fils, 1892, 8°).

Itinéraires des rois de France et des papes dans l'Auvergne et le Velay (Clermont-Ferrand, Malleval, 1898, 8°).

Clermont-Ferrand, typographie et lithographie Mont-Louis, rue Barbançon.



DATE DUE

APR 20 85				

GAYLORD PRINTED IN U.S.A.





